

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

N°

60

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 7 Janvier 1892, à 1 heure

Par PAPILLON,

Né à

(), le

18 ,

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE
DES MALADIES NERVEUSES
Pendant l'antiquité Græco-Romaine

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : M.M. { BALL, professeur.
BALLET et NETTER, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS
IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE
HENRI JOUVE
15, Rue Racine, 15

1892

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41554026_0005

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1892

THÈSE

No

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le Jeudi 7 Janvier 1892, à 1 heure

Par PAPILLON,

Né à

(), le

18 ,

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE

DES MALADIES NERVEUSES

Pendant l'antiquité Græco-Romaine

Président : M. LABOULBÈNE, professeur.

Juges : MM. { BALL, professeur.
BALLET et NETTER, agrégés.

Le candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

IMPRIMERIE DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

HENRI JOUVE

15, Rue Racine, 15

1892

FACULTE DE MÉDECINE DE PARIS

Doyen	M.	BROUARDEL.
Professeurs		MM.
Anatomie.....		FARABEUF.
Physiologie.....		CH. RICHET.
Physique médicale.....		GABRIEL.
Chimie organique et chimie minérale.....		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.....		BAILLON.
Pathologie et thérapeutique générales.....		BOUCHARD.
Pathologie médicale.....	{	DIEULAFOY.
		DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.....		LANNELONGUE.
Anatomie pathologique.....		CORNIL.
Histologie.....		MATHIAS DUVAL.
Opérations et appareils.....		TILLAUX.
Pharmacologie.....		REGNAULD.
Thérapeutique et matière médicale.....		HAYEM.
Hygiène.....		PROUST.
Médecine légale.....		BROUARDEL.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....		LABOULBÈNE.
Pathologie expérimentale et comparée.....		STRAUS.
	{	SÉE (G.)
		POTAIN.
		JACCOUD.
		PETER.
Clinique médicale.....		GRANCHER.
Maladies des enfants.....		BALL.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale.....		FOURNIER.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		CHARCOT.
Clinique des maladies du système nerveux.....		VERNEUIL.
Clinique chirurgicale.....	{	LE FORT.
		DUPLAY.
		LE DENTU.
		GUYON.
Clinique des maladies des voies urinaires.....		PANAS.
Clinique ophthalmologique.....		TARNIER.
Clinique d'accouchement.....	{	PINARD.

Professeurs honoraires

MM. A. RICHET, SAPPEY, HARDY, PAJOT,

Agrégés en exercice.

MM.	MM.	MM.	MM.
BALLET.	GILBERT.	NETTER.	RICARD.
BAR.	GLEY.	POIRIER, chef des	ROBIN (Albert).
BLANCHARD.	HANOT.	travaux anatomi-	SCHWARTZ.
BRISSAUD.	HUTINEL.	ques.	SEGOND.
BRUN.	JALAGUIER.	POUCHET.	TUFFIER.
CAMPENON.	KIRMISSON.	QUENU.	VILLEJEAN
CHANTEMESSE.	LETULLE.	QUINQUAUD.	WFISS.
CHAUFFARD.	MARIE.	RETTERRER.	
DEJERINE.	MAYGRIER.	REYNIER.	
FAUCONNIER.	NELATON.	RIBEMONT-DESS.	

Secrétaire de la Faculté : CH. PUPIN.

Par délibération en date du 6 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



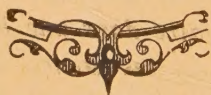
PRÉFACE



L'idée de ce travail nous a été inspirée par un de nos amis, M. de Tornery qui, depuis longtemps, s'occupe de recherches historiques et qui est très versé dans la vieille médecine grecque. Il se plaignait, en effet, fréquemment devant nous de la pénurie de renseignements que nous ont laissés sur cette branche de la médecine Dezeimeris, Daremberg et Hæser lui-même. Dans l'excellente étude dont il a fait précéder sa traduction des œuvres d'Alexandre de Tralles Puchmann a, il est vrai, écrit quelques pages sur ce sujet, mais il a dû être très bref, forcé qu'il y était par les dimensions même de son introduction. M. de Tornery nous conseilla de réunir surtout des textes, car que valent sans cela des affirmations qu'on ne peut contrôler sans perdre de longues heures à des recherches fatigantes. Et encore, faut-il qu'on soit assez favorisé pour pouvoir les faire dans une bibliothèque particulièrement riche en ces sortes d'ouvrages; M. le professeur Laboulbène, consulté à ce sujet par nous

deux, approuva pleinement notre projet et avec sa grande compétence en pareille matière, il voulut bien nous dresser un plan de notre travail, et nous indiquer en même temps les principales sources à consulter

Nous n'avions nullement, du reste, l'intention de donner une étude définitive en quelque sorte des maladies nerveuses pendant l'antiquité, mais bien plus modestement les nombreuses notes que nous avons l'intention de recueillir sur l'état de cette branche de la médecine pendant la période græco-romaine. Notre ami, distraité qu'il était par d'autres travaux, ne put pas nous prêter toute l'assistance que nous aurions désiré; cependant il consentit à nous fournir des renseignements qui nous ont été très utiles. Après le labeur acharné des débuts que nécessitent toujours ces sortes d'entreprises nous nous sommes décidés enfin, mais à regret, à condenser en un tout les notions que nous avons recueillies, car nous ne nous dissimulons nullement les lacunes qui restaient à combler. En effet, bien des passages et même bien de simples phrases nécessitaient à elles seules une compétence linguistique et historique qui, malheureusement, nous faisait défaut. Cependant nous espérons avoir fait un travail préparatoire utile, capable d'abrégé les recherches ultérieures qui se feront dans cette direction.





INTRODUCTION



Connaissances anatomiques des anciens sur le système nerveux. —
Evolution de l'étude des maladies nerveuses pendant la période
græco-romaine. — Appréciation générale sur la façon dont les
médecins de cette époque ont compris les maladies nerveuses.



Connaissances anatomiques des anciens sur le système nerveux.



Avant d'aborder l'étude proprement dite des maladies nerveuses pendant la période græco-romaine, nous avons cru qu'il ne serait point inutile de rappeler en quelques mots les notions anatomiques que possédaient les anciens sur le système nerveux. En effet, sans ces connaissances, quelque rudimentaires qu'elles fussent, les médecins de cette époque en auraient été réduits au plus grossier empirisme, et c'est grâce à ses recherches sur les nerfs et sur les centres nerveux que Galien a su parfois éclaircir la pathogénie de cer-

tains troubles morbides dont la véritable explication avait échappé à d'autres médecins moins savants, Comme on le sait, l'anatomie est de *date toute récente* et d'origine purement grecque (*Voir* thèse de Peillon, inspirée et dirigée par M. de Tornery.) Ni les Egyptiens ni les Chaldéens n'y ont contribué, et leurs connaissances paraissent être restées sur ce point tout à fait rudimentaires. Pline, il est vrai, nous assure que les rois d'Egypte avait ordonné d'ouvrir des cadavres pour étudier les causes des maladies, mais il ne nous indique pas à quelle dynastie appartenaient ces rois et s'ils n'étaient pas déjà, comme Psammétique, sous l'influence grecque. Manéthon rapporte qu'Athotis, fils de Menes, aurait été médecin et aurait composé des ouvrages sur l'anatomie. M. Maspero a fait ressortir le soin avec lequel on embaumait les morts, mais tout cela ne prouve pas que les prêtres égyptiens auxquels appartenaient les médecins aient été de bons anatomistes.

Les papyrus se rapportant à la médecine que l'on a jusqu'ici retrouvés contiennent sur la structure du corps humain des erreurs monstrueuses ; la disposition des veines d'après Polype qui s'est inspiré des Egyptiens, en est un bel exemple. Quant aux Chaldéens, ils regardaient le corps humain comme sacré et d'ailleurs c'est vers l'agriculture, le commerce, l'astronomie, l'architecture et la guerre qu'ils tournèrent leur activité et non du côté de la médecine où ils n'eurent jamais la réputation dont jouirent à certains moments les Egyptiens.

En Grèce, les recherches anatomiques commencèrent de bonne heure, si nous ajoutons foi aux assertions

de Chalcidicus, Pythagore, Alcmeon, Empédocle auraient disséqué beaucoup d'animaux, surtout les deux derniers qui firent de remarquables recherches sur la structure de l'oreille. Démocrite composa des traités sur la structure de certains animaux et il ne dut pas négliger le système nerveux, d'autant plus qu'il y ajoutait beaucoup d'importance. (Voir Diogène de Laërce, *Vie de Démocrite*, et Daniel Leclerc, *Histoire de la médecine arabe*, dans le chapitre où il signale les traductions arabes des œuvres de Démocrite.) Nous renvoyons ceux que ces recherches intéresseraient à Plutarque, Macrobe, Censorinus et Galien.

D'autre part, Galien assure, nous ne savons sur quelle autorité, que les Asclépiades enseignaient l'anatomie à leurs enfants dès leur plus jeune âge et leur faisaient disséquer des animaux.

Quoi qu'il en soit, il est indubitable que l'on devait posséder en Grèce, du temps d'Hippocrate, quelques notions sommaires sur l'encephale, la moelle et peut-être aussi sur certains nerfs; cela résulte, du reste, de la lecture attentive que nous avons faite des passages où il est fait allusion aux maladies nerveuses.

Un des plus illustres successeurs d'Hippocrate, Dioclès de Caryste, composa, cent ans après la mort du père de la médecine, un ouvrage qui, d'après Galien, était une sorte de manuel de dissection, preuve que l'anatomie n'était point négligée vers cette époque et qu'elle faisait même des progrès. Mais il paraît, d'après Galien, que les dissections étaient encore bien grossières et bien malhabiles.

Aristote, Praxagoras continuèrent l'œuvre de Dioclès de Caryste, Aristote surtout, qui nous a laissé sur l'anatomie comparée du système nerveux des notions importantes.

Mais tout cela devait être encore fort vague et mal coordonné et on peut dire, sans crainte de se tromper, que la névrologie ne date véritablement que des Alexandrins. Les deux grands fondateurs de cette école, Hérophile et Erasistrate paraissent avoir étudié tout particulièrement la moelle, l'encéphale et les nerfs qui en partent. Les ouvrages où ils avaient consigné leurs découvertes ont été perdus, mais Galien, heureusement pour nous, les a mentionnés avec assez de détails pour que nous nous en fassions une idée exacte.

Hérophile étudia les méninges, les sinus de la dure-mère, le torcular, les plexus choroïdes, les ventricules, notamment le quatrième qu'on ne connaissait pas encore, et donna des noms à la vulve, à l'anus embouchures du ventricule moyen, au calamus scriptorius. Il décrivit le trajet des nerfs de l'encéphale et leur origine apparente, la disposition macroscopique que présente la moelle, etc. Erasistrate s'occupa surtout du cœur, mais il ne négligea pas les centres nerveux : il fit même sur les circonvolutions cérébrales une remarque bien intéressante, Il soutint, en effet, que c'était de la complicité de ces circonvolutions cérébrales qu'était née la supériorité de l'homme sur les animaux.

Galien continua l'œuvre des Alexandrins. Ses recherches ne portèrent plus sur l'homme, malheureusement, mais sur le singe, l'animal le plus rapproché de l'homme. On sait combien est remarquable pour

l'époque la description qu'il a donnée du cerveau dont il a excellemment décrit les ventricules, les vaisseaux, les enveloppes, etc. Il ne faut pas non plus oublier qu'il a éclairci le fonctionnement des nerfs par des vivisections conduites avec une méthode étonnante, et d'après des principes dont la rigueur ne laisse rien à désirer. Aussi ne doit-on pas s'étonner de voir Galien bon anatomiste et excellent physiologiste s'indigner de voir les pneumatistes, c'est-à-dire Athenée, Rufus, Archigène, placer dans le cœur le siège des maladies nerveuses : C'est le cerveau, dit-il, habitation de l'âme, qui est atteint et non pas une autre partie du corps.

**Evolution de l'étude des maladies nerveuses pendant
l'antiquité græco-romaine.**

Lorsqu'on parcourt la collection hippocratique, principalement le livre sur le pronostic, etc., on est étonné du nombre de connaissances utiles que l'on retrouve déjà dans cette encyclopédie médicale pourtant si ancienne. On s'aperçoit qu'un grand nombre de symptômes décrits par les médecins postérieurs y sont déjà signalés, Cela est vrai surtout pour la phrénésie, la léthargie, l'épilepsie, l'apoplexie et le tétanos. Mais il faut avouer que tout cela reste plutôt *indiqué* que

décrit, et d'ailleurs, les hippocratiques ne considérant la maladie qu'à un point de vue très général, ne nous ont point laissé sur les maladies des monographies spéciales, mais ont dispersé çà et là ce qu'ils en disent. Les successeurs directs d'Hippocrate, principalement Dioclès de Caryste dont Galien nous a conservé un passage sur la mélancolie, et Praxagoras dont on connaît le traitement barbare dans l'épilepsie, s'occupèrent des maladies nerveuses dont ils firent probablement progresser l'étude. Il paraît qu'Aristote parla aussi de cette branche de la médecine et Coélius Aurelianus nous apprend que, dans la manie, il s'imaginait que les symptômes morbides étaient produits par un échauffement. En conséquence, il recommandait de combattre ces phénomènes par les réfrigérants. Les Alexandrins firent faire, comme nous l'avons dit dans un chapitre précédent, des progrès immenses à la névrologie, c'est même tout particulièrement vers le cerveau que Hérophile tourna ses recherches « car il le regardait comme la plus noble partie du corps humain ». Lui et ses disciples paraissent avoir rendu des services signalés à l'étude des maladies nerveuses. Il est très probable que dès lors la tendance à créer des *espèces morbides distinguées* s'accrut de plus en plus. Comme on devait s'y attendre, c'étaient des symptômes que l'on décrivait faute d'un critérium anatomique et pathogénique suffisant, mais en se spécialisant, en se condensant sur un sujet assez bien défini, l'attention des médecins dut certainement produire de meilleurs résultats. Il est certain que Bacchius de

Tanagra, Kratevas, Andreas de Caryste, Gajus, les successeurs d'Hérophile et Hérophile lui-même ont écrit sur le sujet qui nous occupe. Ainsi, on sait par Galien qu'Andreas de Caryste recommandait la compression des troncs nerveux dans le cas de névralgie et, d'autre part, Gajus attribuait l'hydrocéphalie à une maladie des méninges. Malheureusement, aucun de leurs ouvrages ne nous sont parvenus et nous en sommes réduits à quelques indications puisées çà et là dans Galien et dans Coelius Aurelianus, et encore ce dernier ne nous parle-t-il que de ce qui nous intéresse le moins, c'est-à-dire du traitement qu'ils préconisaient.

Après les Alexandrins, le mouvement scientifique ne s'éteignit point, mais il se transporta à Rome devenu le centre du monde. Le véritable fondateur du méthodisme, Asclépiade et son disciple Themison qui établit officiellement la secte, écrivirent certainement sur les maladies nerveuses; ainsi que cela résulte d'une façon évidente de la lecture de Coelius Aurelianus. Il est extrêmement regrettable que nous ayons perdu l'ouvrage sur les maladies aiguës et chroniques d'Asclépiade qui paraît avoir été un clinicien très distingué. Il rejeta de la thérapeutique les moyens barbares de ses prédécesseurs principalement les drastiques et n'usa que fort modérément de la saignée. Les méthodistes continuèrent à observer cette sage réserve, et s'ils ne faisaient pas grand'chose, du moins ils ne nuisaient pas à leurs malades. Rufus, Archigène s'étaient occupé aussi des affections de la moelle et du cerveau. Galien nous a conservé plusieurs de leurs

fragments. Il n'est pas étonnant que, grâce aux efforts d'une série de médecins aussi distingués et aussi laborieux, cette branche de la médecine ait fait de grands progrès. On peut en apprécier exactement l'étendue en parcourant les ouvrages de Coelius Aurelianus, l'abréviateur de Soranus, le traité si remarquable d'Arétée, les livres sur les affections des lieux de Galien. Pour nous, c'est au ⁱⁱ^e siècle que les maladies nerveuses et mentales ont atteint leur plus grande perfection pendant la période græco-romaine. Oribase, Aétius ne sont que des compilateurs précieux à cause des fragments anciens qu'ils ont conservés mais sans aucune originalité.

Alexandre de Tralles lui-même, qui a bien étudié les maladies respiratoires, copie Galien et ne donne que des descriptions très brèves ; par contre, la partie thérapeutique et démesurément allongée, mais ce n'est pas une compensation, au contraire, car tous les moyens lui sont bons même les amulettes.

**Appréciations générales sur la manière dont les
médecins de la période græco-romaine ont
compris les maladies nerveuses.**



La lecture attentive des auteurs qui se sont occupés des maladies nerveuses pendant la période græco-

romaine, nous a amené aux conclusions suivantes. Et tout d'abord il ne faut pas chercher en général une étiologie fondée sur des faits exacts et bien observés, au moins dans la plupart des cas. (Nous signalerons les exceptions lorsque nous ferons une étude spéciale de chacun des auteurs que nous citons). En effet, les humoristes virent partout un dérangement des humeurs et les méthodistes un resserrement ou une dilatation des pores ; les pneumatistes sont tout aussi obscurs avec leur esprit vital et la théorie des quatre éléments. Ils ont même rendu un assez mauvais service à la pathogénie en parlant sans cesse du cœur, quand il fallait incriminer le cerveau. Galien est le seul qui ait su utiliser des notions anatomiques et physiologiques pour expliquer la pathogénie de certains accidents. Plusieurs des passages des œuvres qui ont trait à cette question de l'étiologie des maladies nerveuses sont vraiment remarquables.

L'anatomie pathologique est tout à fait absente et quand on en parle, les affirmations qu'on hasarde reposent sur un terrain absolument imaginaire ; et en pouvait-il être autrement dans un temps dans lequel on en était réduit à s'escrimer sur les animaux.

Mais la *symptomatologie* est beaucoup plus remarquable ; on trouve notés une foule de phénomènes qu'on croirait d'observation plus récente. Certains tableaux morbides sont excellents, par exemple ceux d'Arétée et de Cœlius Aurelianus. Ici encore Galien, éclairé par l'anatomie et la physiologie, a su faire des remarques très importantes.

La *marche* et le *pronostic* sont étudiés d'une façon assez grossière, ainsi que le diagnostic, mais néanmoins on y rencontre des faits bien observés.

Quant au traitement, c'est une autre affaire. Il faut se rappeler tout d'abord que la plupart de nos narcotiques, sauf l'opium, leur étaient inconnus, et encore leurs préparations opiacées étaient loin de présenter l'efficacité palliative d'une de nos piqûres de morphine. Il y avait, il est vrai, une assez belle série d'antispasmodiques, tels que le musc, le castoréum, l'assa fœtida. Ils traitaient plus mal encore l'épilepsie que les médecins actuels, puisqu'ils ignoraient le bromure de potassium, qui, s'il ne guérit pas, diminue au moins le nombre des attaques ; et, comme les praticiens de cette époque ne se contentaient pas toujours du rôle de simple spectateur, ils recouraient à des remèdes qui nous paraissent atroces : ainsi, Archigène, un médecin qui pourtant avait la plus grande valeur, eut un jour l'idée de saupoudrer le cuir chevelu d'un de ses patients de chaux vive et de l'asperger d'eau : l'on voit d'ici l'escharre qui dut s'en suivre. Si les médicaments étaient peu efficaces, ils étaient très nombreux, et la thérapeutique des affections nerveuses perdit de bonne heure la simplicité hippocratique ; certaines drogues offraient une complexité presque effrayante, tel ce remède sacré, composé de quarante substances différentes et dont Alexandre de Tralles nous a conservé la recette. Les testicules d'animaux étaient en grand honneur, mais à cette époque, on se contentait de les absorber par la voie digestive. L'ima-

gination populaire fut non moins fertile que celle des médecins : les remèdes dégoûtants, les excréments d'animaux sont préconisés par Pline avec le plus grand sérieux. Et tout ne se bornait pas à des pratiques qui révoltent l'estomac, il y avait des coutumes plus barbares. Les grands jours de fête, lorsque le peuple romain était gorgé du spectacle d'un tas de gladiateurs s'entretenant pour l'amuser, on voyait de malheureux épileptiques envahir la scène et sucer avidement le sang qui s'échappait des blessures des combattants. C'est que ce sang, d'après une croyance populaire, bien vieille déjà et que l'on retrouve chez beaucoup d'autres peuples, était l'âme même, le principe vital qui, absorbé par un autre, était capable de lui communiquer ses vertus propres et de modifier ainsi l'individu qui s'en emparait.





CHAPITRE II



Les maladies nerveuses dans la collection hippocratique.



Les maladies nerveuses dans la collection hippocratique.



Les idées du père de la médecine ne nous sont connues que par les traités qui composent l'encyclopédie médicale à laquelle on a imposé le nom d'Œuvres Hippocratiques.

Cette collection, a dit Littré, son savant traducteur, a été remaniée, refondue, modifiée un grand nombre de fois ; elle est manifestement incomplète et contient certainement des ouvrages qui n'ont pas été composés par le plus grand des Asclépiades. Or, nulle part ce caractère d'œuvres fragmentaires, mutilées, ne se voit mieux que lorsqu'on y étudie les maladies ner-

veuses. Des affections importantes, telles que la manie et la mélancolie, ne sont signalées que par des aphorismes brefs, mais qui montrent que les Asclépiades les connaissaient ; il en est de même pour la céphalée dans les nombreuses allusions qui sont faites çà et là à ce symptôme dans les traités hippocratiques ; on y néglige complètement une variété importante : la *migraine*. Par contre, les phénomènes que déterminent les traumatismes craniens sont bien étudiés, surtout dans le livre des plaies de tête. On y trouve une phrase qui est d'autant plus remarquable que la décussation des pyramides au niveau du bulbe n'était pas encore découverte. « Dans ce cas (plaies de tête) il arrive aussi du vomissement, des accidents spasmodiques, parfois des cris éclatants, parfois des paralysies à gauche si la plaie est à droite et à droite si la plaie est à gauche. » Une affection nerveuse que l'on sait maintenant appartenir aux complications infectieuses des plaies, le tétanos, est indiqué dans ses formes principales et dans sa marche. On affirme qu'il est extrêmement grave, sauf quand il paraît être dû à des causes médicales. L'auteur hippocratique n'ignore point non plus que le mal débute par le trismus et, en effet, dans le livre sur les articulations on lit : « Je dirai ailleurs pourquoi, dans les convulsions et le tétanos, cette articulation donne le premier signe par sa rigidité. » Enfin, l'aphorisme 6 de la v^e section, dit : « Ceux qui sont pris de tétanos meurent en quatre jours, s'ils dépassent ce terme ils guérissent. » Comme on le voit, on sait déjà que les formes trainassantes guérissent assez souvent.

Les termes *emprostthonos*, *opisththonos*, *pleurostthonos* sont déjà d'un emploi courant. Fidèle à la doctrine des crises, l'écrivain qui a parlé du tétanos a assigné, du reste, à cette affection, une marche beaucoup trop cyclique et il conclut par le fameux axiome *spamos febris solvit* dans l'aphorisme 57, 4^e section : « la fièvre survenant chez un malade affecté de spasme ou de tétanos dissipe la maladie. » Le traitement aussi est des plus inefficaces, d'après les idées qui actuellement dirigent la curation de la maladie. Qu'on en juge plutôt : « le tétanos des lombes et l'interception des esprits dans les veines, par les humeurs satrabiennes, se dissipent par la saignée. Dans certains cas les parties antérieures du corps sont fortement contractées par les tendons, des sueurs apparaissent au cou et au visage. La douleur tord et dessèche les tendons du sacrum qui, ayant le plus de grosseur, maintiennent le rachis, là où se terminent les ligaments les plus considérables pour aller dans les pieds; si la fièvre et le sommeil ne surviennent pas, si les urines qui suivent n'ont pas de coction, et s'il ne se manifeste point de sueurs critiques, on fera boire au malade du vin fort de Crète, on lui donnera à manger de la farine cuite, on l'oindra et on le frottera avec du cérat, et après lui avoir baigné les jambes dans un vase plein d'eau chaude, on les lui enveloppera jusqu'aux pieds. » Les troubles cérébraux qu'entraîne l'ivrognerie, tels que céphalalgie et même le délire, sont exactement signalés par les hippocratiques.

En effet, Hippocrate a signalé chez les ivrognes

la céphalalgie chronique, les pituites, les vertiges, et peut-être même le délirium tremens dans la description assez confuse qui suit. Probablement que l'absence de liqueurs alcooliques et de vins falsifiés avec l'eau-de-vie de pommes de terre ou de betteraves comme cela se pratique de nos jours, rendaient cette affection beaucoup plus bénigne et moins nette d'aspect que ce que nous avons l'habitude d'observer actuellement.

« *Affection cérébrale aiguë suite d'un excès de boisson* (Hippocrate, traduction. Sittre livre II des *Maladies*, § 22, p. 37 du VII^e volume).

« Autre maladie, quand un individu, après un excès
« de boisson, perd la parole, si la fièvre le saisit aussi
« tôt, il guérit, sinon il succombe au bout de trois jours
« (aph. V, 5). Si vous êtes appelé auprès d'un malade
« qui n'est pas ainsi, vous le laverez avec beaucoup
« d'eau chaude; vous appliquerez sur la tête des
« éponges trempées dans de l'eau chaude et vous intro-
« duirez dans la narine des poireaux pelés. Si ouvrant
« les yeux et parlant, il reprend sa connaissance et ne
« délire pas, il reste ce jour-là dans la somnolence, et le
« lendemain, il entre en guérison, mais si se levant,
« il vomit de la bile, le transport le saisit et il succombe
« en cinq jours au plus, à moins qu'il ne s'endorme.
« Voici ce qu'il faut faire : on le lavera avec beaucoup
« d'eau chaude jusqu'à ce qu'il revienne à lui, puis,
« l'ayant point avec beaucoup d'huile, on le couche sur un

« lit mollet, on jette sur lui des couvertures et on se
« garde d'allumer une lampe ou de parler près de lui,
« car, d'ordinaire, il s'endort en sortant du bain et s'il
« dort, il est guéri. Quand il a sa connaissance, on lui
« interdit de manger pendant les trois ou quatre pre-
« miers jours, mais on lui fait prendre en potage du
« pain léger ou de la décoction d'orge et boire du vin
« miellé. Puis il usera d'aliments très émollients en
« petite quantité. »

L'auteur hippocratique qui a signalé la *carphologie* dans les maladies aiguës, a su parfaitement apprécier sa valeur pronostique : qu'on en juge plutôt : « J'ai observé ce qui suit sur les mouvements des mains : dans les fièvres aiguës, dans la péripneumonie, dans les délires fébriles, dans les céphalalgies, les mains promenées sur le visage, cherchant dans le vide, ramassant des fétus de paille, arrachant brin à brin le duvet des couvertures, détachant les paillettes des murs de l'appartement, présentent autant d'indices d'une terminaison funeste. »

Mais quittons maintenant ces deux affections où les troubles nerveux n'interviennent qu'au titre de symptômes ou de complications pour nous occuper des affections proprement dites du cerveau ou de la moelle. Occupons-nous tout d'abord de *l'épilepsie*. Elle a été fort bien étudiée dans la collection hippocratique où tout un livre lui est consacré. L'auteur de ce traité y fait preuve d'une grande indépendance d'esprit

Il critique vigoureusement les théories de ceux qui rattachent l'épilepsie à une intervention surnaturelle, et s'imaginent devoir, en conséquence, recourir à des pratiques magiques et superstitieuses: « Elle ne me paraît avoir rien de plus divin ni de plus sacré que les autres, mais la nature et la source en sont les mêmes que pour les autres maladies. Sans doute, c'est grâce à l'inexpérience et au merveilleux qu'on en a regardé la nature et la cause comme quelque chose de divin. En effet, elle ne ressemble en rien aux autres affections. Mais si l'impuissance où l'on est de s'en faire une idée lui conserve un caractère divin, d'autre part ce caractère lui est enlevé par la facilité d'employer le traitement que les gens mettent en œuvre, traitement qui consiste en purification et en incantation. Peut-on la supposer divine, à cause du merveilleux qu'elle présente? Mais alors il y a beaucoup de maladies sacrées et non une seule, car je montrerai que d'autres maladies, que personne ne considère comme sacrées, ne sont ni moins merveilleuses ni moins effrayantes. En effet, d'un côté, les fièvres quotidiennes, tierces et quarts, ne me paraissent aucunement moins sacrées ni moins dues à la divinité que cette maladie, et cependant personne ne s'en émerveille; d'un autre côté, je vois des hommes saisis de transport et de délire, sans aucune cause manifesté, faire une foule d'actes insensés, j'en vois beaucoup qui, dans le sommeil, poussent des gémissements et des cris, qui sont suffoqués, qui s'élancent, fuient au dehors et délirent jusqu'à ce qu'ils

soient réveillés ; puis les voilà sains et raisonnables comme auparavant, restant néanmoins pâles et faibles, et cela non pas une fois, mais plusieurs.

« Je pourrais citer encore des cas de ce genre, nombreux et variés, mais ce serait trop allonger le discours que d'entrer pour chacun dans le détail. Ceux qui les premiers ont sanctifié cette maladie furent, à mon avis, ce que sont aujourd'hui les mages, les expiateurs, les charlatans, les imposteurs, tous gens qui prennent des semblants de pitié et de science supérieure. (*De la maladie sacrée*, § I, Hippocrate, traduction Littré, VI^e volume, p. 353) et il continue ainsi :

« Jetant donc la divinité comme un manteau et un prétexte qui abritent leur impuissance à procurer chose qui fût utile, ces gens, afin que leur ignorance ne devint pas manifeste, prétendirent que cette maladie était sacrée. A l'aide de raisonnements appropriés, ils arrangèrent un traitement où tout était sûr pour eux, prescrivant des expiations et des incantations, défendant les bains et différents aliments peu convenables à des malades, en fait de poissons de mer, le mullet, le mélanurus, le muge, l'anguille, poissons qui incommode le plus ; en fait de viande, celle de chèvre, de cerf, de cochon de lait, de chien (ces viandes sont en effet celles qui dérangent le plus le ventre) ; en fait d'oiseaux, le coq, la tourterelle, l'outarde et, en général, tous les oiseaux dont la viande passe pour être très substantielle ; en fait de légumes verts, la menthe, l'ail, l'oignon (en effet, ce qui est âcre ne convient pas à un malade) ; voulant

qu'on ne porte pas un vêtement noir (le noir est mortel), qu'on ne couche pas sur une peau de chèvre et qu'on n'en parle pas, qu'on ne mette pas un pied sur l'autre ou une main sur l'autre. Ces observances, ils les imposent en vue du caractère divin du mal, se donnant l'air d'en savoir plus que les autres et alléguant diverses causes, afin que si le malade guérit la gloire en revienne à leur habileté, et que s'il meurt, ils aient des apologies toutes prêtes et puissent détourner d'eux la responsabilité du malheur et la jeter sur les dieux. »

Epilepsie.



Hipocrate rejetant donc la cause divine incrimine le phlegme, « la maladie dont il s'agit attaque les phlegmatiques et non les bilieux ; le germe en commence chez l'embryon encore enfermé dans l'utérus. En effet, le cerveau comme les autres parties avant la naissance, se purge et a une efflorescence. Par cette purgation, si elle s'opère bien et dans une juste mesure, et qu'il ne s'écoule rien de trop ni rien de trop peu, l'individu aura la tête plus saine. Mais si l'écoulement de tout le cerveau est trop abondant et qu'il y ait une fonte considérable, il aura grandissant

la tête malsaine, pleine de bruit, et ne pourra supporter ni le soleil ni le froid.. Ceux, qui dans leur enfance, ont des éruptions à la tête, aux oreilles et au reste du corps, et sont affectés d'écoulement salivaire et nasal, ceux-là se portent le mieux à mesure qu'ils avancent en âge. » Malheureusement quand ce flux au dehors, et ces éruptions cutanées manquent, le phlegme se porte vers différents organes, et notamment vient obstruer le cerveau, ce qui détermine l'épilepsie.

Le flux a-t-il au contraire coupé de ces voies et pénètre-t-il dans les veines que j'ai indiquées plus haut ? le sujet perd la voix et étouffe, l'écume lui sort de la bouche, il grince des dents, les mains se tordent, les yeux divergent, toute connaissance est perdue, quelquefois même il y a sortie des excréments. De tels accidents se manifestent tantôt à *gauche*, tantôt à *droite*, tantôt *des deux côtes*. Je vais expliquer comment chacun de ces accidents survient. Le sujet perd la voix parce que le phlegme, descendant tout d'un coup dans les veines, intercepte l'air qui n'est plus reçu ni dans le cerveau, ni dans les veines caves, ni dans les cavités, la respiration étant interceptée. En effet, quand on aspire le souffle par la bouche et les narines, ce souffle va d'abord au cerveau, puis la plus grande partie va dans le ventre, et le reste dans le poumon et dans les veines, dans les autres parties. La portion qui va dans le ventre rafraîchit le ventre et n'a pas d'autres usages. Mais l'air qui va dans le poumon et dans les veines, s'introduisant dans les cavités et dans le cerveau, concourt et produit ainsi l'intelli-

gence, et dans les membres le mouvement. De la sorte quand exclu par le phlegme l'air est hors des veines, qui ne le reçoivent plus, le patient perd la voix et la connaissance. Les mains deviennent impuissantes et se tordent, vu que le sang demeure immobile, et ne se répand pas comme à son ordinaire. Les yeux divergent parce que les veines ne reçoivent plus l'air et battent. L'écume qui sort de la bouche provient du poumon, car l'air n'y pénétrant pas, cet organe jette de l'écume et bouillonne comme si la mort approchait. Les excréments sortent par la force de la suffocation, suffocation qui est le résultat de la pression du foie et du ventre en haut contre le diaphragme et du resserrement du conduit (œsophage de l'estomac). Cette pression survient quand le souffle n'entre pas dans la bouche, comme à l'ordinaire, Le malade frappe des pieds parce que l'air est intercepté dans les membres, et ne peut s'en dégager à cause du phlegme. L'air s'agitant en haut et en bas dans le sang, cause spasme et douleur ; de là les coups de pieds. Tous ces accidents s'offrent à la fois quand le phlegme froid coule dans le sang qui est chaud, il le refroidit et l'arrête. Si le flux est abondant et épais, la mort est immédiate, car il triomphe du sang par le froid et le coagule : s'il est moindre dans le moment il a le dessus, interceptant la respiration, puis au bout de quelque temps, s'étant répandu dans les veines et mêlé au sang qui est abondant et chaud, il a le dessous, les veines admettent l'air et la connaissance revient.

Le passage suivant se rapporte à *l'éclampsie* infantile, dont il signale la gravité et les suites fâcheuses possibles : « Les enfants tout petits qui sont pris de cette affection, succombent pour la plupart si la fluxion est considérable et que le vent souffle du midi. Les reins étant menus ne peuvent recevoir une pituite épaisse et abondante, le sang se refroidit et se coagule, et la mort survient. Mais, si la fluxion étant petite se porte dans les deux veines ou dans celles d'un côté, le sujet survit, mais en conservant les marques de la maladie ; ou la bouché est déviée, ou bien un œil, ou le cou, ou une main, suivant la veine qui, remplie par la pituite a été surmontée et amoindrie, »

A un âge plus avancé, l'épilepsie est moins grave, et en effet, tous les médecins peuvent constater aujourd'hui, comme du temps d'Hippocrate, que l'épilepsie chez l'adulte est rarement mortelle par elle-même.

Ce qui suit montre qu'Hippocrate connaissait la gravité des attaques épileptiformes chez le vieillard, mais il en méconnaissait complètement la nature (ramollissement, urémie), et les attribuait au mal comitial.

« A un âge tout à fait avancé, l'épilepsie si elle survient cause la mort ou la paralysie, parce que les veines sont vides et que le sang est en petite quantité, ténu et aqueux. Si donc la fluxion se fait avec abondance et pendant l'hiver, elle tue, car elle obstrue les issues et congèle le sang, si elle s'opère des deux côtés ; elle *paralyse*, si elle ne s'opère que d'un côté. »

Nous laissons de côté ce que l'auteur hippocratique dit sur l'hiver, sur l'influence d'une température rigou-

reuse, bien qu'un refroidissement subit puisse ne pas être sans influence, à cause de la perturbation vasculaire qu'elle détermine ; il en est de même de l'insolation. Mais la remarque suivante est absolument vraie et d'une haute importance pratique. « Passé vingt ans on n'est guère attaqué de cette maladie, à moins que le germe n'en date de l'enfance. » Il en est de même sur les phénomènes précurseurs, grâce auxquels l'épileptique sait le plus souvent qu'il va avoir une attaque. « Les patients qui sont déjà habitués à la maladie, pressentent quand ils vont avoir un accès ; ils fuient loin des regards, chez eux si leur logis est proche, sinon dans le lieu le plus solitaire, là où leur chute aura le moins de témoins et aussitôt ils se cachent. Ils agissent ainsi par honte de leur maladie, et non, comme plusieurs le croient, par crainte de la divinité qui les obsède. Voyez, en effet, les enfants : d'abord ils tombent là où ils se trouvent, à cause qu'ils ne sont pas habitués, puis quand ils ont eu plusieurs accès, ils pressentent l'attaque et s'enfuient auprès de leur mère ou de la personne qu'ils connaissent le plus, et cela par la terreur du mal qui les menace, car aux enfants la honte est encore étrangère. »

Quant au siège de la maladie, nul doute que ce ne soit le cerveau : « C'est par là que nous pensons, comprenons, voyons, entendons, que nous connaissons le laid et le beau, le mal et le bien, l'agréable et le désagréable... C'est par là encore que nous sommes fous, que nous délirons, que des craintes et des terreurs nous assiègent soit la nuit, soit après la venue

du jour, des songes, des erreurs inopportunes, des soucis sans motif, l'ignorance du présent, l'inhabitude, l'inexpérience. Tout cela nous l'éprouvons par le cerveau quand il n'est pas sain. »

Dans le livre *des Maladies de femmes* (volume IX de la traduction Littré, p. 33), on trouve signalée la ressemblance d'une attaque d'hystérie avec une crise épileptique : « Quand la matrice est au foie et aux hypocondres et produit la suffocation, le blanc des yeux se renverse, la femme devient froide et même quelquefois livide. Elle grince des dents, la salive afflue dans la bouche et elle ressemble aux épileptiques. »

Dans d'autres traités on trouve indiqué le traitement qui consiste surtout en prescriptions diététiques, défense de certains aliments, boissons d'hysope, ventouses *loco dolenti*, affusions froides, saignées, etc.

Hystérie.



On trouve beaucoup moins de renseignements sur l'hystérie que sur l'épilepsie ; cependant on y voit signalées les attaques que l'auteur hippocratique attribue

à des voyages de la matrice qui, furieuse de ne pas voir satisfait son appétit vénérien, s'élance dans les différentes parties du corps pour y produire les troubles les plus graves. On trouve plus loin : « le castoréum fait cesser les céphalalgies provenant de la matrice », et « dans la plupart des affections de l'utérus flatulences et comme signes, eructations, bruits dans le ventre, gonflement dans les lombes, douleurs autour des reins et des hanches. Prendre du vin noir qui sort de l'état de moût ou un tiers d'aromates avec deux parties de farine qu'on fait cuire dans du vin blanc odorant. On verse cette préparation sur un linge, on l'y étend et on l'applique en cataplasme sur la partie du ventre où sont les souffrances hystériques. »

Céphalalgie.



Abordons maintenant dans la collection hippocratique l'étude de la douleur de tête qui était considérée alors comme une maladie. L'hémicranie ou migraine ne s'y trouve point décrite.

Dans le traité du pronostic, II^e volume de la traduction Littré, § 173, on trouve « les douleurs de tête intenses et continues avec fièvres, s'il s'y ajoute quel-

ques symptômes défavorables, sont extrêmement funestes.

D'autre part il dit dans le régime des maladies aiguës.

« Il faut savoir reconnaître les céphalalgies qui proviennent des exercices du corps, des courses, des marches, des chasses ou de toute autre fatigue importune ou des excès vénériens, les pâles couleurs, les enrouements, les affections de la rate, les anémies, les dyspnées, les toux sèches, la soif, la pneumatose, l'interception de l'air dans les veines, la tension des hypocondres, des côtes et du dos, les engourdissements, les obscurcissements de la vue, les bourdonnements d'oreilles, l'incontinence d'urine, lictère, les déjections de matières non digérées, les épistaxis, les hémorrhagies abondantes par le fondement, les emphyèmes, les douleurs internes dont on ne peut triompher. Dans aucun cas il ne faut purger car la purgation aura du danger sans aucun avantage.

Porrhétiques, livre VI, § 10. — Dans les céphalalgies, les vomissements érugineux avec surdité, avec insomnie, sont promptement suivis d'un transport maniaque.

Dans les prénotions coaques première section § 116 volume V, p. 607 « la céphalalgie dans une maladie aiguë, l'hypocondre rétracté, s'il ne s'écoule pas du sang par les narines se change en phrénitis. »

« Ceux qui ont des maux de tête et des bourdonnements sans fièvre, des vertiges ténébreux, de la lenteur dans la parole et des vertiges dans le bras, attendez-vous qu'ils deviendront ou apoplectiques ou épileptiques ou qu'ils perdront la mémoire § 157, prénotion coaque, deuxième section, vol. I, p. 619.

Enfin on conseille les ventouses pour les douleurs intenses de tête, vol. IX, 295, § 55.

Vertiges.



On trouve signalé, dans les paragraphes consacrés à l'apoplexie, cette affection comme un symptôme prémonitoire fréquent. Le vertige *a stomacho læso* est visiblement désigné dans la phrase suivante : (aphorismes, 4^e section, § 17, p. 507 du IV^e volume de la traduction de Littré) : « Etant sans fièvre, l'anorexie, la cardialgie, les *vertiges ténébreux*, l'amertume de la bouche indiquent qu'on a besoin d'être évacué par en haut. » Dans le livre I des prénotions choaques, page 27 du IV^e volume de la traduction Littré, n^o 71, on signale la gravité du pronostic dans le vertige ténébreux : « Non plus que ceux qui sont gonflés et ont des vertiges ténébreux, des défaillances quand ils se meuvent, de la pâleur, cela est très funeste. » D'autre

part, dans la deuxième section des prénotions choaques, V^e volume de la traduction Littré, page 637, n^o 340, « à la suite d'un flux hémorrhoidal qui n'a fait que se montrer, des vertiges ténébreux survenant, indiquent une paralysie légère; la saignée dissipe cet accident. au n^o 355, il est dit que l'épistaxis fait souvent disparaître la céphalalgie. »

Apoplexies.



Pour l'apoplexie nous suivrons le même système que pour la céphalalgie et le vertige, c'est-à-dire que nous rapporterons tous les endroits où il est parlé de cette maladie.

Nous nous exposons, il est vrai, de cette façon, à paraître moins clair et trop fragmentaire; mais quel mal en résulte-t-il, puisque ce que nous donnons ici n'est qu'une suite de fragments épars çà et là dans les traités les plus divers. Mais auparavant, citons un passage sur les fluxions, qui éclaircira nettement la façon dont les hippocratiques s'expliquaient le mécanisme de l'apoplexie.

La théorie de ces fluxions est très nettement exposée dans le paragraphe suivant : (des glandes, Hippocrate, traduction Littré, VIII^e volume, p. 567). « Ces fluxions, en s'exhalant, sont des purgations pour le

cerveau. Si elles ne s'en allaient pas ce seraient des maladies pour lui... Les souffrances de la nature seront telles : d'une part, les flux susdits supportent mal la plénitude et irritent les parties par leurs propriétés hétérogènes et inhabituelles ; d'autre part, le cerveau a du mal, et lui-même n'est pas sain, et s'il est irrité, il a beaucoup de trouble ; l'intelligence se déränge, le cerveau est pris de spasme et annule le corps entier, parfois le patient ne parle pas, il étouffe ; cette affection se nomme apoplexie. D'autres fois le cerveau ne fait pas la fluxion âcre, mais arrivant en excès, elle y cause de la souffrance, l'intelligence se trouble et le patient va et vient, pensant et voyant autre chose que la réalité et portant le caractère de la maladie dans des sourires moqueurs et des mines étranges. » (*Théorie des fluxions cérébrales.*)

Dans le livre des *Plaies de tête*, dans l'aphorisme 19, on voit signalé la possibilité de convulsions et d'apoplexie ; l'auteur avait observé, ce qui s'explique facilement aujourd'hui, à cause de la décussation des pyramides, que les plaies du côté gauche de la tête produisaient des convulsions du côté droit du corps : « Des convulsions s'emparent, chez la plupart, d'un des côtés du corps, si la plaie est du côté gauche de la tête, c'est le côté droit du corps que les convulsions saisissent, si la plaie est du côté droit de la tête, c'est le côté gauche du corps ; quelques-unes même tombent dans un état apoplectique. De la sorte, la mort survient avant sept jours en été, ou avant quatorze en hiver. »

Pour guérir ces accidents, Hippocrate conseille la trépanation avec la rachine.

Apoplexie — aphorisme, 2^e section — p. 497, vol. IV, Hippocrate croyait que l'apoplexie était surtout une maladie de l'hiver.

3^e section, § 23. — En hiver, des pleurésies, des péricéphalgies, des coryzas, des enrhumements, des toux, des douleurs de poitrine, du côté des lombes, des céphalalgies, des vertiges, des apoplexies; la fréquence de l'apoplexie chez les vieillards est signalée chez les personnes âgées.

3^e section, § 31, chez les personnes âgées, des dyspnées, des catarrhes accompagnés de toux, des stranguries, des dysuries, des douleurs articulaires, des néphrites, des vertiges, des apoplexies, des cachexies, des démangeaisons de tout le corps, des insomnies, des humidités du ventre, des yeux, du nez, des amblyopies, des cataractes, des duretés d'oreilles.

Dans la 7^e section, § 57, « l'apoplexie survient surtout depuis l'âge de 40 ans jusqu'à l'âge de 60. » Dans les prénotions choaques, § 82, livre I, les apoplexies soudaines auxquelles se joint une douleur modérée prolongée sont mortelles ainsi qu'il est arrivé au fils de Némésus (coaqué 470).

Dans la 2^e section des prénotions choaques, paragraphe IV, § 157. « Ceux qui ont des maux de tête et des bourdonnements sans fièvre, des vertiges ténébreux, de la lenteur de la parole et de l'engourdissement dans les bras, attendons-nous qu'ils deviendront ou

apoplectiques ou épileptiques et qu'ils perdront la mémoire. »

Dans le paragraphe xxvi de la deuxième série, toute une série d'aphorismes se rapportent à l'apoplexie.

§ 466, des engourdissements et des anesthésies survenant contre l'habitude, annoncent que des accidents de paralysie sont imminents.

§ 467, ceux qui, à la suite d'une blessure, deviennent impuissants de tout le corps, guérissent, une fièvre survenant sans frisson, sinon ils sont frappés de paralysie à droite ou à gauche.

§ 468, dans l'apoplexie, des hémorrhôides survenant sont utiles, mais des refroidissements et des engourdissements sont mauvais.

§ 469, dans les apoplexies, une sueur se joignant à l'embarras de la respiration est mortelle, mais si chez ces mêmes malades une fièvre survient, il y a solution.

§ 470, les apoplexies soudaines auxquelles se joint une fièvre modérée, finissent par devenir funestes.

Apoplexie, livre II sur les maladies, d'Hippocrate, volume VII de la traduction Littré, p. 15, § 6. — *Autre maladie*: Tout à coup une douleur saisit la tête et soudain le patient perd la parole et le mouvement. La mort vient en sept jours, à moins que la fièvre ne le prenne. Si la fièvre le prend, il guérit. (*voir* aphorisme 6, § 1). Il éprouve ces accidents quand la bile noire, étant en mouvement dans la tête, se met à fluer

là surtout où il y a le plus de veines, je veux dire au cou et à la poitrine. Puis le lendemain, il est frappé d'apoplexie et de la perte de mouvement, en raison du refroidissement du sang. Si le corps l'emporte au point que le sang se réchauffe, ou par les choses administrées ou par soi-même, ce liquide épuise le soulèvement et diffusant, il se meut, attire la respiration, l'urine se sépare de la bile et la guérison se fait. S'il ne l'emporte pas, la réfrigération croît et quand elle est générale et que le chaud est épuisé, le patient devient raide ; il ne peut se mouvoir et succombe. Si cette maladie provient d'un devin, les accidents sont les mêmes, les causes de la mort sont les mêmes, les causes de salut sont les mêmes.

Autre maladie : Si le patient est modéré, il éprouve de la douleur dans le devant de la tête, il ne voit plus, il est dans la somnolence, les veines battent, fièvre sourde, impotence du corps ; les accidents surviennent quand les veines de la tête s'échauffent et qu'échauffées elles attirent le phlegme à elles. Tel est le point de départ de la maladie. Quant à la douleur du devant de la tête, elle tient à ce que les veines sont les plus grosses et que l'encéphale est plus sur le devant de la tête que sur le derrière. Aussi le malade n'y voit pas, le cerveau étant sur le devant et enflammé. Quant aux impuissances qui se manifestent dans le corps, en voici la cause : les veines attirant à elles le phlegme, le sang est nécessairement sur le fond du phlegme plus stationnaire qu'auparavant et refroidi ; le sang n'étant pas en mouvement, il est im-

possible que le corps aussi ne soit pas atteint d'immobilité et de torpeur. A la vérité, si le sang et le reste du corps triomphent au point de se réchauffer, le patient réchappe, mais si le phlegme l'emporte, le sang se refroidit encore davantage et se coagule, et si le refroidissement et la coagulation sont en ce point, tout se coagule en l'homme, il se refroidit et meurt.

(Livre II des maladies) VII^e volume d'Hippocrate, traduction Littré, § 8, p. 17.

Paralysie.



On trouve relativement peu de matériaux sur la paralysie dans la collection hippocratique. Dans l'appendice du régime des maladies aiguës, on dit « que la stase est suivie d'épilepsie ou de paralysie si les fluxions tombent dans ces organes (cœur et foie) par les veines attenantes et si, à cause de la dessiccation, l'air n'y peut suivre son chemin ». Dans ces cas, il faut recourir aux fomentations et aux saignées. Au *Traité des Epidémies*, livre I, n° 6, « ceux qui ont une pesanteur générale de la tête avec de la cardialgie et des nausées, vomissent des matières bilieuses et porracées, accidents qui se voient chez les enfants surtout et provoquent des convulsions, quand ils se

voient chez les femmes, ils excitent la matrice qu'ils rendent douloureuse. Chez les personnes en qui la chaleur ignée commence à faire défaut, il survient des paralysies ou des manies ». A côté de ces idées bien confuses et bien vagues, on voit citer un fait de la plus haute importance, l'atrophie des muscles dans les paralysies qui ne guérissent pas.

Atrophie des muscles dans la paralysie.



Ceux chez qui l'impossibilité de mouvoir la partie affectée en détermine l'amaigrissement, ne peuvent être remis dans leur premier état ; mais ceux chez qui cet amaigrissement ne survient pas guériront. Quant au temps dans lequel ils guériront, il faut prédire en considérant et la forme de la maladie, et l'époque, et l'âge et la saison, sachant que, de ces affections, celles qui sont les plus anciennes, les plus mauvaises et qui ont résisté, cèdent le plus difficilement, ainsi que celles qui siègent en des corps vieillis. Ajoutez que l'automne et l'hiver sont moins propres que le printemps et l'été à la solution de ces maladies.

Phrénésie. Léthargie. Causus.



Nous allons terminer cette étude sur les maladies nerveuses, telles qu'elles sont décrites dans la collection hippocratique, par quelques considérations générales sur la phrénésie, la léthargie et le causus. Sous ce nom, les Asclépiades de Cos désignaient des affections fort mal déterminées. La phrénésie était une fièvre avec délire violent. Au contraire, dans la léthargie l'assoupissement et l'engourdissement prédominaient. Enfin, le causus était très probablement une pyrexie palustre avec collapsus algide.

L'auteur hippocratique décrit la phrénésie comme une fièvre aiguë dont les principaux symptômes sont la douleur dans la tête et à la nuque, une sensation de pesanteur au même niveau, les changements de caractère, les vomissements de matière verdâtre, la diarrhée, les convulsions, le délire. Souvent il y a des frissons suivis d'une diaphoëse abondante. L'urine est transparente, incolore, parfois troublée par de légers nuages.

On fait aussi remarquer qu'il y avait souvent un point de côté et de la douleur dans les lombes, du côté du foie, etc. On affirme aussi qu'il est fréquent de voir cette maladie éclater d'une façon épidémique. Le pouls serait bondissant dans les veines. Il y a sou-

vent de la carphologie, une perte complète de la raison, de la sécheresse de la langue et des épistaxis.

Ces derniers détails nous font croire qu'en outre des fièvres palustres ataxo-adyamiques, les Hippocratiques avaient vu des cas véritables de dothiéntenterie. Ils considéraient comme un signe défavorable les saignements de nez excessifs, les frissons violents et répétés, les selles sanglantes; les complications pulmonaires. Ils croyaient que la *fameuse crise* se produisait au onzième jour, quelquefois plus tard.

La léthargie est décrite moins longuement que la phrénésie, le malade est assoupi, la fièvre violente et le pronostic est très grave. Sur le causus, nous avons surtout des observations et quelques aphorismes.





CHAPITRE II



Ainsi que nous l'avons dit dans le paragraphe que nous avons consacré à l'évolution des maladies nerveuses pendant l'antiquité gréco-romaine, d'Hippocrate à Celse, la neurologie fit de très grands progrès.

Malheureusement pour nous, tous les ouvrages qui ont paru pendant cette longue période ont été perdus. Nous en sommes réduits aux renseignements que nous ont laissés Celse, Galien et surtout Cœlius Aurelianus. Notre ami M. de Tornery a bien voulu nous faciliter la rédaction de ce chapitre en nous abandonnant généreusement les notes qu'il avait recueillies sur ce sujet. Nous avons pensé que malgré les lacunes énormes auxquelles nous nous exposons, faute de matériaux suffisants, une étude de cette branche de la médecine, depuis Hippocrate jusqu'à Celse, rendrait plus facile la compréhension de travaux ultérieurs, et permettrait d'éviter cette illusion singulière d'optique qui, pour beaucoup de médecins, ne fait prendre en considération que les deux grands noms d'Hippocrate

et de Galien, erreur d'autant plus fausse que Galien, connu d'abord comme philosophe n'a exercé qu'assez tard de l'énorme influence qu'on sait sur la médecine. Il est probable que si nous avions tous les auteurs qui ont écrit sur les maladies nerveuses, cette opinion inexacte serait étrangement modifiée.

Dioclès de Caryste, un des plus illustres successeurs d'Hippocrate, qui exerçait à Athènes 200 ans environ après le plus grand des Asclépiades, composa sur les maladies de l'économie, entre autres deux ouvrages, l'un sur les symptômes, l'autre sur le traitement. Grâce à Galien et surtout à Cœlius, nous savons qu'il s'était assez longuement occupé d'affections nerveuses. Ainsi nous savons qu'il se servait des réfrigérants appliqués sur la tête dans le cas de manie, Galien nous a conservé (Daremborg, II^e vol., p. 267-268) ce que Dioclès disait sur les symptômes gastriques de la mélancolie :

« Il existe une autre affection de l'estomac différente des précédentes. Les uns l'appellent mélancolique, les autres flatulente. Elle est accompagnée après les repas, quand surtout les digestions sont difficiles et de nature à causer des ardeurs, des crachements humides, abondants, de renvois aigres, de vents, de chaleur dans les hypocondres, de fluctuation, non pas immédiatement mais un peu après l'ingestion des aliments. Parfois aussi surviennent de violentes douleurs de l'estomac, qui se propagent jusqu'au dos (ulcère de l'estomac?). Elles s'apaisent quand les aliments sont cuits, puis les mêmes accidents reviennent après le

repas, parfois même ils se produisent à jeun ou après le souper. Les aliments vomis sont encore crus, et le phlegme un peu amer est si chaud et si acide qu'il cause de l'agacement aux dents, la plupart de ces accidents se montrent dès la jeunesse, mais de quelque façon qu'ils surviennent, ils persistent dans tous. » Dioclès pensait que tous ces accidents étaient dus à une obstruction des veines : Cet auteur décrivait ainsi la troisième variété de la mélancolie, celle qui, suivant Galien, tire son origine de l'estomac. Galien reproche à Dioclès de n'avoir pas décrit la véritable cause des troubles intellectuels qu'il devait signaler plus loin, mais qui ne nous ont pas été conservés. Comme on le voit la mélancolie, ou du moins une certaine variété de la mélancolie, n'était pas encore bien séparé du groupe des affections gastriques.

D'autre part, dans les cas d'épilepsie, voici le traitement qu'il instituait, d'après Coelius Aurelianus : *Diocles libro quo de passionibus scripsit in iis qui ex vinolentia vel carnali cibo istam passionem acceperint, phlebotemiam probat, antecedentes potius quam præsentis intuitus causas. In iis vero qui ex corporis habitudine in istam venerint passionem humoris crassi detractionem probat, adhibendam quem appellant phlegma. Utitur etiam urinalibus medicamentis quæ diuretica vocant. Item deambulatione ac gestatione, quæ si etiam vero essent adjutoria oli, parvitatem tamen numeri et magnitudine duæ magnæ passionis difficile possent. parva pronuntiari aut ejus destructioni sufficere.* Plus loin, le même auteur nous

apprend que Dioclès recourait encore aux vomitifs, et pour rappeler les malades à eux, quand ils étaient plongés dans le coma, il se servait des sternutatoires. Il prescrivait aussi l'absinthe, la centaurée, le lait d'ânesse, les cornes brûlées le sabot de cheval, etc.

Comme Hippocrate et la plupart des auteurs jusqu'à Themison, il n'avait pas encore distingué nettement l'épilepsie des autres paralysies et ordonnait pour toutes le même traitement (Cœlius Aurelianus). Dans les cas de spasmes, comme beaucoup d'autres, il recourait surtout aux fumigations et aux clystères.

Praxagoras, le dernier des médecins de l'école de Cos, qui ait eu quelque renommée, est célèbre par le traitement barbare qu'il infligeait aux épileptiques qui recouraient à ses soins. Il leur faisait raser la tête, leur faisait des lotions sur le crâne avec du vinaigre, employait à forte dose les sternutatoires et les vomitifs, le lait salé, la gestation. Il faisait brutalement secouer les malades qui résistaient à cette médication, prescrivait alors les diurétiques, la viande d'agneau ou de chèvre, les boissons acidulées avec du vinaigre. Et enfin, quand tout cela était resté inutile, il incisait le cuir chevelu, le scarifiait et y pratiquait des cautérisations. Il recommandait encore le musc, le castoréum et les testicules d'hippopotame. Il ordonnait les clystères et les vomitifs dans les cas de spasme. Comme Dioclès et beaucoup d'autres, il n'avait pas encore distingué nettement l'apoplexie des autres paralysies, où il employait surtout les purgatifs, les potions au vinaigre, les vomitifs, etc.

Quelle modification apportèrent à la neuropathologie les fondateurs de l'école d'Alexandrie, c'est-à-dire Hérophile et Erasistrate? C'est ce qu'il est impossible de dire maintenant que leurs ouvrages ont été entièrement perdus. Cependant, d'après ce que nous apprennent Galien et Cœlius, ils n'auraient fait que perfectionner, compléter l'œuvre de leurs prédécesseurs, mais ils n'en auraient pas changé les grandes lignes. Hérophile resta un pur humoriste; d'ailleurs, il appartenait par son maître Praxagoras à l'école de Cos.

Erasistrate, qui était élève de Chrisype, le célèbre médecin de l'école de Cnide, rivale de celle de Cos, montra un peu plus d'indépendance, mais sans changer cependant le fond des doctrines régnantes. Sa thérapeutique devait être assez simple. Il s'élevait en effet avec force entre les antidotes très compliqués auxquels les médecins de son temps donnaient le nom de main régale ou d'antidote des dieux. Il ne pouvait supporter qu'on mêlât ensemble les plantes, les substances animales et les végétales, ce qu'on retirait de la mer et ce qu'on récoltait sur la terre. Il rejetait ou à peu près la saignée et les purgatifs âcres. Il voulait que les lavements fussent doux et condamnait ceux d'une nature âcre et irritante.

Il croyait que l'épilepsie était due à la plénitude et il recommandait aux malades qui en étaient atteints de se remuer beaucoup, si au contraire la pléthore se traduisait par des crachements de sang, les malades devraient alors conserver le repos. Il admettait que la paralysie peut survenir par relâchement ou par res-

serrement, et le traitement doit différer dans ces deux variétés. Il attribuait la rétention d'urine à la paralysie du péritoine et prescrivait, dans ces cas, le cathétérisme. Il avait observé une paralysie intermittente qu'il appelait paradoxale.

Hérophile n'avait rien écrit, paraît-il, sur le traitement de la paralysie. Il semble, en effet, que cet auteur n'avait écrit sur les maladies internes que d'une façon assez incomplète, négligeant tout-à-fait de parler de certaines affections et en tout cas du traitement qui leur convient, c'est du moins le reproche que lui adresse assez souvent *Coelius Aurelianus*. Mais il avait fait cependant une remarque d'une importance capitale, c'est que la plupart des morts subites sont dues à une paralysie du cœur (syncope).

Les successeurs d'*Hérophile* s'occupèrent aussi des maladies nerveuses comme nous l'avons dit dans notre introduction. Grâce aux remarquables *Traité de thérapeutique* de *Kratevas*, de *Mantias*, de *Chrysermus*, de *Démétrius*, d'*Apamée* dont *Dioscoride* dit beaucoup de bien, les préparations opiacées entrèrent définitivement dans la pratique pour combattre l'agitation et amener le sommeil. *Démétrius*, sectateur d'*Hérophile*, croyait que le spasme survient par raideur et par convulsion, et non pas par agitation comme dans le tremblement, qui se montre surtout chez les vieillards. *Coelius* nous apprend aussi qu'il appelait manie les transports de courte durée, *Andreas de Caryste* recommandait la compression des troncs nerveux dans les cas de névralgie frontale (*Galien*). *Gajus* attribuait

l'hydrophobie à une maladie des méninges (Coelius Aurelianus). Dans le paragraphe qu'il consacre au satyriasis, Coelius Aurelianus nous dit que Démétrius d'Attale avait fort bien décrit le priapisme. Il nous apprend aussi que les traitements de l'épilepsie prescrits par Nicandre et Appolonius Mys étaient absolument semblables à celui de Dioclès de Caryste.

Les *empiriques* qui rejetaient toutes les vaines discussions théoriques pour s'en tenir à la seule expérience eurent, paraît-il, une thérapeutique très riche et très variée pour les maladies nerveuses.

Sérapion leur véritable fondateur donnait dans l'épilepsie, de la colle forte, du vinaigre, de l'hysope, de l'absinthe. Il recommandait l'exercice comme Erasisstrate, les saignées, les purgatifs tels que l'ellébore et la scamonée, le cerveau de chameau, les excréments de crocodile, le cœur de lièvre, les testicules des chevreaux, de coqs, etc., et il ne pouvait en être autrement puisqu'il ne se fiait qu'à l'empirisme.

Celse et Cælius Aurelianus nous ont conservé la façon dont Héraclide de Tarente le plus célèbre des empiriques, administrait l'opium. Ce praticien, qui paraît avoir été très habile et d'un grand sens clinique, n'était pas cependant exempt des erreurs de son temps. Ainsi, dans les cas de spasmes, il prescrivait les vomitifs et les lavements très âcres. Dans son livre *de la médication interne*, il ordonnait pour l'épilepsie un traitement analogue à celui de Dioclès.

Asclépiade, le véritable fondateur du méthodisme, car c'est lui qui a établi le premier la division des ma-

lades en affections par resserrement et en affections par relâchement des pores *de l'économie*, s'était occupé des maladies nerveuses dans son traité sur les maladies aiguës et chroniques. Il avait émis à ce sujet des vues remarquables pour l'époque. Ainsi, Celse nous apprend, comme nous le verrons plus loin, que dans les cas de phrénésie, Asclépiade rejetait la saignée, disant qu'on tuait ainsi les malades en les plongeant dans le collapsus. Il bannit de la thérapeutique toutes les pratiques barbares de ses prédécesseurs et s'en tint surtout aux prescriptions diététiques ou aux remèdes les plus simples. Il réfuta la théorie de la pléthore dans la paralysie qu'avait émise Erasistrate. Il distinguait les contractures du spasme à cause de leur plus longue durée. Il avait soutenu que l'épilepsie peut survenir à la suite de traumatismes ayant porté sur le crâne.

Enfin regardant les ténèbres comme une cause d'épouvante, il ne voulait pas qu'on privât les maniaques de la lumière du jour (Celse). Il rejetait aussi l'emploi immodéré des narcotiques, de peur de changer la phrénésie en léthargie.





CHAPITRE III



Celse. Morceaux choisis.



Celse n'a consacré que bien peu de place aux maladies nerveuses ; mais ce qu'il en dit est très important. On y remarque sa clarté habituelle d'exposition, son grand sens clinique et une érudition étendue.

Ses sources habituelles sont Hippocrate, les Alexandrins et aussi les écrits d'Asclépiade dont il combat souvent du reste les idées. Celse débute en étudiant le délire. Son étude de la phrénésie montre qu'il ne l'entendait point comme Hippocrate ou Cœlius Aurelianus ; on y retrouve des fièvres ataxiques et surtout des cas de manie aiguë mélangés à quelques cas de mélancolie anxieuse. On y rencontre de fines remarques cliniques, et des idées comme celle-ci, qu'il faut occuper l'esprit des malades et les divertir. Il ne veut pas qu'on immobi-

lise sans motif grave les malades. Enfin, dans la dernière partie de ce paragraphe, il semble signaler des cas de monomanie analogues à ce qu'Esquirol comprenait sous ce mot et d'autres de cas de folie hallucinatoire ou paranoïa aiguë et chronique.

« Je viens d'exposer le traitement des fièvres ; mais elles se compliquent d'autres affections, et je vais parler immédiatement de celles auxquelles on ne saurait assigner de siège bien déterminé. Je commencerai par le délire, et je traiterai d'abord de la forme aiguë et fébrile que les Grecs appellent phrénésie. Avant tout, il faut savoir que, dans certains accès, les malades extravagent et tiennent des propos hors de sens ; ce signe a de la gravité et ne peut exister sans une fièvre intense ; cependant il n'a pas toujours des conséquences funestes, parce qu'en général il est de courte durée, et que l'intelligence redevient libre dès que la première violence du mal est passée ; il n'est pas besoin dans ce cas d'autres remèdes que de ceux indiqués pour guérir la fièvre. Mais il y a phrénésie déclarée lorsqu'il y a continuité dans le délire, ou que le malade sans perdre encore l'usage de sa raison, accueille pourtant des idées chimériques. La phrénésie est complète quand l'esprit est dominé par de vaines imaginations. Les caractères qu'elle présente sont du reste assez variés. On voit des phrénétiques montrer de la gaieté, des autres de la *tristesse* ; ceux-ci faciles à contenir n'extravagent que dans leurs discours, ceux-là s'agitent violemment et font des gestes désordonnés ; parmi ces derniers, il en est qui cèdent à l'aveuglement, à l'impul-

sion du mal, tandis que certains autres, employant l'artifice, savent *sous les dehors de la raison* préparer les occasions favorables à leurs mauvais desseins et ne se trahissent qu'au moment de l'exécution. Pour ceux dont le délire ne s'exhale qu'en paroles ou qui sont faiblement agités, il est inutile d'en venir aux moyens coercitifs, mais il convient d'attacher ceux qui montrent plus d'emportement et de les mettre hors d'état de se nuire à eux-mêmes ou de nuire à ceux qui les entourent. On ne doit pas croire sur parole un phrénétique enchaîné qui, pour se débarrasser de ses liens, veut exciter la compassion par des discours bien suivis, car c'est là une ruse familière aux insensés. »

Celse rapporte que les Anciens mettaient leurs malades *dans les ténèbres* pour éviter qu'ils fussent terrifiés par des images mal observées et prises pour d'autres et probablement aussi pour les calmer. Asclépiade, au contraire, regardant les ténèbres comme une cause d'épouvante, voulait qu'on fit constamment jouir les phrénétiques de la lumière. Celse était éclectique « les deux manières d'agir sont trop absolues car il est des malades que la lumière agite davantage, d'autres qui sont plus troubles par l'obscurité, d'autres qui ne semblent émus ni par la lumière ni par l'obscurité. » Asclépiade défendait la saignée dans la phrénésie et soutenait qu'on tuait ainsi les malades. Celse regardait encore cet autre précepte comme sage et croyait que dans certains cas bien déterminés la phlébotomie pouvait rendre des services.

Il recommandait de raser la tête, d'y faire des fomen

tations, des onctions huileuses, des ablutions, Du reste il faut se conduire différemment suivant les cas. « En traitant ces égarements de l'esprit, il est nécessaire de se plier aux diverses formes qu'ils présentent. Il y a chez les uns de vaines terreurs à dissiper, témoin l'exemple de cet homme qu'agitait, malgré ses richesses, *la crainte de mourir de faim* et auquel on annonçait, de temps à autre, des successions imaginaires, Il y en a d'autres dont il faut maîtriser l'audace et qu'on ne peut dompter que par des châtiments physiques. » Plus loin, Celse ajoute qu'il faut savoir s'insinuer dans la confiance des malades en flattant leur manie : « En général il vaut mieux entrer dans leur folie que de la combattre ouvertement et les ramener, par degré et sans qu'ils en doutent, de la déraison à des idées plus saines ». Il fait remarquer aussi ce qui est très exact, qu'il faut occuper leur esprit, « *aux gens de lettres* par exemple on fera des lectures, soit d'une façon correcte s'ils y prennent plaisir, soit avec des incorrections calculées s'ils en paraissent choqués, parce qu'en voulant les relever ils sont forcés d'exercer leur jugement. » Pour combattre l'insomnie, Celse conseillait d'appliquer sur la tête des malades l'onguent de safran mêlé à celui d'iris, et surtout en faisant boire au malade une décoction de pavot de jusquiame. « Chez tous ces malades en effet le sommeil est aussi rare qu'il leur est nécessaire, parce que c'est à lui que la plupart d'entre eux doivent leur guérison. Asclépiade blâmait l'emploi immodéré des narcotiques, parce qu'il craignait

qu'on changeât la phrénésie en léthargie, c'est-à-dire qu'on amenât le collapsus. Il se servait surtout de la diète et des frictions. Enfin, dans le cas où les narcotiques ne réussissaient pas à calmer le sommeil, Celse voulait qu'on recourût aux ventouses appliquées *loco dolenti* c'est-à-dire sur la tête : Il condamnait aussi les diètes trop sévères parce qu'elles épuisent les malades et peuvent amener la défaillance.

Voici maintenant la description de la seconde espèce de folie, « la seconde espèce de folie est généralement, plus longue, parce qu'elle commence sans fièvre et se termine plus tard par un état fébrile. Cette affection est caractérisée par une *tristesse* qui dépend de l'atrabile. La saignée est alors utile dans ce cas mais si quelque raison défend de la pratiquer, l'abstinence alors vient se placer en première ligne ; la seconde chose à faire est d'évacuer en faisant vomir au moyen de l'ellébore blanc... On tâchera de distraire le malade par les contes et les jeux qui lui plaisent le plus à l'état sain. Ses *ouvrages*, s'il en a fait, seront vantés avec complaisance, et lui seront remis sous les yeux. On combattra ses tristes imaginations par de douces remontrances. Si la fièvre survient on la traitera comme les autres fièvres. »

Quant à la troisième variété : « La démence la plus longue est celle de la troisième espèce, elle ne compromet pas la vie et n'attaque d'ordinaire que les individus faiblement constitués. Elle se présente sous deux formes distinctes, les uns, sans être aliénés, sont déçus par de trompeux mirages, telle

était d'après les poètes la fille d'Ajax et d'Oreste. D'autres au contraire sont pris d'aliénation mentale. » Et Celse conclut que la folie gaie est moins à redouter que la folie triste. (*Dans les nuits Attiques* Aulugelle a signalé quelques cas de monomanie).

Léthargie.



Le chapitre consacré à la léthargie est un peu moins intéressant. Celse fait ressortir la gravité du pronostic. Comme symptômes, c'est le contraire de la phrénésie, car cette affection se caractérise par l'engourdissement et un penchant invincible au sommeil. Sa marche en fait une maladie aiguë. Le diagnostic est négligé, mais il n'en est pas de même du traitement dont la description comprend presque tout le paragraphe consacré à la léthargie; qu'on en juge plutôt.

LÉTHARGIE (Celse, livre III, § 20. Collection Nisard).

« Il y a aussi une maladie qui est le contraire de la phrénésie à d'autres points de vue. Dans celle-ci, en effet, le sommeil est très difficile, et l'esprit porté à toutes les audaces; dans l'autre, au contraire, il y a de l'engourdissement et un penchant invincible au sommeil; les Grecs lui donnent le nom de léthargie. C'est également une affection aiguë qui tue rapidement

si on ne secourt promptement le malade. Les uns essayent de réveiller le patient avec des substances qui provoquent l'éternuement, les autres tâchent de le stimuler par des odeurs fétides telles que celles de la poix crue, la laine grassè, le poivre, l'ellébore, le castoréum, le vinaigre, l'ail, l'oignon. Ils lui brûlent près du nez du galbanum, des poils, de la corne de cerf ou faute de mieux toute matière qui produit, en se consommant, de la puanteur. Un certain Tharrias a prétendu que la léthargie était produite par un accès de fièvre et finissait avec lui, et il soutenait qu'il était par conséquent inutile de secouer les malades. Il importe beaucoup de savoir si le léthargique s'éveille à la fin de l'accès ou s'il reste endormi pendant le cours de la fièvre et lorsqu'elle a cessé. S'il se réveille, il est inutile, en effet, de recourir aux remèdes qui combattent l'assoupissement, car ce n'est pas parce qu'il est éveillé qu'il va mieux, mais c'est parce qu'il va mieux qu'il est éveillé. Si l'assoupissement se prolonge, on cherchera à exciter le malade mais en choisissant pour cela le moment où la fièvre est la plus légère afin qu'on entretienne la liberté du ventre et qu'on ait le loisir d'alimenter le patient. Les affusions froides et subites produisent l'excitation la plus forte. Par conséquent, au moment de la rémission on fera sur le corps des onctions avec beaucoup d'huile, on l'arrosera avec trois ou quatre amphores d'eau froide qu'on lui versera sur la tête. Mais on n'aura recours à ce moyen que si la respiration est égale et si les hypocondres présentent de la souplesse. Autrement, on usera de préférence

des remèdes cités plus haut. Cette méthode est très bonne pour ce qui a trait à l'assoupissement ; mais pour guérir le malade, il faut raser la tête et y faire des fomentations avec de l'oxycrat dans lequel on aura fait bouillir du laurier ou de la rue. Le lendemain, on y appliquera du castoréum ou de la rue pilée dans du vinaigre, des baies de laurier ou du lierre pilé dans l'huile rosa et du vinaigre. Il est très avantageux pour dissiper le sommeil, de mettre sous le nez du malade de la moutarde et de placer sur sa tête des sinapismes. Le galbanum rend aussi des services en pareil cas, mais ce qui réussit le mieux est la nourriture donnée à propos, c'est-à-dire au moment de la plus grande rémission. L'orge perlé est à peu près le seul aliment convenable jusqu'au déclin de la maladie. Aussi, faut-il en donner chaque jour s'il y a chaque jour un accès violent ; si celui-ci ne revient que de deux jours l'un on donnera la crème d'orge après l'accès le plus grave et de l'eau miellée après le plus léger. Le vin mêlé aux aliments, donné en temps opportun, peut aussi se montrer très utile. L'indication reste la même quand la léthargie est produite par une fièvre de longue durée. Si le ventre est resserré, on administrera, trois ou quatre heures avant l'accès, le castoréum avec la scammonée ; s'il est libre, on donnera seulement du castoréum dans de l'eau. On prescrira une nourriture plus abondante si les hypocondres sont souples. S'ils sont durs on s'en tiendra à l'usage de la crème d'orge et on appliquera sur cette région des médicaments résolutifs et émollients.

Hystérie.



Celse dit peu de chose de l'hystérie dont il fait une affection de la matrice; il signale nettement un phénomène de l'attaque, c'est-à-dire la perte de connaissance, mais Celse se trompe gravement en niant les convulsions. « La matrice expose les femmes à une maladie grave; c'est même, après l'estomac, l'organe le plus souvent affecté et celui dont l'état a le plus d'influence sur le reste du corps. Les personnes atteintes de ce mal perdent parfois le sentiment et tombent comme dans l'épilepsie, mais il y a cette différence que, dans le cas présent, on n'observe ni le renversement des yeux ni l'écume à la bouche ni les convulsions; il y a seulement de l'assoupissement. Chez certaines femmes, les attaques de cette maladie sont fréquentes et se reproduisent toute la vie. » Celse recommande la saignée, les antispasmodiques, le traitement local par les cataplasmes, les irrigations vaginales, etc.

Epilepsie.



Il l'appelle mal des comices parce que les comices étaient dissous quand un de leurs membres tombait

du haut-mal; la perte de connaissance et l'écume sortant de la bouche sont signalés, ainsi que la longue durée de la maladie. Il est inutile d'essayer de rappeler les épileptiques à eux-mêmes avec les moyens que l'on emploie contre la léthargie. Le traitement est très longuement détaillé; comme pour la léthargie et comme pour l'hystérie, c'est lui qui occupe presque toute l'étendue du paragraphe.

« XXIII. Une maladie des plus connues est celle qu'on appelle le mal des comices ou le haut-mal. Celui qui en est atteint, tombe subitement, rend de l'écume par la bouche, puis, au bout d'un certain temps, revient à lui et se relève de lui-même. Les hommes sont plus sujets que les femmes à cette affection. Elle est, en général, de longue durée et sans abréger la vie, se prolonge jusqu'à la mort; néanmoins, lorsqu'elle est récente, elle peut tuer le malade.

Souvent aussi, quand les remèdes ont échoué, les garçons doivent leur guérison aux premières jouissances de l'amour et les filles à l'apparition des menstrues. La chute du malade peut avoir lieu avec ou sans convulsions. On voit des gens employer, pour faire revenir les épileptiques, les moyens qu'ils croient propres à réveiller les léthargiques et ce sont là de vaines tentatives. Dans la léthargie d'abord, ces moyens ne sont nullement curatifs; mais on peut craindre que le malade ne périsse d'inanition, s'il ne sort pas de son assoupissement, tandis qu'on est certain que l'épileptique reprendra ses sens. Lorsqu'une attaque survient, s'il n'y a pas de mouvements convulsifs, il faut tou-

jours tirer du sang ; dans le cas contraire, on s'en abstiendra, à moins qu'on n'y soit conduit par d'autres indications. Mais il est nécessaire de faire prendre un lavement, de purger avec l'ellébore noir ou même d'ordonner l'un et l'autre, si les forces le permettent, on doit ensuite raser la tête pour y faire des fomentations d'huile et de vinaigre et n'accorder d'aliments que le troisième jour et quand l'heure de l'attaque est passée. On ne doit composer l'alimentation ni de crèmes farineuses, ni des autres aliments doux et légers, non plus que de la chair des animaux, et surtout de celle de porc, mais tirer les substances nutritives de la classe moyenne ; car d'une part, il faut soutenir les forces et, d'autre, se tenir en garde contre les indigestions. Les épileptiques doivent fuir le soleil, les bains, le feu, et tout ce qui peut donner de la chaleur ; ils fuiront également le froid, le vin, les plaisirs, de l'amour, éviteront l'aspect des précipices et de tous les objets effrayants, ne chercheront pas à vomir, et s'interdiront la fatigue, les soucis et les soins des affaires. Après avoir laissé manger le malade le troisième jour, il faut revenir à la diète la quatrième, et ne permettre ensuite d'alimentation que de deux jours l'un, jusqu'au quatorzième jour inclusivement. Passé ce terme, le mal a perdu son amitié, et doit être traité, s'il persiste, comme une affection chronique. Si le médecin n'a pas été appelé le jour où le malade est tombé pour la première fois, et si déjà les chutes sont devenues habituelles, il commencera par prescrire le régime indiqué plus haut, attendra le jour de l'attaque, et aura recours alors,

soit à la saignée, soit aux lavements ou à l'ellébore noir, selon le précepte qui vient d'être établi.

Les jours suivants on nourrira le malade avec les aliments que j'ai proposés, et l'on aura soin d'éviter tout ce que j'ai signalé comme contraire. Si la maladie ne cède pas à ces moyens, il faut en venir à l'ellébore blanc, le prescrire trois ou quatre fois, à peu de jours de distance, mais de telle façon que le malade n'en prenne jamais deux fois de suite, à moins d'une attaque inaccoutumée. Pendant les jours intermédiaires on entretiendra les forces du malade et l'on ajoutera quelques moyens à ceux que j'ai fait connaître. Dès le matin, à son réveil, il faut avec de l'huile vieille lui frotter bien doucement le corps, à l'exception de la tête et du ventre; l'obliger ensuite à se promener aussi loin que possible, et en ligne droite; au retour de la promenade, le tenir dans un endroit où la chaleur soit tiède, et s'il n'est pas trop faible, le frictionner fortement et longtemps, c'est-à-dire deux cents fois au moins. Cela fait, il faut lui verser sur la tête une grande quantité d'eau froide, lui faire prendre un peu de nourriture et le laisser reposer; avant la nuit, nouvelle promenade suivie de mêmes frictions, à la réserve toujours de la tête et du ventre; puis vient le repas du soir; enfin au bout de trois ou quatre jours, on lui donnera pendant un jour ou deux des aliments acres. Si par ce traitement on n'obtient pas encore la guérison du malade, on doit lui raser la tête, y faire des onctions avec de l'huile vieille, du vinaigre et du nitre, et l'arroser d'eau salée; ensuite lui faire boire à jeun du

castoréum dissous dans de l'eau, et pour boisson ordinaire n'accorder que de l'eau qu'on ait fait bouillir. Quelques épileptiques se sont délivrés de cette affreuse maladie en buvant le *sang d'un gladiateur récemment égorgé* ; déplorable secours que pouvait seul faire supporter un mal plus déplorable encore.

Quant au médecin, il devra, comme dernières tentatives, pratiquer une légère saignée aux deux pieds, faire des incisions à l'occiput et les recouvrir de ventouses ; au dessus de cette région appliquer le fer rouge au point d'articulation de la première vertèbre avec la tête, et, au moyen de deux cautérisations, donner issue aux tumeurs nuisibles. Quand tous ces remèdes n'ont pu faire justice de la maladie, il y a tout lieu de penser qu'elle sera désormais incurable ; et, dans le but de soulager le malade, on lui conseillera seulement de faire beaucoup d'exercice, de revenir souvent aux frictions, de se borner à l'usage des aliments que j'ai prescrits plus haut, et d'éviter surtout les choses dont j'ai signalé le danger. »

CELSE (Collection Nisard).

Enfin, voici ce que dit Celse sur les paralysies :

La paralysie des nerfs est, au contraire, une affection fréquente partout, mais qui tantôt frappe toute l'économie, tantôt n'atteint qu'une partie seulement de celle-ci. Les anciens auteurs appelèrent le premier de ces cas apoplexie et le second paralysie. Aujourd'hui,

on appelle indifféremment paralysie l'un quelconque de ceux-ci. Habituellement, ceux dont les membres sont fortement paralysés sont rapidement enlevés. S'ils survivent, ils peuvent prolonger leur existence encore quelque temps, mais il est rare que la santé leur soit rendue. La plupart traînent une vie misérable et ont perdu la mémoire. La paralysie partielle n'est jamais aiguë; sa marche est souvent chronique et parfois aboutit à la guérison. Si la résolution des membres est bien marquée, la saignée tue ou sauve le malade. Les autres méthodes de traitement sont à peu près impuissantes à ramener la santé, elles ne font que différer la mort tout en compromettant la vie. Si, après la saignée, l'intelligence et le mouvement ne reparaissent pas, il n'y a plus d'espoir; s'ils reviennent, la guérison peut au contraire se produire. Dès qu'il y a paralysie quelque part, on recourra, suivant l'état de santé du sujet, à la saignée ou aux lavements.

On se comportera de la même manière dans les deux variétés de la maladie : on évitera le froid avec le plus grand soin, on tâchera de faire récupérer la marche, mais d'une façon graduelle : si la faiblesse des jambes ne le permet point, il faudra se servir de la gestation où se faire bercer dans son lit. Le malade essaiera de remuer ses membres et, s'il ne le peut pas, il recourra à l'aide d'un autre, il conviendra au besoin de violenter la partie pour lui rendre son allure naturelle. Il est également utile d'exciter fortement la peau de la région paralysée en la flagellant

avec des orties ou en y appliquant des sinapismes, et on ne s'arrêtera que lorsque le corps se sera mis à rougir. On peut, avec le même avantage, mettre sur la peau de la scille et des oignons pilés avec de l'encens. Il n'est pas indifférent non plus de mettre tous les trois jours des emplâtres résineux pour exercer en les plaçant en différents endroits une traction convenable sur la peau. Parfois même, on renoncera aux ventouses simples. L'huile un peu vieille et le nitre mêlé à l'huile et au vinaigre sont très convenables pour les onctions locales. Il est très important de recourir aux fomentations chaudes avec l'eau de mer ou, à son défaut, avec de l'eau salée. On prescrira les bains d'eau de mer ou du moins d'eau salée et on aura soin de faire agiter dans le liquide les parties qui ont perdu leur force première. Faute de mieux, les bains ordinaires pourront rendre aussi des services. Les aliments seront tirés de la classe moyenne et consisteront surtout en du gibier : on donnera comme boisson de l'eau froide, sans vin : cependant, lorsque le mal est ancien, il sera permis, dans le but de tenir le ventre libre, de prescrire du vin grec salé tous les quatre ou cinq jours. Il est utile de faire vomir après diner. (Celse, paralysie. *Traité de la médecine*, livre III, xxvii, § 1).





CHAPITRE IV



Les Méthodistes, Coelius Aurelianus, l'apoplexie, le satyriasis, le tétanos, la phrénésie, la léthargie, le vertige, l'épilepsie, la manie, la mélancolie d'après les traités *de morbis celeribus et acutis* de Coelius Aurelianus.



Nous avons déjà parlé d'Asclépiade : Thémison, celui qui passe, mais à tort, pour avoir créé la secte méthodique fit faire certains progrès à l'étude des maladies nerveuses. Ainsi il sépara l'apoplexie du groupe des autres paralysies, il s'étendit beaucoup sur le traitement, mais ne sut pas toujours instituer une cure en rapport exact avec ses théories, car, dit Coelius, il se souvenait beaucoup trop des préceptes de son maître Asclépiade il considérait, paraît-il la mélancolie comme une variété de la manie (Coelius). Thessalus étudia assez bien les affections chroniques, Coelius cite souvent les traitements qu'il préconisait, mais c'est Coelius qu'il faut consulter car, seul son ouvrage nous est parvenu parmi les divers écrits des méthodistes.



Cœlius Aurelianus.



Cœlius est avec Aretée l'auteur le plus intéressant à consulter sur les maladies nerveuses. Abréviateur, ou peut-être même traducteur de Soranus, il avait d'autre part une connaissance assez étendue de la littérature médicale grecque. Grâce à lui nous connaissons l'opinion d'une foule de médecins sur tel ou tel symptôme, sur l'étiologie, sur le traitement, et c'est en le parcourant que nous avons pu le mieux juger de l'évolution des doctrines dans cette branche particulière de la médecine. Les tableaux morbides qu'il trace de la manie et de la mélancolie sont souvent d'une vérité saisissante. A propos du vertige, il rappelle que beaucoup des personnes qui sont frappées de ce symptôme, sont destinés à devenir des épileptiques, où le sont même déjà, car, dit-il, ce phénomène se produit souvent immédiatement avant les convulsions. On voit qu'il n'ignorait point l'aura. Il a finement étudié les maux de tête des hémorroïdaires, des oisifs qui mènent une vie trop voluptueuse et dépourvue d'exercice.

Il fait ressortir la gravité de l'*apoplexie* des *scotomes brillants* suivis de vertige.

Sa thérapeutique nous paraît bien inefficace, mais elle ne torturait point le malade, et on n'y voit pas ces remèdes dégoûtants que l'on rencontre dans les meilleurs auteurs, par exemple dans Alexandre de Tralles. Cœlius a réparti les maladies nerveuses ça et

là dans son livre sur les maladies aiguës et dans son livre sur les maladies chroniques. Analysons d'abord les affections qu'il regarde comme aiguës et commençons par l'apoplexie (1) :

De l'apoplexie.

Sous ce nom Coelius Aurelianus désigne une maladie subite, ou le malade se trouve comme foudroyé *Apoplexia dicta est quod tanquam ex letali percussu repentinum facit casum*. C'est, dit-il une maladie qui envahit le corps tout entier, à marche rapide, aussi la place-t-il parmi les maladies aiguë *est autem oppressio sine febrilis, cæpentina et que sine febris juvel corpora et semper celebrina et nunquam tarda esse probatur*. L'étiologie contient des facteurs morbides, véritables, et comme il fallait s'y attendre aussi des causes purement imaginaires ; celle de l'indigestion, d'un exercice immodéré, d'un excès vénériens chez les vieillards s'y trouvent nettement signalées : *Sed ejus antecedentes causæ communes cum cæteris esse accipiuntur, magis tamen jugis adustio et perfrictio vehemens, et indigestio frequens, lanacris exercilia usu etiam veneris et magis in senibus. Item vulneratio membrance, in pueris vero etiam vehemens saltus*

(1) M. de Tornery nous a fourni des notes très utiles sur Coelius Aurelianus qu'il a beaucoup étudié. Nous nous servons de l'édition de Haller qui nous semble la meilleure.

membrance cerebri. La dernière phrase que nous avons cru devoir faire mettre en italique, nous fait nous demander si les anciens n'avaient pas déjà observé la méningite tuberculeuse, tout en ignorant complètement sa véritable pathogénie. Cœlius Aurelianus avait déjà vu, ce qui est exact, que chez les apoplectiques tantôt il y a des phénomènes précurseurs, tantôt ceux-ci manquent tout à fait : *Quibusdam igitur ante casum nullum prævidetur signum ! quibusdam vero præcedunt quædam significantia passionem ut gravedo, vel dolor capitis, aut vertigo, aut aurium tinnitus et in solitos usus difficilis motus*. Le mouvement difficile s'appliquait probablement aux ramollissements par thrombose ou aux hématomes de la dure-mère où, en effet, les phénomènes apoplectiques sont en général précédés par une parésie progressive d'une moitié du corps. Chez ces malades aussi, on note un assoupissement et une torpeur caractéristique que Cœlius Aurelianus semble avoir aperçus car, immédiatement après avoir parlé des troubles paralytiques, il ajoute *multus mæstitudo* ! Il a signalé aussi les contractures spasmodiques qui surviennent dans différents territoires musculaires : *Saltus membrorum et magis præceteris partibus labrorum, tremula loquatio et veluli minus expressa, aut interruptio proferendi sermonis, sine ulla ratione*. La perte de la mémoire n'avait pas non plus échappé à cet auteur, *vel oblitio tum dictorum* dès que l'apoplexie a éclaté, le malade est privé de la voix, de l'intelligence et paralysé de tout le corps ; le visage est distordu ; chez certains les yeux

restent grands ouverts ainsi que la bouche, le pouls est petit, fugace, les membres sont inertes, la respiration superficielle, le teint plombé et les yeux larmoient involontairement, *Irruente passione vocis amputatio sequitur, et mentis oppressio ex repentino casu, immobilitas præfecta totius corporis atque conductio* (spasme) *vultus : quibusdam etiam suspensio palpebrarum atque oris hisces distantia, pulsus densis et quadam persecutione fugatus ; articularum gelidus torpor ; parva respiratio ; color plumbeus atque involuntaria lacrymatio*, Voici d'autre part ce qui arrive quand le tableau morbide s'aggrave : *Pejorante passione atque in exitium ægrotantis crescente, vultus adductio, ita ut longior nota videatur imago, præcordiorum prominentia atque totus corporis frigidus torpor, pectoris stridor et superiorum partium sudores frigidi, immobilis etiam et super suspensa palpebrarum* | *ac superciliorum positio*.

Au contraire, si la maladie doit se terminer heureusement : *At si passio fuerit levigata et in salutaria devenerit signa, corporis fugabitur torpor atque fagus redeunte fervore ; partes etiam quædam saltus errante movebuntur, in his qui omnino caruerant*. Les yeux commencent à remuer ainsi que les paupières, le malade remue les lèvres quand on lui parle : *atque labia conducit, significans sese audire vocantem posse*. Tantôt les apoplectiques meurent le premier, le second ou le troisième jour, tantôt ils se tirent d'affaire, *quidam prima die moriuntur, quidam duobus vel tribus diebus superveniunt ; alii vero salvantur*, mais les uns ont

une rémission complète, les autres restent paralysés, « *quorum (qui salvantur) alii statim sese resumunt, alii paralyisi partis vel partium corporis vexantur.* » Cœlius Aurelianus fait remarquer aussi que certains restent hébétés, faibles d'esprit, ou même perdent la raison. « *Item quidam parva conversione mentis afficiuntur ut aut alienentur aut tristes et somniosi videantur, aut si eos quisquam e somno excitaverit, aliquid alienum loquantur.* » Cœlius Aurelianus croit que la maladie est due à un resserrement des pores de l'économie. Elle est fréquente chez les vieillards et en hiver : *Est autem passio stricturæ atque celer et acuta et vehemens et in senibus abundans et hiemis tempore et autumnii fine.* Certains auteurs la désignaient, paraît-il, sous le nom de paraplexie : *Vocatur etiam quibusdam paraplēxia.* C'est surtout la tête qui se trouve frappée, ainsi que le démontrent les symptômes : *Vehementius autem in ista passione palitur caput, sicuti conjiciendum ex his quæ antecedunt atque corporis oppressione.* Les femmes, les vieillards, les enfants sont tout particulièrement difficiles à guérir. « *Hinc etiam fæminas specialiter difficultius viris curari perspicimus atque senes et pueros, et a perfectis ætatibus tabidos magis quam qui in habiludine vigent.* » L'apoplexie est assez voisine de l'épilepsie, de l'hystérie, de la léthargie, du collapsus que les Grecs appelaient caron : *Similis autem ac vicina est apoplexiæ, lethargia, epilepsia, matris præfocatio, secundum aliquos et paralysis, et gravatio quam* [Græci caron appellant et dissolutio. Mais on pourrait faire le diagnostic différen-

tiel de la façon suivante : « *Discernitur ergo a lethargo siquidem omnis lethargus in febrem. atque cum febre fit, rarum habet pulsum et neque semper sensibus privetur. Apoplexia vero et sine febris fit et parvum atque densum facit pulsum et repentinum tanquam ex lætati percussu facit casum. Item ex membranæ (meninges) vulveratione apoplexia fiat, lethargia vero nunquam.* » Voici maintenant pour l'épilepsie : *Siquidem epileptici qui totius corporis conductione agitentur et spumas agant apoplecti vero nunquam. Item post accessionem epileptici integro habitu consurgant frequentius. Apoplecti vero paralysium partium sustinent. Item apoplexia acuta atque celeris semper accipitur; epilepsia vero tarda sæpissime invenitur.* Par cette dernière phrase, notre auteur veut dire certainement qu'on sait, le plus souvent, que le malade a déjà eu des attaques d'épilepsie. L'attaque d'hystérie sera reconnue aux caractères suivants : *Item a matricis præfocatione discernitur. Siquidem non precedit capitis quærela matricis suffocationem. Item est accessione conducta atque sese sustollens matrix invenitur* (le phénomène de la boule qui remonte) ; *in apoplecticis vero hoc nunquam contingit. Dehinc cessante accessione apoplectæ fæminæ nesciunt gesta; illa vero quæ matricæ fuerent præfocatæ resipiunt atque rarrant quemadmodum fuerint oppressæ. Item matricis præfocatio tarda esse perspicitur, hoc est chronica* (donc des antécédents), *Apoplexia vero nunquam.* Quant à la paralysie, le diagnostic est un peu théorique, suivant Cœlius Aurelianus, mais on peut dire que dans l'apoplexie tout le

corps est inerte et non dans une partie de celui-ci comme dans la paralysie : *Discernitur etiam paralysis, apoplexia, quanquam idem multis videatur veteribus ut Hippocrati, Diocli, Prexagoræ et Asclepiadi Titiensi* (pas le grand Asclépiade) *et Demetrio et aliis præterea. Inquiunt omnes apoplectos toto corpore viliatos paralysisi, parâplectos vero particulariter, Themison vero capitis vel in capite paralysin cum mentis impedimento, propriè apoplexiam vocat. In aliis vero partibus corporis, sine impedimento mentis, hanc ipsam paralysim.* Du reste, dit Cœlius, tout cela est assez inutile, car cela importe peu pour le traitement. *Sed non oportet certare de his ex quibus curationis satis non sumitur.*

Ce traitement avait, paraît-il, été négligé par la plupart des anciens auteurs qui s'étaient contentés d'indications générales à propos des affections paralytiques : *Curationem vero principaliter apoplexiæ nullus nobilium priscorum tradidit. Siquidem paralysisi generaliter hanc adscribendam.* Seul, Hippocrate avait dit qu'il est impossible de guérir les cas un peu intenses ; cela est difficile même pour les cas légers : *Solus Hippocrates ait apoplexiam vehementem solvere impossibile, imbecilem vero non facile.* Cœlius a recouru au traitement qu'indique le resserrement des pores, c'est-à-dire à une chambre moyennement éclairée et médiocrement chaude ; on couvrira le malade de couvertures de laine claires, on fera des ablutions froides sur le crâne et sur la figure avec une éponge, on saignera au besoin le malade sans attendre la ter-

minaison des trois jours classiques (diatriton). Mais, pendant tout ce temps, on prescrira la diète absolue ; on provoquera les selles avec des clystères, on mettra des ventouses à la tête, etc.

Satyriasis.

Voici ce que dit maintenant Cœlius Aurelianus sur le satyriasis, il commence d'abord par le définir :

« *Satyriasis est vehemens veneris appetentia cum tensione, ob ægram corporis passionem vocatur autem ut quidam volunt translative a similitudine satyrorum, quos ut vulgus loquitur, sive fabula fingit, vinolentos atque in usum veneris pronos demones accipimus, vel ut alii dicant ab herbæ virtute quam satyrim vocant. Hanc enim accipientes in venerem provocantur, cum tentigine genitalium partium.* »

La croyance à la puissance des filtres est clairement exprimée par la phrase suivante : « *Sed antecedentes ipsius passionis causæ sunt epota medicanina ob usum venerem excitandum quæ salyrica vel entatica vocant: quæ sunt acria atque incentiva et nervis improba.* » Cœlius incrimine encore les excès vénériens ; c'est une maladie de la jeunesse et de l'âge mûr. Voici ce qui caractérise le salyriasis : « *Sequitur autem ægrotantes vehemens genitalium tentigo, cum dolore atque*

incendio cum quodam pruritu immodico in veneream libidinem cogente. » Tout, du reste, ne se borne pas là, et on remarque, en outre, les phénomènes suivants : « *Mentis alienatio, pulsus densitas, anhelatio crebra atque creberrima : desponsio, vigiliæ ; hallucinatio, sitis, cibi fastidium et difficilis urinæ egestio, ita ut plerumque stercorum abstentio fiat. Quibusdam etiam febres. Omnibus tamen in ultimo conductio nervorum fit, quam Græci spasmon vocaverunt et involuntarius seminis jactus.* » Ces pertes séminales et ces érections se renouvellent bientôt sans cesse. Cette maladie peut se terminer par la guérison et alors : « *Declinante passione omnia supra dicta minuentur, quæ Græcis symptomates vocaverunt. nos accidentia passionis* ». Mais elle ne se termine que trop souvent d'une manière fâcheuse. On la différencie de la gonorrhée de la façon suivante : « *Differt autem a satyriasi gonorrhœa, quam nos seminis lapsum vocamus siquidem sine tensione urethri fit seminis involuntaria atque jugis clapsio.* D'autre part, cette affection diffère du priapisme, bien décrit, par Démétrius d'Attale, à cause de sa marche aiguë.

Quant à la nature du satyriasis c'est une maladie par resserrement des pores. « *Est autem passio structuræ et celeris atque vehemens* » et Cœlius ajoute « *patitur tota nervositas, sed plus atque præstantius pati seminales vias accipimus, quas Græci spermaticos poros appellant* ».

Comme traitement, Cœlius recommande une chambre froide, le silence, les enveloppements dans des couver-

tures de laines claires, les ablutions et les badigeonnages des parties génitales avec des huiles diverses. Si cela ne réussit pas, il faudra se décider à saigner le malade. Comme nourriture : mellicérats, aliments légers et liquides, pain de lotus. On recourra ensuite aux ventouses et aux scarifications peu profondes sur le pubis, aux sangsues au même endroit. On combattra la constipation par les clystères, la rétention d'urine par le cathétérisme, etc.

Du Spasme et du Tétanos.

Les Anciens appelaient spasme ce que Cœlius désigne en latin sous le nom de *conductio*. Le spasme généralisé constitue le tétanos dont Cœlius distingue deux variétés : « *Sed ejus species sunt emprostotonos et opisthotonos, quæ nos pronum raptum atque supinum appellare poterimus; alterum quod in anteriora conductionem facit, alterum quod a posteria.* » Dans une variété plus rare, le malade se courbe sur le côté et c'est le pleurosthotonos. Voici les causes : « *Sed antecedentes causæ supradictarum passionum sunt hæc : percussus majorum nervorum (tendons) quos tenentes appellant, vel supra ipso jacendi jugis positio, duris incumbens suppositis vel meracum potum, vel profunda perfrictio, aut ut sæpe contingit vulneratio nervorum aut musculorum* ».

Le trismus est assez bien décrit : « *Ascendente etiam passione atque erumpente distensio dura et durities partium fit cum dolore vehementi colli atque musculorum qui buccas colligant, rubor vultus, etc.* »

La généralisation du spasme le distingue des contractures localisées, par exemple de celles des parties génitales dans le satyriasis.

Le pronostic est très grave : « *Liberari vero ex his omnibus difficile agrotantes si in vulneribus spasmi emersunt vel in spinæ fuit innata durities.* » Le tétanos étant une maladie par resserrement des pores, Coelius recommande un traitement analogue à celui de ce genre de maladie.

Nous empruntons à l'excellente thèse de M. Tsintsiropoulos ce que nous allons dire sur la phrénésie, la léthargie et la catalepsie.

« PHRÉNÉSIE

« La phrénésie était chez les auteurs de l'ancienne médecine grecque toute fièvre accompagnée de phénomènes ataxiques. Ainsi que le remarque Haeser, il devait certainement y entrer bien des formes graves de la dothiéntérie, mais celle-ci n'était pas la seule et la pneumonie typhoïde pouvait notamment revendiquer sa part, ainsi que tout autre pyrexie se signalant par de l'agitation, du délire, des convulsions, etc. Ce qui la caractérise c'est surtout le désordre de l'intelligence : *Nomen igitur sumpsit a difficultate mentis* ;

le nom de phrénésie dérivait du mot phren qui signifie diaphragme. Et ce muscle avait longtemps passé pour être le siège de l'intelligence, bien qu'Hippocrate ait réclamé contre cette erreur et attribué au cerveau le rôle usurpé par le diaphragme. Voici la définition qu'en donnait Demetrius d'après Hérophile « *Nam Demetrius Herophilum sequens libro sexto quem de passionibus scripsit, hanc definiens, delirationem dixit vehementem cum alienatione atque febre dessinentem in interfectionem celerem aliquando et insanitatem.* » Ce qui la différenciait de la manie c'était la présence de la fièvre. Enfin Coelius insiste sur sa marche essentiellement rapide. Asclépiade l'attribuait à un resserrement de pores des membranes du cerveau : « *Asclepiades primo libro de celeribus scribens passionibus phrenitis inquit est corpusculorum statio, sine obstrusio in cerebri membranis frequenter sine sensu, cum alienatione et febribus.*

« Coelius insiste sur le resserrement véhément des pores qu'admettait Asclépiade, faisant remarquer que c'est cette véhémence qui fait toute la différence avec les resserrements légers qu'on peut observer parfois chez l'homme sain. Cette modification énergique des pores en troublant tout le corps amenait la fièvre suivant les methodistes. D'après Asclépiade le resserrement produit le sopor et c'est comme cela qu'il expliquait l'action somnifère du pavot.

« *Les symptômes* décrits par les auteurs étaient les suivants : Il y avait d'abord des phénomènes prémonitoires suivant Asclépiade et la plupart des médecins

des autres sectes, mais ceux-ci ne cadraient guère avec le système des méthodistes, de telle sorte que Thessalus et ses disciples en niaient l'existence disant que dans cette soi-disant période prémonitoire la maladie était déjà constituée. Ils ne croyaient pas non plus que la phrénésie ne se montrait qu'à certaines périodes déterminées par exemple en automne.

« Ceux qui admettaient des phénomènes prémonitoires signalaient l'insomnie, les maux de tête, la sensibilité douloureuse du col de la vessie pendant la miction, la rougeur et l'aspect spécial des yeux. Pour Coelius, tout cela signifiait simplement que les méninges sont malades et, par conséquent, ces phénomènes morbides peuvent se rencontrer autre part encore que dans la phrénésie. Quoi qu'il en soit, la maladie une fois déclarée présente le tableau morbide suivant : la fièvre est violente et *arrive difficilement à la peau* (1) et le pouls est petit, dur, fréquent ; le malade rend souvent du sang par les narines, le sommeil est troublé ; souvent il y a de l'insomnie, du subdélirium, le malade reste sur le dos, le visage est congestionné, les urines sont rares, rouges ; souvent le malade éprouve des éblouissements et des bourdonnements d'oreilles : il y a parfois de l'angoisse précordiale et des palpitations qui surviennent sans cause. Coelius signale aussi la possibilité de troubles intestinaux. Il indique de

(1) D'après un traité méthodiste sur la fièvre, retrouvé par Daremberg, la fièvre serait surtout produite par ce que la chaleur interne, n'arrive plus à la peau. (Note de M. de Tornery.)

la façon qui va suivre le moyen de faire le diagnostic de la phrénésie. Il faut pour le poser se servir de tous les symptômes que présente le phrénétique : « *Intelligimus phrenetum ex toto signorum concursu unum etenim singulare quicquam ut est alienatio vel febricula non designat phreneticum, sed si multa concurrerint, quæ nihil aliud quam istam passionem designent.* » Pour qu'il y ait phrénésie, il ne faut pas seulement une perturbation mentale, mais encore de la fièvre, un pouls petit et fréquent, de la carphologie et du crocidisme « *quare ut dixi intelligimus phrenetum ex concurrenti febre acuta et alienatione et pulsu parvo et crebro, attestante carphologia atque crocidismo.* » Cœlius Aurelianus explique ensuite soigneusement chacun de ces termes, notamment la carphologie. Il étudie ensuite les affections qui peuvent simuler la phrénésie ; la manie, la mélancolie, la pleurésie, la pneumonie sont parfois dans ce cas, ainsi que l'empoisonnement par la belladone. Mais ni la manie ni la mélancolie ne présentent de la fièvre ; leur marche est bien plus lente, enfin elles produisent des phénomènes particuliers que ne montre pas la phrénésie, Ainsi la mélancolie est remarquable par la tristesse du malade, le soin avec lequel il fuit ses semblables, le teint plombé, etc.

« D'autre part, il ne faudrait pas prendre pour des phrénésies les fièvres qui peuvent, un moment donné, s'accompagner d'agitation et de délire, bien qu'au fond cela soit peu important au point de vue pratique, puisque dans toutes les maladies aiguës avec resserre-

ment des pores le traitement est le même. Les phénomènes locaux permettront de faire cette distinction. « *Nam phreneticis atque furiosis caput magis, melancholicis stomachus patitur.* » Le pouls, dur, petit et fréquent de la phrénésie est aussi tout à fait spécial. La léthargie présente bien des points de commun avec la phrénésie, et Cœlius reconnaît formellement que les phénomènes ataxiques sont bien souvent remplacés par des phénomènes adynamiques et réciproquement, mais le facies est plus pâle et plus plombé chez les léthargiques ; ces derniers ont de plus l'air de dormir au lieu d'être agités, mais leur respiration n'est point régulière, comme dans le vrai sommeil ; le pouls est plus dépressible, plus faible que dans la phrénésie, etc.

« Les médecins s'étaient demandé depuis longtemps quel était l'organe atteint dans la phrénésie ; les opinions étaient très variables, suivant les auteurs et aussi suivant les sectes. Les méthodistes n'admettant pas de maladie locale et se servant toujours du même traitement dans les maladies aiguës avec resserrement des pores, n'étaient guère intéressés dans cette question ardue, ainsi que l'avoue franchement Cœlius Aurelianus. Cependant il veut bien nous donner les principales théories qui avaient cours sur ce sujet. Les uns plaçaient la maladie dans le cerveau, soit à la base soit à la partie convexe, les autres dans les méninges ; certains tenaient pour le cœur ou pour le péricarde ; il y en avait qui logeaient la phrénésie dans le diaphragme « *aliqui igitur cerebrum pati dixerunt, alii ejus fundum sive basim, alii membranas alii et cerebrum et ejus mem-*

branas, alii cor, alii membranam quæ cor circumtegit, alii arteriam quam Græci aortem appellant, alii venam crassam, alii diaphragma ». Et plus loin, il ajoute d'un ton détaché. « *Nos igitur communiter totum corpus pati accipimus; etenim totum Febre jactatur* ». De là, l'indifférence dont nous avons parlé plus haut.

« Les remarques générales que nous avons faites sur la thérapeutique des méthodistes peuvent faire prévoir quel était le traitement qu'ils préconisaient dans la phrénésie : il faut placer le phrénétique dans un endroit silencieux, vaste, bien éclairé, *fenestris etiam altioribus, luminato*, modérément chauffé, bien aéré, — les murs en seront nus, dépourvus de tableaux, de statues et même de couleurs éclatantes pour ne pas troubler l'imagination des malades, — les matelas seront durs pour forcer le malade à l'immobilité une fois qu'il se sera bien agité sur sa couche ; on essaiera de relâcher les pores par les veilles, la diète de trois jours et. au besoin, si la douleur est violente et la respiration pénible, on recourra à la saignée, ainsi que le prescrivait Thessalus, mais le plus souvent on recourra aux ventouses précédées ou non de scarifications. On pratiquera sur tout le corps des onctions douces ; on donnera des aliments liquides et doux à certains jours de la semaine pour soutenir le malade. Il faut absolument s'abstenir de vin, *vinum vero omnino negamus*. Il faut surtout, dans ces maladies aiguës produites par resserrement des pores, ne pas trop alimenter le malade, *generaliter autem omnium passionum stricturas laborantes minus cibamus*, on

donnera des poissons de roche, des cervelles d'animaux, des mellicérats, etc., on ne prescrira de manger que tous les deux jours. Comme on le voit, contrairement à ce qu'ils faisaient dans les maladies chroniques, les méthodistes, dans les affections aiguës, se tenaient surtout sur l'expectative.

« Telle n'était pas toujours la conduite des médecins des autres sectes et Cœlius Aurelianus nous fournit là-dessus de précieux renseignements.

« Hippocrate, dit-il, est resté à peu près muet sur le traitement de cette maladie. Praxagoras administrait des purgatifs énergiques chez les personnes vigoureuses et pléthoriques ; il recourait à la saignée qu'il pratiquait au bras et au niveau de la veine linguale, *non solum inquit ex brachio sanguis est phreneticis detrahendus sed etiam de venis quæ sub lingua sunt.*

« Cœlius blâme fort ces purgatifs violents et ces clystères âcres que Praxagoras prescrivait à ses malades. Il ne pouvait, dit-il, que les faire tomber du resserrement dans le relâchement des pores de l'économie.

« *Erasistrate*, dans le V^e Livre de son *Traité sur les fièvres*, recommande de donner du vin additionné de miel ; lui aussi recourait à la dérivation intestinale.

« *Asclépiade* prescrivait dans son *Traité sur les maladies aiguës*, de rejeter les purgatifs, les clystères, les potions à l'iris et au vinaigre, l'usage des sinapismes sur la tête : dans les cas de violentes douleurs, il recourait à la saignée, mais il avait remarqué que celle-ci, utile à Athènes, était souvent nuisible à Rome, pro-

bablement parce que dans cette ville les corps étaient plus usés par la débauche ; Soranus lui faisait un crime de cette sage retenue, disant que ce qui était utile quelque part l'était partout. »

« LÉTHARGIE

« La léthargie est étudiée dans le second livre et sous ce nom très vague on comprenait des maladies fort différentes, mais arrivées à un stade semblable : l'abolition des fonctions de relation. Cœlius Aurelianus décrit notamment des phrénésies dégénérant en léthargie et, dit-il, la réciproque peut aussi se produire. La léthargie est encore plus grave que la phrénésie. *« Et est comparatione gravior phrenitide non aliter quam negatus in toto visus, ab ex parte impedita vel silentium ab impedita locutione, aut surditas ab auditus falsitate, vel hebetudo sensum a difficultate. »*

« Cette hébétude des sens avait déjà été remarquée par tous les dogmatistes et tous les empiriques.

« Qu'il survienne, dit Cœlius, un plus violent resserrement des pores, et la phrénésie se change en léthargie, *« denique vehementi strictura phrenetici sæpisse in lethargiam venerunt. »* Mais que les pores se relâchent et le contraire se produira, *« ut declinante lethargia, aliquando contrario lethargi in phrenetim deciderunt. »* Soranus avait bien vu que cet assouplissement du cerveau ne présage souvent rien de bon : aussi s'était-il élevé contre l'opinion d'Asclépiade qui, en cette circonstance, s'était montré beaucoup trop

optimiste. « *Quapropter Asclepiadi credendum non est, pulsum atque respirationem humaniorem lethargis quam phreneticis esse.* » Cè n'est pas, en effèt, un sommeil propre à sauver le malade, mais une dépression de forces nerveuses bien plus apte à le tuer. « *Sed neque iste somnus est, sed est oppressio quæ nihil resumat (reficit) ægrotantem ac potius demergit.* » Cè qui démontre cette faiblesse générale, c'est le pouls, en effèt, « *neque etiam pulsus fortis sed magis debili percussu movitur atque piger ac inanis.* » Si le pouls, chez les phrénétiques prend ce caractère, le mal s'empirant dégénérera en léthargie : « *Denique in his quibus ob phreneticam passionem parvus est pulsus, sæpe pejorante morbo, in lethargiam transit.* »

« D'autres médecins définissaient autrement la léthargie ; c'était pour eux un trouble général des sens accompagné d'une fièvre ardente et aboutissant à un état pernicieux ; ce n'est même pas un trouble qu'ils veulent dire, mais une constriction, un aplatissement : « *Sed hanc plerique definientes passionem lethargiam esse delirationem, cum febris acutis ad perniciem ducentibus, et vero non dulcationem sed pressuram dicere.* » C'était, suivant Démétrius, l'opinion d'Hérophile et il ajoute au mot *pressura* le nom d'aigu. Il paraît qu'Asclépiade ne s'était pas donné la peine de définir la léthargie ; mais Alexandre de Laodicée n'avait pas commis une pareille négligence. Voici sa définition : « *Sed Alexander Laodicensis ex Asia secundum ipsum ait lethargiam esse subitam vel recentem passionem cum febris et pressura atque sensuum jugi difficultate.* » Suivant

Athénée, c'était un transport au cerveau avec tristesse.

« Asclépiade en comparant la phrénésie avec la léthargie avait dit, en effet, que dans la première il y avait excitation. Dans la seconde, l'aliénation mentale s'accompagnait de sommeil et de tristesse. En un mot, l'une est un bouleversement des fonctions cérébrales, l'autre, leur diminution ou même leur suppression ; c'est la fièvre qui fait que cette définition de la léthargie ne peut convenir à l'épilepsie.

« Cette léthargie se retrouvait, dit Soranus plus souvent chez les vieillards que chez tous les autres.

« *Soranus vero cujus hæc sunt quæ latinizanda suscepimus, pressuram inquit celerem esse vel acutam cum acutis febribus et pulsu magno ac tardo alque inani, frequentare inquit in senibus.* » Cet auteur, d'après la phrase que nous venons de rapporter, avait donc encore vu la dilataction par paralysie vaso-motrice du poulx qu'on perçoit à la radiale, et avait su en montrer les caractères principaux, c'est-à-dire avec l'amplitude, le manque de résistance à la pressiou et le ralentissement des battements cardiaques.

« Il y a dans la léthargie un élément *commun* (résultant d'une disposition générale de l'organisme), l'idiosyncrasie que présentent certains phrénétiques à la léthargie ; et un élément *particulier*, par exemple, une fièvre fort vive arrivant difficilement à la surface du corps où elle pourrait se dissiper, la lourdeur de tête, le sommeil. Voici maintenant les signes qui permettent de distinguer la léthargie des autres maladies ; la chose était d'autant plus importante que c'était le

genre de l'affection et non ses causes qui, d'après eux, indiquait le traitement à suivre. On pouvait d'abord s'appuyer sur les signes propres à la léthargie « *Jam lethargiam suis signis intelligere debemus* ». Comme on l'a vu plus haut, la fièvre, l'obnubilation des sens, la constriction, le pouls large mais ralenti et dépressible, en étaient les principaux symptômes. « *Sine his enim neque intelligi lethargus potest.* » Les définitions données plus haut permettent de la distinguer de l'épilepsie et de la phrénésie. Dans l'empoisonnement par la mandragore (belladone) le pouls est rare, il est vrai, mais plus plein; dans les cas d'assoupissement produit par les lombrics, le pouls est dur et fréquent. il y a aussi des troubles stomachiques et intestinaux particuliers.

« Les disciples d'Asclépiade soutenaient que la léthargie peut avoir une allure aiguë ou chronique, qu'elle peut résulter du resserrement ou de l'élargissement des pores. Suivant Mnaseas, la léthargie était produite probablement par la plénitude des liquides.

« Soranus admettait avec les autres méthodiques que la léthargie comme la phrénésie était le résultat d'un trouble de *toute l'économie*, mais avec détermination principalement du côté de la *tête*. Il est difficile, dit Coelius, de débiter par le diatricon (la fameuse diète de trois jours qui commençait le traitement de toutes les maladies), mais celle-ci peut s'employer avec avantage dès que la léthargie est un peu dissipée. On mettra le malade dans un lieu clair; la chaleur de

la chambre sera modérée; de temps à autre on cherchera à le réveiller en lui cornant aux oreilles son nom, en le chatouillant, en le piquant, en massant doucement ses membres. On fera des fomentations sur la tête avec une huile douce, on l'enveloppera de couvertures bien souples, on lui introduira dans la bouche des collutoires, et on ne manquera pas de lui donner à boire. Si la fièvre continue on recourra à la saignée le premier jour du fameux diatricon ou pendant la durée de celui-ci. Dès que la diète de trois jours commencera, on se contentera de lui donner de l'eau simple ou légèrement émulsionnée; on fera diverses fomentations sur tout le corps, puis on recourra après le diatricon aux aliments liquides; on leur permettra ensuite de dormir un peu pour qu'ils reprennent des forces leur permettant d'exécuter la métasynchrise (*transvoratio* de Coelius Aurelianus). En cas de constipation on recourra aux clystères dans l'eau desquels on mettra un peu d'huile. On n'oubliera pas, comme chez les phrénétiques, de raser la tête, d'y faire des scarifications, d'y apposer des sangsues, si le cuir chevelu se tuméfie, ou d'y mettre des cataplasmes, etc.

« Coelius nous apprend que Dioclès recourait contre la léthargie à des potions violentes, aux frictions, aux sternutatoires. Il employait beaucoup le vinaigre. Cette pratique déplaisait aux méthodistes parce que parmi ces médicaments les uns dilatent les pores, les autres les resserrent, et que d'autre part les sternutatoires passaient pour ébranler violemment toutes les molécules du corps.

« *Praxagoras* faisait grand cas des aliments liquides, mais, suivant les méthodistes, mal à propos, ne sachant pas s'en priver quand il fallait prescrire la diète.

« Quant à *Asclépiade* il disait que beaucoup des remèdes qu'on donne aux phrénétiques conviennent également aux léthargiques ; il recourait aux sternutatoires avec odeurs fortes, enfin tout ce qui était capable d'ébranler fortement les membranes du cerveau ; il faisait mettre des sinapismes additionnés de vinaigre sur la tête ; il donnait trois ou quatre fois par jour à boire aux malades. »

« CATALEPSIE

« *Cœlius Aurelianus* parle ensuite de la maladie appelée par les auteurs grecs *catalepsie*, en latin *apprehensio* : « *Vicina atque similis est passio lethargiæ quam Græci catalepsin appellant.* » Ses principaux signes seraient une fièvre aiguë avec privation de la voix, un engourdissement de tous les sens, une immobilité de tout le corps et enfin des yeux fixes et toujours ouverts. *Hippocrate*, dit-il, et *Dioclès* ont appelé cette maladie *aphonie*. *Praxagoras* la nomme affection comateuse, et *Philippe* *catoché* ; mais ce n'est point là un mot nouveau : *Hippocrate* l'avait déjà employé. *Cœlius* avoue que la plupart des médecins avaient confondu la léthargie avec la catalepsie, mais *Asclépiade* et son disciple *Chrysippe* avaient cru devoir séparer les deux maladies. *Magnus*, *Agathinus*, *Archigène*, reprend *Cœlius*, en ont donné d'excellentes des-

criptions. On sait que ces médecins appartenaien à la secte pneumatique. *Veteres etiam medici hanc passionem non tacuerunt, sed facile secuti etiam nunc plurimi lethargiam esse senserunt. Alii horum succesorcs pauci quidem Asclepiades sectatores hanc a lethargia secernerunt, etc.* Les symptômes indiqués par notre auteur montrent qu'il s'agissait d'un état analogue à la léthargie, mais symptomatique de processus morbides divers. »

MALADIES



VERTIGE

L'affection vertigineuse tire son nom de l'accident qui la caractérise, c'est-à-dire par la sensation de ténèbres qui se produit subitement dans le champ visuel. Elle frappe fréquemment les hommes oisifs qui passent leur vie sans prendre d'exercice, les ivrognes, ceux qui, habitués à se purger, s'abstiennent brusquement de ces médicaments, ceux chez qui le flux hémorroïdaire ne se produit plus. Elle sévit surtout en hiver et au commencement du printemps, souvent elle annonce l'épilepsie, aussi les anciens l'ont-ils appelé *petit mal caduc*. En effet, dans l'épilepsie constituée, il y a aussi cette sensation d'obscurité et de ténèbres, suivi de vertige cérébral et de convulsions. Certains croient voir des tâches marbrées appelées par les

Grecs *Μαρυγγας* ; bien que la vue ne soit pas interrompue. Il y a pesanteur oculaire et céphalique, et sensation de tournoiement, de telle sorte que les malades craignent de tomber, des bourdonnements d'oreille, une sueur limitée aux parties supérieures du corps ; la maladie s'empire si les sujets qui en sont atteints voient des flammes, des verges lumineuses ou s'ils entendent de véritables bruits.

Le vertige diffère de l'épilepsie parce que le malade ne perd pas connaissance et qu'il n'est pas pris de convulsions. Elle se sépare de la céphalalgie par l'absence de douleur. Il est inutile, par exemple, de la séparer de la maladie caractérisée par la sensation de ténèbres subits ou vertiges, qui en fait manifestement partie.

Le pronostic est bénin en ce que la maladie n'est nullement menacée à moins qu'il ne se produise des blessures graves au moment d'une chute, mais c'est alors quelque chose d'accidentel. Le traitement est le même que celui de la céphalalgie, non seulement comme indication générale, mais encore comme indication spéciale.

ÉPILEPSIE

Voici les étymologies signalées par Cœlius Aurelianus :

« *Epilepsia* vocabulum sumpsit, quod sensum atque
« mentem pariter apprehendat ; appellatur etiam pue-
« rila passio, piquidem in ipsis abundat ætatibus et

« sacra, sive quod divinitus putetur immitti, sive quod
« sacram contaminet animam, sive quod in capite fit,
« quod multorum philosophorum judicio sacrum tem-
« plum est partis animæ in corpore dominantis; sive
« ob magnitudinem passionis; majora enim vulgus
« sacra vocuit. Inde sacrum dictum mare et sacra
« domus, velut tragicus poeta sacram noctem, hoc est
« magnam appellavit. » Voici maintenant son étio-
« logie : « Fit plerumque vel nascitur ex vinolentia,
« aut indigestione, aut contusione vel ut *Asclepiades*
« *percussu atque vulnere membranarum quæ cere-*
« *brum tegunt*, aut nimio timore. » Comme on le voit,
l'influence désastreuse de l'alcoolisme, des trauma-
tismes craniens était connue. Dans la phrase précé-
dente, on trouvait mentionnée, en outre, la fréquence
de l'épilepsie pendant l'enfance, d'où le nom de maladie
puérile.

Cœlius distinguait deux formes, l'une comateuse,
l'autre convulsive. « Sed ejus passionis species duæ
« esse probantur, una quæ somnio similis altissimo
« videtur, alia quæ diverso raptu corpus afficit. Qua-
« rum prima gravior indicatur, siquidem et similis
« apoplexiæ. » Probablement que Cœlius et les autres
médecins de son époque confondaient avec l'épilepsie
les encéphalopathies convulsives où souvent en effet
le coma semble jouer le rôle prépondérant, peut-être
aussi avait-il vu de ces attaques où les convulsions
avortent presque et n'en sont pas moins dangereuses
par le coma qu'elles déterminent. D'autre part les
Anciens confondaient volontiers, avec l'épilepsie, n'im-

porte quelles crises convulsives et celles-ci ne sont pas toujours suivies de coma. Quoi qu'il en soit, Coelius avait vu des attaques bien caractérisées avec convulsions et coma, car il reconnaît l'existence d'une forme mixte, en effet il dit : « earum (les deux formes précédentes) « quidem commixtio tertiam facere speciem potest « plerique enim raptu atque contractu corporis adfecti, « vel adprehensi, secundo in altissimum soporem « devenerunt.

Du reste, dit-il cela importe peu pour le traitement. « Sed horum differentie generaliter inutilis curationi « invenitur. »

L'aura est certainement décrite dans le passage suivant. « Pronos autem seu declives aut venturos in « ipsam passionem sequuntur communia accidentia « etiam cœterarum passionum quæ, ex membrana « cerebri oriuntur ut gravedo atque vertigo capitis et « interior sonitus, consensus etiam occipitalis, oculorum « intentio, aurium tinnitus, aut difficilis auditus, et « cum vertigine visus obtusio, vel quædam præ oculis « quasi propendentia, macularum marmoris similia, « quæ Græci amarygmata, sive marmarygas vocant, « vel areneorum cassibus, aut nubibus transmissio « similia, aut parvulis volantum animalibus, ut sunt « culices. Item velut scintillarum micas, aut circulos « igneos circumferri præ oculis sentiunt œgrotantes. »

Plus loin Coelius signale la raideur de la langue, la bave écumante qui s'échappe de la bouche, et souvent pendant le sommeil des pollutions nocturnes; les malades ont mauvais caractère et s'irritent facilement

« nullis causis facilis iracundia », la mémoire baisse
« paulo ante gestorum oblivio. »

Voici maintenant la description de l'attaque quand celle-ci existe : « Sequitur et quibusdam immobilitas
« perfecta, cum ore demisso, attestante palore, cum
« aspiratione tarda et pulsu magno atque alto sopori
« simili oppressione. Alios vero raptos, diversa mem-
« brorum diductio atque saltus et vultus contortio, vel
« oculorum sequitur, quæ sæpe perseverans etiam
« post accessionem strabos fingit ægrotantes. At con-
« trario quibus tarda fuerit correctio, naturalis visus
« simulat æquitatem. Sequitur etiam gutturis stridor
« et singultus, cum rubore vultus et venarum infla-
« tione et aliquando pulsus atque spirationis ces-
« satio. Tum per intervella resumptio : palpebrarum
« quoque suspensa positio, et illisio dentarum et
« stridor et linguæ prolapsus, *quæ sæpe incisura vexa-*
« *tur.* Sequitur etiam præcordiorum ad superiora
« raptus, vel stercorum et urinæ involuntaria emis-
« sio, sudor roscidus vigenti corpore. » Il s'échappe-
rait même des gémissements de la bouche des ma-
lades, ce qui est faux dans l'épilepsie : « Aliquibus
« etiam confusæ vocis emissio. » Mais Cœlius, par
contre, signale avec raison, l'oubli complet de ce qui
s'est passé après l'aura : « Accessione cessante om-
« nium gestorum ignorantia atque corporis dimissa
« volutatio, cum mœstitia vultus ægrotantes. » Reve-
nant ensuite sur la différence des convulsions chez les
malades, notre auteur signale que quelquefois l'aspeet
du malade diffère comme étendue et violence des sou-

bresauts. Il dit aussi, qu'avant de tomber, certains malades voient de l'eau s'écouler, un abîme s'ouvrir à leurs pieds, des cris et des bruits éclatants retentir à leurs oreilles, ou bien ils sentent des odeurs exquises ou d'une fétidité horrible, analogue, par exemple, à de la corne qu'on calcine.

Les attaques peuvent être rares ou, au contraire, très fréquentes : « *Præteræ accessionum motus nunc ordinatos nunc inordinatos ægrotantes accipiunt et nunc intervallis longioribus ut mensium duodecim nunc augustioribus plurimum vel parum ut eadem mense, vel die frequenter agitentur.* » Les attaques nocturnes sont signalées : « *Noctibus quidem inquietati.* »

Beaucoup sentent leur attaque venir : « *Alii enim prænoscentes futura, motibus solitis admoniti, in domibus se continendo tutantur.* » Malheureusement, chez d'autres, l'attaque vient à l'improviste sans signes précurseurs : « *Quidam sine ullo denuntiativo motu corripuntur, quo fit ut magis pereclitentur, nam accessionis ignari publicis in locis cadendo fædantur, adjunctis etiam externis periculis, quæ passionis non esse videntur, loci causa præcipites dati, aut in flumina vel mare cadentes.* » C'est qu'en effet, contrairement à l'hystérique il tombe là où il se trouve. Les signes précurseurs seraient les troubles digestifs, les insomnies, les érections, les changements de caractère, notamment la tendance à se mettre en colère, le teint plombé, les yeux battus, etc.

Pour diagnostiquer le mal, il faut avoir vu l'attaque

ou du moins interroger ceux qui en ont été témoins, car le malade ne se rappelle de rien ; l'âge doit aussi être pris en considération. Les Anciens croyaient, et c'était vrai, que l'épilepsie se montre surtout chez les jeunes sujets, mais ils exagéraient d'autant plus cette fréquence qu'ils confondaient l'éclampsie infantile avec l'épilepsie. « Communiter autem hæc passio frequens
« est in pueris et magis tempore quo dentium nativi-
« tates habentur accidit etiam primævis atque mediis
« ætatibus, senibus vero difficile. » Actuellement, on soutient même que chez le vieillard l'épilepsie est toujours symptomatique ; Cœlius remarque, et c'est très important, que le mal se montre très souvent au moment de la puberté : « Solet denique hæc passio puber-
« tatis tempore sive novæ purgationis in fœminis. » L'hystérie ressemble beaucoup à l'épilepsie. « Fre-
« quenter simile pati epilepticis et a matrice præfoca-
« tæ mulieri inveniuntur. Siquidem non aliter sensi-
« bus privantur, sed discernuntur quod in ultima
« accessionis parte per os et nares *spumarum fluore*
« non afficiuntur. »

L'épilepsie doit être traitée comme les maladies par resserrement des pores parmi lesquelles il faut la ranger
« Curationis autem adhibenda causa erit consideran-
« dum adhibendum genus, quod sit passio stricturæ
« atque vehemens et difficilis frequentans tarda super-
« positionibus atque lenimentis variatis. » Du reste quoique tout le système nerveux soit troublé, c'est la tête qui souffre le plus : « Patitur enim communiter
« omnis nervositas, sed principaliter caput, sicut ex

« antecedentibus conicere poterimus et ex iis quæ
« post accessionem remanere videntur. » On mettra le
malade dans une chambre claire et médiocrement
chaude. la tête un peu élevée par des coussins, on
fera des onctions huileuses sur la tête et sur les
membres, on fera des ablutions, parfois on mettra des
vessies froides : « apponenda etiam vesica oleo calido
« semiplena putenus. » Pendant l'attaque on réduira
la langue pour qu'elle ne soit pas blessée. Si les
attaques persistent, on mettra les petites ventouses
aux parties malades, on n'usera surtout pas d'un trai-
tement trop énergique s'il s'agit d'un jeune enfant ;
Coelius rejetait les cautérisations du cuir chevelu, les
lavements acres qu'il regardait comme plus dangereux
qu'utiles. Il nous a laissé les traitements qu'employaient
les autres sectes et que nous avons rapportés dans le
deuxième chapitre de cette thèse,

**De la fureur ou folie que les médecins grecs appellent
manie (Coelius Aurelianus).**



Platon dit dans le Phédon que la folie est double,
l'une provient d'une perturbation intellectuelle et est
due à une affection corporelle. L'autre est d'une
origine diurne et inspirée par Apollon, c'est ce qu'on
appelle le délire prophétique, que les Anciens ont

nommé fureur. Auparavant ; les Grecs appelaient manie, le délire erotique que l'amour engendré. Il y a aussi le trouble mental qu'on appelle inspiration et qui est causé par les Muses, Les Stoïciens disent aussi que la manie a une double origine, c'est-à-dire que tantôt C'est un égarement de l'esprit, l'autre, un dérangement véritable du cerveau et une maladie corporelle. D'autres, suivant l'opinion d'Empédocle, croient que c'est une purgation de l'âme, d'autre, une aliénation mentale de cause corporelle et c'est d'elle dont Coelius va parler. Sous ce nom, les Grecs désignent un état anxieux de l'esprit où celui-ci est troublé sans limites..... C'est, en effet, une aliénation chronique sans fièvre, ce qui la distingue de la phrénésie. On la différencie des délires fébriles en ce que la fureur n'est pas le symptôme primitif et, d'autre part, le pouls n'est pas si petit qu'il l'est nécessairement chez les phrénétiques. Elle est fréquente dans la jeunesse et l'âge moyen, rare dans la vieillesse et chez les enfants ou chez les femmes. Elle arrive tout d'un coup ou progressivement, les causes sont tantôt visibles, tantôt reconnues ; cela peut être la suite d'une brûlure, d'une indigestion, d'un état d'ébriété continu et très marqué que les Grecs appellent crapule. On peut encore citer les insomnies, l'amour, la colère, la tristesse, la crainte, ou l'esprit trop superstitieux. On invoque encore les traumatismes crâniens, le travail *cérébral exagéré* pour s'instruire, pour gagner de l'argent ou pour la gloire. Il en est de même pour certains médicaments, surtout pour ceux qui passent pour être aphrodisiaques et que

les Grecs appellent des philtres ; enfin, la suppression d'un flux hémorroïdaire ou l'abstinence trop prolongée des femmes. D'autres sont maniaques secondairement comme cela peut être le cas pour les épileptiques et pour les apoplectiques.

Symptômes. — La maladie se distingue par des symptômes communs et des symptômes particuliers : Coelius Aurelianus insiste sur la perte de la personnalité : « Le maniaque s' imagine être tout autre chose que ce qu'il est réellement, l'un croit être un coq, l'autre un dieu, tel autre un orateur, ou un tragédien ou un comédien. Il y en a qui s'imaginent être le nombril du monde, d'autres, des enfants, vagissant et se soulevant avec les mains, — beaucoup ont les yeux saillants et injectés ; il y a de l'insomnie, de la turgescence des veines, de la rougeur des pommettes, le corps est d'une force étrange. Tout le système nerveux est troublé, principalement la tête, qui est lourde et douloureuse. — Tantôt le malade est triste, tantôt il est colère, tantôt il est follement gai ; il s'occupe de babioles et a des craintes chimériques, telle que celle d'être enfermé dans une caverne, de tomber dans un gouffre.

Les épileptiques sont tristes, lourds, l'esprit tourmenté par des idées sombres, ce qui n'existe pas à ce degré dans la manie, — le mélancholique est plus chagrin aussi et il n'a pas perdu entièrement connaissance de lui-même, comme le maniaque. »

Coelius Aurelianus croit que la maladie est produite

par le resserrement des pores : ceux qui sont de l'avis de Mnasas croient que l'âme est détachée de ses liens habituels. Tout prouve cependant qu'il y a *resserrement*, la saillie des yeux, la dureté du corps et la force énorme des malades, conséquence naturelle du resserrement.

Traitement. — Coelius Aurelianus conseille le même traitement que dans les cas d'épilepsie. — Le malade se couchera dans un lieu médiocrement clair et froid, que ne troublera aucun bruit, il ne faut pas qu'il y ait en cet endroit des peintures ou des fenêtres basses qui permettraient au malade de se précipiter dans le vide, — le lit sera dur, il sera bon de faire des fomentations et du massage sur les membres, principalement chez ceux qui remuent le plus. On enveloppera le maniaque de couvertures molles et tièdes. On ne permettra qu'à peu de personnes de l'approcher et on interdira les visites des étrangers : on recommandera aux domestiques d'obéir le plus possible aux maniaques, de peur d'augmenter la rage du malade par la résistance qu'on lui oppose. S'ils se mettent en fureur en voyant leurs semblables, on leur immobilisera sans violence les membres avec des liens lâches. S'ils craignent la lumière, on abritera leurs yeux contre celle-ci ; on fera observer le jeûne pendant les trois jours qui constituent le diatricon et on saignera, si les forces du malade le permettent, pendant le diatricon : on pourra, au besoin, recourir à des lavements légers. On rasera

aussi la tête du malade, on lui fera des scarifications et on appliquera des ventouses sur la région précordiale et entre les deux épaules. Si le visage paraît très congestionné, on mettra des sangsues. Si l'insomnie persiste, on s'adressera à la gestation, avec le lit suspendu, la litière, etc., on promènera une éponge froide sur le front et sur les yeux. On soulagera le mal de tête par des onctions huileuses. On tâchera de distraire le malade, s'il est en proie à la tristesse. Quand la maladie se sera un peu apaisée, on le fera promener, on lui fera des frictions, on recourra à la musique : au besoin, on recourra aux sinapismes, aux vomitifs, tels que l'hellébore. D'autres méthodistes et les médecins d'autres sectes croyaient devoir enfermer les maniaques dans un lieu sombre, comme s'il n'y avait pas resserrement des pores. Il ne faut pas épuiser le malade par un jeûne trop prolongé. Il faut savoir en effet que les bêtes fauves déposent leur férocité quand elles ont mangé et que l'on est plus gai après dîner qu'à jeun. Certains, tels que Diocles et Aristote, pensant que la maladie provient d'un excès de chaleur (des humeurs), recourent aux réfrigérants, ce qui ne fait qu'augmenter le mal, D'autres saignent aux bras jusqu'à ce que la défaillance survienne, au risque, ce qui arrive souvent, de provoquer la mort. Ils recourent aussi aux lavements âcres, ce qui ne produit aucun bien, mais cause de la dysenterie. Ils donnent aussi des diurétiques, et tout cela pour chasser du corps les matières soi-disant peccantes. D'autres, pour épouvanter les malades et rappeler leur esprit par la

douleur, ne reculent pas devant le fouet. Les uns recourent à la musique, tantôt à des airs guerriers et fiers, tantôt à des airs de danse. Il y en a qui croient qu'on fait bien de permettre aux maniaques de jouir des plaisirs de l'amour : Coelius Aurelianus n'ose pas se prononcer sur l'utilité ou les avantages de cette mesure. Titus, dans le II^e livre des *Maladies chroniques*, recommandait la flagellation.

Mélancolie (Coelius Aurelianus).



On appelle cette affection mélancolie, parce que les malades rejettent par le vomissement une bile noirâtre. Les Grecs appellent cette maladie humeur noirâtre, μέλαν. Ce n'est pas que la maladie soit engendrée par cette matière ; cette opinion est fausse, comme nous le montrerons plus tard. Tullius l'appelle atrabile ou vieille colère. De même, Virgile parlant d'Hercule, ému d'une vieille colère, dit qu'Alcide brûle d'une douleur que nourrit une bile noire. En effet, les mélancoliques sont toujours irascibles, tristes, et ne montrent presque jamais la moindre gaieté.

Elle est plus fréquente chez le sexe masculin et pendant l'âge mûr, elle est rare chez la femme, et à une autre époque de l'existence. Ses causes sont la dyspepsie, les purgatifs après les repas, les aliments âcres, les chagrins, la crainte et autres choses du même genre.

Il survient tôt ou tard des phénomènes qui montrent du dérangement dans la raison. Ceux qui en sont déjà possédés sont assaillis d'anxiété et de crainte, d'un chagrin profond, ils gardent le silence et haïssent la société. Ils sont pris d'un violent désir de vivre, ou au contraire de mourir, ils ont peur qu'on ne leur dresse des embûches. Ils pleurent, murmurent et rient sans motifs. Leur *ventre se gonfle* le plus souvent après le repas, ils ont les *membres froids* et suent légèrement. Leur estomac leur brûle, et ils ressentent cette brûlure jusqu'entre les deux épaules. Leur tête est lourde, leur teint verdâtre plaqué de noir ou livide, leur corps maigre, leurs forces sont épuisées; ils digèrent mal, avec des renvois et vomissent des glaires opaques et noirâtres. Il y a en général absence de selles. Beaucoup de médecins, et en particulier les disciples de Thémison ont appelé cette maladie phrénésie. la différence qu'il y a avec la fureur, c'est qu'ici c'est l'estomac et non la tête qui est le plus malade. En général, elle est causée par resserrement des pores, parfois elle appartient au genre mixte. Enfin elle fait partie du groupe d'affection à marche lente que les Grecs appellent chroniques.

Il faut prescrire le traitement que l'on ordonne aux maniaques. Coelius n'approuve ni la saignée, ni l'ellébore en purgation, mais les topiques locaux, et les adoucissants, principalement à l'épigastre et entre les deux épaules. S'il y a vomissement incoercible ou diarrhée intense, qu'on donne des resserrants comme l'extrait thébaïque, l'écorce de grenadier ou de coing,

l'œnanthe, l'alun, l'extract d'acacia, de noix de galle et autres choses semblables; qu'on recourt aussi aux aliments constipants. Quant aux remèdes des autres sectes médicales, nous renvoyons à ce que nous avons dit dans le chapitre sur la manie. Cœlius Aurelianus rejette, à cause de leur violence, le tannin et l'absinthe.





CHAPITRE IV



Les Pneumatiques : Athenée, Rufus Archigène, Aretée, Analyses
et textes tirés d'Aretée.



Aretée.



Avec Coelius Aurelianus, nous avons étudié les idées des methodistes, avec Aretée, nous passons aux pneumatiques. Bien que ceux-ci n'aient point eu le succès de leurs rivaux, ils n'en ont pas moins exercé une influence considérable à cause des grands médecins dont leur secte peut s'honorer.

Le grossier mécanisme et la simplicité beaucoup plus apparente que réelle de la théorie fondée par Thémison et développée par Thessalus, avaient acquis au methodisme de très nombreux adeptes, mais il éloignait

de lui par cela même les esprits d'une envergure un peu plus élevée que le vulgaire. La philosophie dont les effets ne se sont que trop fait sentir sur la médecine de la période græco-romaine fournit encore une fois les fondements sur lesquels s'appuya la nouvelle école ; mais cette fois-ci ce n'est plus d'Epicure, mais Zénon dont on s'inspire. Or, le stoïcisme admettait un *pneuma*, sorte d'âme universelle qui animait toutes les parties qui constituent l'univers et le monde lui-même. Cet esprit vital fournit un excellent moyen de tout concilier et de ne pas heurter trop violemment les principes des sectes rivales. Les pneumatiques étaient en effet des éclectiques, et ils cherchaient leur bien là où ils le trouvaient. Athenée, le fondateur de la secte, était paraît-il un médecin très érudit dont le savoir, dit Galien, avait embrassé presque tout le champ des connaissances médicales. Il admettait que le *pneuma* fait réagir les éléments formateurs (froid et chaud) sur les éléments plastiques (sec et humide). Son action normale ou anormale, ses perturbations créent les phénomènes physiologiques ou morbides ; comme on le voit, on n'est pas très loin du *vitalisme* de l'école de Montpellier. Il ne nous est rien resté sur Athenée dont les œuvres ont été complètement perdues qui puissent faire prévoir les opinions qu'il avait émises sur les maladies nerveuses. Mais nous avons quelques indications sur les idées que s'en faisaient ses principaux disciples. *Rufus d'Ephèse*, qui paraît avoir été un très grand médecin et dont nous possédons encore l'intéressant ouvrage sur le *pouls* avait remarqué que celui-

ci, chez les phrénétiques, est fort et petit, et que dous la léthargie. au contraire, il est gros et vide.

Archigène, d'Apamée, praticien d'un très grand mérite, dont Galien a fait beaucoup d'éloge, avait embrassé aussi les doctrines d'Athénée; comme lui, il logeait l'âme dans le cœur, et c'est du cœur dont il parlait à ce que nous apprend Galien, quand il aurait dû incriminer le cerveau.

Galien nous a conservé un fragment de sa description du vertige qui se trouvait dans le premier livre de son ouvrage sur les signes pathognomoniques des maladies chroniques. « Cette affection, disait-il, a une double origine, la tête et les hypocondres. » Puis il cherchait à distinguer les deux espèces en soutenant « que le vertige qui provient d'une affection primaire de la tête est précédé de tintements d'oreille, de douleurs et de pesanteur de tête ou de la lésion de l'odorat ou de quelque autre altération des parties qui viennent de là (de la tête). » Au contraire, *le vertige stomacal* serait précédé de tiraillements, de nausées. Galien nous a rapporté aussi le moyen plus qu'héroïque employé par Archigène dans un cas d'épilepsie.

Il fit saupoudrer un jour le crâne préalablement rasé d'un épileptique avec de la chaux vive et le fit saupoudrer d'eau : Comme révulsif le moyen était bien héroïque.

Mais, si nous n'avons plus les œuvres d'Athénée, de Rufus et d'Archigène, du moins nous pouvons nous consoler avec les deux ouvrages si remarquables d'Aretée, l'un sur les maladies aiguës. l'autre sur les

affections chroniques. Aretée est manifestement en effet un pneumatique et on le voit souvent incriminer l'esprit vital ; mais comme ceux de sa secte, il montrait beaucoup d'indépendance d'esprit. C'était un éclectique dans le bon sens du mot ; il emprunte ce qu'il trouve de bon indifféremment aux humoristes, et aux méthodistes, qu'il copie et qu'il combine le plus souvent dans ses traitements. Inutile de dire que, dans ses descriptions des maladies nerveuses qu'on admettait de son temps, cet auteur a fait preuve d'un grand sens clinique, et que les tableaux morbides qu'il nous a laissés sont d'un relief saisissant. Nous recommandons particulièrement sa description de l'épilepsie, de la suffocation de la matrice, de la manie de la mélancolie, et nous renvoyons pour plus ample information aux longues analyses et aux extraits que nous allons en donner.

Épilepsie.



Aretée a laissé un tableau court et saisissant de l'épilepsie, mais d'autant plus brève que très probablement il est tronqué, le livre sur les maladies aiguës commençant brutalement à une phrase qui est manifestement incomplète. Il commence par signaler la torpeur de l'épileptique, ses vertiges ; il parle de ses

convulsions, de ses nausées, de ses mauvaises digestions : quand, dit-il, l'attaque va venir ils voient des lueurs sombres ou rougeâtres, ils entendent des bourdonnements d'oreille, ils sentent de mauvaises odeurs, ils deviennent irascibles, en effet la bile fermente et devient brûlante et par contre-coup l'âme s'agite; la tête est prise mais avec d'autres parties du corps d'où les convulsions qui l'agitent : le cou se fléchit, puis se tend, la tête se contorsionne de différentes façons, la langue court grand risque d'être blessée, le corps se fléchit en arc, les yeux sont convulsés et renversés, les paupières s'élèvent et s'abaissent rapidement, la respiration est suspireuse, la voix est comme étranglée dans la gorge. Les malades ont complètement perdu connaissance et ne sentent rien. A la fin de l'attaque les épileptiques reviennent à eux, mais fatigués et assoupis; souvent ils ont de l'érection et ils rendent une urine claire; parfois même, à cause de la convulsion des parties génitales, il peut y avoir des pertes séminales. Ils rendent par la bouche de l'écume comme une mer agitée par la tempête, et après avoir ainsi expectoré les humeurs mauvaises, ils reprennent leur état normal, pâles, lassés, et assaillis d'un violent mal de tête.

Le traitement de l'épilepsie se trouve rejeté au 1^{er} livre de *curatione morborum acutorum*. Aretée fait remarquer avec raison que plus le mal est ancré dans l'organisme, plus il est ancien, plus les attaques se répètent et plus l'épilepsie est dangereuse. D'ailleurs souvent on la voit persister jusqu'à la mort, et le mal mérite alors de prendre place parmi les affections

chroniques. Arétée recommandait la saignée, les purgatifs, les onctions, l'application des ventouses, pour purger les humeurs qui paraissent malades ; comme on le voit, le traitement est à peu près celui de Dioclès et, comme lui, cet auteur recommande la cardamone, les potions d'hysope, etc.

Tétanos.



On appelle tétanos la contracture des muscles, des mâchoires et de leurs parties ligamenteuses qui détermine une violente douleur, qui amène promptement une terminaison fatale qu'on a beaucoup de peine à guérir, et dont les pernicioeux effets s'étendent sur tout le corps. En effet, tout est envahi par le mal. Il y a trois espèces de tétanos, la flexion en avant, la contracture dans l'extension et la flexion sur le côté. Arétée explique ensuite ce qu'est l'opisthotonos, l'emprosthotonos, le pleurostothonos. « Les causes de la maladie sont innombrables. » En effet, les contusions des membranes ou des tendons, ou des piqûres et des blessures peuvent la déterminer. Il en est de même quoique plus rarement de l'avortement. Parfois il succède à un coup violent porté sur le cou ; le froid lui-même, quand il

est très violent, peut l'engendrer. C'est *l'hiver* qui est le plus défavorable à ce point de vue, puis le printemps et l'automne. Les femmes y sont plus sujettes que les hommes à cause de leur complexion froide. Quant à ce qui regarde l'âge on peut dire que les enfants en sont très souvent atteints ; mais comme ils y sont plus accoutumés, ils en meurent moins que les jeunes gens chez qui le tétanos se rencontre moins souvent. Mais les vieillards en sont le plus atteints et le plus souvent d'une façon mortelle à cause de la sécheresse propre à leur âge et qui est la mort de la nature. Si le froid se mêle à l'humide, les contractures sont moins nuisibles. Plus loin Aretée dresse avec son habileté ordinaire le tableau morbide de cette affection. « Cette maladie survient subitement et envahit les tendons du dos, des mâchoires et du thorax ; la mâchoire inférieure est tellement serrée contre la supérieure que ni les efforts ni les coins n'arrivent à l'en séparer. » Cet auteur croit que le spasme envahit la cavité buccale elle-même, qu'elle resserre l'isthme du gosier et durcit les amygdales ; il en résulte que la respiration est difficile et se fait mal, le visage est contorsionné, les yeux rigides, les mains et les pieds sont le siège de contractures, les dents grincent. Si le principe vital et la poitrine, siège de ce principe vital, sont envahis, le malade succombe fatalement. Aretée plaint le médecin qui, le plus souvent en est réduit à un rôle passif.

Dans le traitement du tétanos, Aretée semble s'être inspiré surtout des méthodistes ; comme eux, il recom-

mande une chambre claire, un lit mou, les onctions, les frictions, les saignées. Mais il ne recule pas devant les purgatifs âcres, contrairement à la pratique d'Asclépiade, de Thémison et de Thessalus.

Satyriasis.



Aretée fait dériver ce mot des satyres que les statuaires ont représenté la verge en érection. C'est un appetit vénérien inextinguible, bien que l'acte vénérien lui-même ne soit point agréable ; l'érection ne se calme pas, du reste, bien longtemps par le rapprochement sexuel, les parties génitales sont contractées et enflammées ; le visage est rouge, ils sont tristes et comme accablés, comme si leur mal dépassait les forces humaines. Leur esprit est dérangé comme leur langage, leur odeur ressemble assez à celle d'un cerf en chaleur. Souvent les fonctions digestives sont troublées et les malades rejettent des matières biliéuses ; le pouls est faible, petit et fréquent ; le sommeil est le meilleur calmant. Aretée regarde ce mal comme très dangereux, car il peut déterminer la mort au bout d'une semaine. Tous les âges en peuvent être atteints, mais surtout la jeunesse, qui est plus portée que les autres époques de la vie aux plaisirs vénériens. Le traitement n'offre rien de spécial.

Mélancolie.



Quand la bile noire remonte dans les maladies aiguës aux parties supérieures du corps, elle tue les malades ; si elle tombe sur les parties inférieures, elle amène de nombreux maux. Dans les maladies chroniques l'atrabile qui se porte vers le rectum se termine par des coliques et des douleurs hépatiques. C'est ainsi qu'Aretée comprend les perturbations qui peuvent survenir dans le cours de cette humeur. Quand elle se dirige du côté de l'estomac, elle déränge l'esprit et mérite alors de porter le nom de mélancolie. Mais il n'y a pas que des troubles intellectuels ; la maladie engendre, en effet, des flatuosités ; il survient des renvois acides et de mauvaise odeur. Du reste il y a des mélancoliques chez qui on n'observe ni ces troubles digestifs ni ces viciations du cours de l'atrabile. Il y a seulement un caractère très irritable, une humeur triste et chagrine. Pour Aretée, c'est une maladie apyrétique caractérisée surtout par une grande tristesse, les mélancoliques ne se portent pas aux attaques violentes des maniaques, mais ils craignent qu'on ne les empoisonne, ils recherchent la solitude ; ils sont en proie à des terreurs superstitieuses, ils haïssent la lumière du jour et leur propre existence ; ce qui devrait les réjouir les fâche, et excite leur colère. Si la bile remonte à la tête, les mélancoliques sont pris de manie,

les femmes délirent moins que les hommes mais leur délire est plus terrible; la maladie survient surtout en été et en automne. Il faut craindre le développement de l'affection chez ceux qui sont tristes et s'affaissent sans cause. Le mal déclaré, les malades sont pris d'insomnies terribles, ils maudissent le jour qui les a vus naître; le teint est plombé et noirâtre. Malgré qu'ils peuvent être de gros mangeurs, ils restent pâles et décharnés à cause du manque de sommeil. Aretée parle d'une jeune mélancolique que l'amour guérit, mais Aretée soupçonne fort qu'elle aimait déjà et que son chagrin disparut dès qu'elle fut mariée.

Le traitement est celui des prédécesseurs d'Aretée.

Manie.



Aretée commence par dire que les variétés de cette maladie sont nombreuses, mais que le genre est cependant le même pour toutes. En effet, c'est toujours une maladie apyrétique avec délire chronique; si la fièvre survient, c'est d'une façon occasionnelle. Le vin fait perdre la raison ainsi que la mandragore, mais leur délire ne doit aucunement être rangé au nombre des manies, car leur début est soudain et leur disparition rapide; le délire des vieillards est produit par une disposition sèche et froide de l'économie, il est torpide

et oublieux ; tandis que le délire de la manie est agité, tumultueux ; d'ailleurs, le délire des vieillards ne cesse plus, celui de la manie subit des intermittences et peut disparaître tout à fait quand le traitement est bien dirigé, mais les récidives sont fréquentes à la suite des erreurs de régime. La manie frappe surtout les gens irascibles, inflammables, intrigants, aimant à rire et à s'amuser. Ceux d'un tempérament opposé tristes, stupides, deviennent bien plutôt des mélancoliques.

Ceux chez qui le sang et les humeurs sont actives, c'est-à-dire les jeunes gens, sont surtout frappés par ce mal, les gens plus âgés contractent, au contraire, la mélancolie ; les excès de toute sorte, par exemple de boissons, de femmes la déterminent. Les femmes n'y sont pas sujettes tant qu'elles sont bien réglées. La privation des rapprochements sexuels peut mettre aussi leur utérus en fureur. Aretée incrimine encore la suppression brusque d'une sécrétion du flux hémorroïdal. La maladie déclarée, les malades chantent, rient, sautent, se couronnent de fleurs, etc. D'autres, pris de fureur, déchirent leurs habits et se portent à des voies de fait contre leurs proches et leurs serviteurs ; les genres de folie sont innombrables. Il y a des gens qui dissertent d'astronomie sans l'avoir apprise, qui parlent philosophie sans avoir eu aucun maître, qui font des vers sans avoir connu les Muses ; d'autres hurlent, crient, fuient la présence des hommes et recherchent la solitude. Aretée dit encore quelques mots peu importants sur le délire religieux qui se caractérise surtout par des terreurs superstitieuses.

Dans les cas de mélancolie, Aretée recommande la saignée sauf chez les gens très affaiblis ; dans beaucoup de cas, il préfère l'application de ventouses entre les deux épaules ou bien sur la tête qu'on a, au préalable, fait raser. Il recourait aussi aux purgatifs, aux diurétiques, etc.

De la Céphalée. (Traduction.)



Si le mal de tête est accidentel et ne dure qu'un certain temps, quand même ce serait plusieurs jours, on lui donne le nom de céphalalgie ; mais si le mal persiste bien du temps, s'il a des retours périodiques et très multipliés, s'il va toujours en croissant et devient de plus en plus difficile à guérir, on l'appelle céphalée. Cette affection prend une infinité de formes différentes. Chez les uns, la douleur est perpétuelle, petite à la vérité, mais sans intermission ; chez les autres, elle revient d'une manière périodique, et imite dans ses accès une fièvre quotidienne ou double tierce. Car tantôt, l'accès commence au soleil couchant et se termine le jour suivant à midi ; tantôt, il commence à midi et se termine au soleil couchant, ou bien avant dans la nuit ; il est rare que l'accès dure plus longtemps. Chez ceux-ci, c'est toute la tête qui souffre, ou bien le côté droit ou le côté gauche, le front, le sommet et

cela le même jour et d'une manière erratique. Chez d'autres, enfin, le mal n'attaque qu'une partie, soit à droite, soit à gauche, de manière qu'il n'y a que la tempe, ou l'oreille, ou le sourcil, ou l'œil, ou la moitié du nez, du même côté, qui souffre, le mal ne s'étendant point au delà. Lorsque la douleur est ainsi partielle, on lui donne le nom de hémicranie ou migraine. Cette affection, quoiqu'elle ne fasse souffrir que par intervalle et paraisse être légère, n'en est pas moins un mal sérieux, et qui, lorsqu'il devient aigu, occasionne des symptômes non moins graves qu'effrayants. Toute la figure se convulse et se contourne en différents sens; les yeux restent fixes et roides comme un morceau de corne, ou roulent avec beaucoup de volubilité dans le fond de leurs orbites; on ressent dans cette cavité une douleur profonde, qui paraît s'étendre aux membranes du crâne; il s'élève une sueur que rien n'arrête; le malade éprouve tout à coup et sans cause apparente un violent mal dans le col, comme s'il venait de recevoir un coup de bâton dans cet endroit; il a des nausées et vomit beaucoup de pituite; bientôt il tombe par terre, ne pouvant se soutenir. S'il arrive que le mal aille toujours en croissant, il se termine par la mort. Lorsqu'il est moins violent et sans danger pour la vie, il dégénère en une affection chronique. Les malades deviennent lourds, stupides, nonchalants; la tête leur pèse continuellement, leur esprit s'affaisse, la vie leur devient à charge, ils fuient la lumière et semblent se trouver mieux dans les ténèbres. Tout ce qui, chez les autres, frappe agréablement la vue et

l'ouïe leur devient insupportable. Leur odorat est également dépravé, ils ne souffrent ni les bonnes, ni les mauvaises odeurs; la vie, en un mot, devient une espèce de supplice pour eux; la mort seule leur semble désirable.

Cette maladie, a pour cause le froid et le sec réunis ensemble; quand elle dure longtemps et qu'elle augmente de plus en plus, le vertige lui succède.

De la Scotodynie ou vertige ténébreux. (Traduction.)



Si la vue se couvre, si la tête paraît tourner, si les oreilles bourdonnent et sont frappées d'un bruit semblable aux eaux d'un fleuve qui tombent en cascade ou aux fracas des voiles battues par les vents, au son bruyant d'une trompette ou au clairon, ou au roulement d'un char, cette affection prend le nom de vertige, mal également dangereux, soit qu'il soit une maladie primitive de la tête, soit qu'il accompagne la céphalée ou survienne à cette maladie devenue chronique; car quoique la céphalée subsiste encore, si l'éblouissement accompagné de tournoiement de tête s'y réunit, qu'il persiste longtemps et augmente à un très haut degré avec les symptômes qui lui sont propres, sans que rien ne soulage, la maladie se change pour lors en vertige. Cette maladie a pour cause le froid joint à

l'humide. Quand elle est incurable, elle devient le principe d'autres maladies ; comme de la manie, de la mélancolie, de l'épilepsie et ses symptômes se réunissent à chacune de ces affections. Voici quels sont les symptômes du vertige : la tête devient pesante, il paraît devant les yeux des étincelles environnées d'obscurité ; le malade perd connaissance, il ne sait plus ce qu'il devient, ni ce que deviennent ceux qui sont présents ; le mal augmentant, les genoux lui manquent et il se trouve obligé de se traîner par terre ; il survient des nausées et des vomissements de pituite et de bile tantôt noire, tantôt jaune ; la bile jaune annonce la manie, la noire la mélancolie, la pituite l'épilepsie, c'est ainsi que les maladies se succèdent.

De la suffocation de la matrice. (Traduction.)



Au milieu du bassin de la femme se trouve la matrice, organe sexuel qu'on dirait presque doué d'une vie qui lui est propre. Elle se meut, en effet, elle-même çà et là dans la région hypogastrique, puis remonte vers la poitrine jusque sous le sternum, se portant tantôt vers le côté droit, tantôt vers le gauche, sur le foie ou tel autre viscère : puis, par un penchant naturel, redescend vers la partie inférieure. Rien, en un mot, de plus mobile et de plus vagabond que la

matrice. Elle a aussi des goûts particuliers, elle aime les odeurs agréables et s'en approche, elle déteste et fuit les désagréables ; en général, elle cherche toujours à remonter vers les parties supérieures, de sorte que la matrice est entièrement chez la femme comme un animal dans un animal. S'il arrive donc qu'elle remonte tout à coup vers les parties supérieures, qu'elle y séjourne quelque temps et comprime violemment quelque viscère, la femme se trouve suffoquée comme dans un accès épileptique, aux convulsions près ; car, la compression soudainement causée par la matrice sur le foie, le diaphragme, le poulmon et le cœur sont cause que la malade paraît sans haleine et ne peut parler. La même compression exercée sur les artères somnifères ou carotides, par suite de leur sympathie avec le cœur, occasionne la pesanteur de tête, la perte de connaissance et le nouvel état comateux qui survient. Il y a bien une autre affection dont les femmes peuvent être attaquées, assez semblable en apparence à celle-ci dans laquelle la respiration et la voix manquent, mais elle ne vient point de la matrice, elle survient également aux hommes sous la forme du *catoche*.

Quand le mal vient de la matrice, l'application des mauvaises odeurs au nez et de parfums agréables à la matrice soulagent, ce qui n'a pas lieu dans la première affection.

Dans l'hystérie, il y a agitation de membres ; dans l'autre, il n'y a rien de semblable : ici les tremblements sont volontaires, là involontaires.

Cette maladie peut être occasionnée par l'usage des remèdes abortifs, par une réfrigération considérable de la matrice, par la suppression d'une hémorrhagie abondante et autres causes de cette espèce ; voici quels sont les symptômes. Lorsque la matrice affectée commence à monter et que la femme éprouve la première atteinte du mal, elle devient nonchalante, sans goût pour ses occupations ordinaires ; elle éprouve des défaillances, des faiblesses, les genoux lui tremblent, la tête lui tourne, les membres sont comme paralysés ; la tête devient pesante et lui fait mal ; elle ressent une douleur dans les veines situées aux ailes du nez ; lorsqu'elle tombe, elle éprouve une douleur violente au cardia ou orifice supérieur de l'estomac : il se fait un vide dans le bas-ventre, siège de la matrice. Le pouls devient intermittent, irrégulier, défaillant ; elle se trouve violemment suffoquée, perd le sentiment et la parole, et respire si faiblement qu'elle paraît être sans haleine. La mort survient promptement sans qu'on s'en aperçoive, car il n'y a aucun signe qui l'annonce. Le visage conserve ses couleurs, elles paraissent même plus vives que pendant la vie ; les yeux, quoiqu'un peu sortis, conservent aussi leur éclat, ils ne sont ni trop ouverts, ni trop fermés. Si, avant que le mal ait été trop loin, la matrice revient à sa place, la malade échappe à la suffocation ; il se fait un roulement sonore dans le bas-ventre, la vulve se remplit d'humidité, la respiration devient plus forte et plus sensible. La convalescence est aussi prompte que la mort ; car la matrice extrêmement mobile monte et

descend avec la même facilité ; elle est, en effet, dans un état habituel de surnatation ; les membranes qui la soutiennent sont humides ainsi que le lieu où elle est située ; les odeurs, suivant qu'elles sont agréables ou désagréables, l'attirent ou la repoussent ; elle paraît, en un mot, surnager çà et là comme la poupe d'un vaisseau, tantôt un peu plus haut, tantôt un peu plus bas. C'est, en conséquence, de cette disposition de la matrice que les jeunes femmes sont sujettes aux suffocations, pendant que les vieilles en sont ordinairement exemptes. Lorsqu'en effet, l'âge, la vie, l'esprit sont mobiles et erratiques, la matrice participe de cet état ; à mesure que ces choses deviennent plus stables et plus fixes, la matrice le devient aussi.

Outre cette affection, qui est particulière aux femmes, la matrice est sujette à d'autres qui sont d'une nature semblable à celles qu'éprouvent les hommes, telles que l'inflammation, l'hémorrhagie, et qui présentent des symptômes communs chez les deux sexes, savoir : la fièvre, l'abolition du pouls, le refroidissement, la perte de la parole ; l'hémorrhagie surtout cause une mort aussi prompte que lorsqu'on égorge quelqu'un.





CHAPITRE V



Galien. — Etude générale et morceaux choisis tirés de la traduction
de Daremberg.



Galien.



Galien, le restaurateur de l'humorisme, le grand ennemi des empiriques, des pneumatiques et des méthodistes, le fondateur d'un système médical où les théories et les hypothèses tiennent malheureusement trop souvent la place des faits, a convenablement décrit les maladies nerveuses. Sur ce terrain, il a été bien servi par les notions très étendues qu'il possédait en anatomie et en physiologie. Nous avons surtout étudié son ouvrage sur les lieux affectés traduit excellemment par le regretté Daremberg. La lecture des passages qu'il a écrits sur l'épilepsie, la manie, la mélancolie, le vertige, etc., sont non seulement d'un grand intérêt

clinique, mais elles fournissent encore bien des indications précieuses sur les prédécesseurs de Galien en cette branche de la médecine. Nous avons cru que pour cet auteur la meilleure méthode serait de rapporter le plus de textes possibles, car, il est difficile à analyser et vaut surtout par les détails. On s'expose il est vrai avec cette méthode à transcrire bien des théories purement hypothétiques ennuyeusement développées avec une féconde intarissable, mais on est bien payé de sa peine, par les découvertes que l'on fait çà et là, et d'ailleurs ces hypothèses elles-mêmes sont très importantes pour l'histoire de la médecine. Signalons cependant sa description de l'hémicranie (page 133) et l'ascension de l'aura epileptica (page 150).

CHAPITRE XIV. — *Du siège de la paralysie et des convulsions. Des divers degrés de paralysie et d'apoplexie. Observation tirée de la pratique de Galien.*

La paralysie et les convulsions du corps entier (et de ce genre est le tétanos) ne peuvent être reconnues par les sensations comme les précédentes affections. Le raisonnement est nécessaire pour nous apprendre le siège. Quand donc le corps tout entier éprouve une lésion dans les fonctions des nerfs, cela indique que leur principe est affecté ; la dissection suffit pour le faire connaître. Quand tous les nerfs ont perdu simultanément la sensation et le mouvement, l'affection s'appelle apoplexie. Si elle attaque une partie soit la droite soit la gauche, on la nomme paralysie de cette

partie; ou si elle est fixée, soit la droite soit la gauche, hémiplegie. De même, si elle se produit dans un membre c'est une paralysie de cette partie. En effet la paralysie attaque parfois le bras tout entier ou la jambe tout entière, et parfois dans la jambe le pied seul et les parties qui suivent le genou, ou les parties analogues dans l'ensemble du bras (paralysie radiale, médiane, cubitale). La dissection nous a appris que, dans toutes les parties de l'animal inférieures au cou qui sont mues volontairement, les nerfs moteurs tirent leur origine de la moelle dite dorsale. On vous a dit souvent que l'on désigne cette partie par la dénomination de moelle épinière; vous avez vu aussi que les nerfs qui meuvent le thorax ont leur origine à la moelle épinière du cou et de plus on vous a appris que les incisions transversales qui coupent entièrement la moelle privent de sensibilité et de mouvement toutes les parties du corps situées au dessous, attendu que la moelle tire de l'encéphale la faculté de la sensation et celle du mouvement volontaire. Vous avez vu encore dans les dissections que les incisions transversales (de droite à gauche ou de gauche à droite) de la moelle, qui s'arrêtent à son centre, ne paralysent pas toutes les parties inférieures, mais seulement les parties situées directement sous l'incision. Les droites, quand c'est la partie droite de la moelle qui est coupée, les gauches, quand c'est l'autre partie.

Il est donc évident que lorsqu'à la première origine de la moelle, il se produit une diathèse qui empêche les facultés du cerveau d'y arriver, tous les membres

placés en dessous, la face exceptée, seront privés de mouvement et de sensibilité. De même si l'affection ne frappe qu'une moitié de la moelle à sa naissance, la paralysie atteindra non pas toutes les parties situées au dessous, mais seulement les parties droites ou gauches. On voit de semblables paralysies attaquer la face et la partie paralysée être tirée du côté opposé.

La dissection nous ayant donc appris que de l'encéphale même dérivent les nerfs qui vont aux parties de la face, lorsqu'une de ces parties est paralysée avec tout le corps, vous saurez que la diathèse de la paralysie réside dans l'encéphale même, et lorsque ces parties demeurent exemptes d'affections, qu'elle réside à l'origine de la moelle. L'affection n'attaque parfois que les parties de la face et même une seule de ces parties, la langue, ou l'œil ou la mâchoire ou la lèvre, comme si elles n'avaient pas toutes un seul lieu pour principe, mais qu'elles tirassent leur nerf des différentes parties de l'encéphale. Cela est visible dans les dissections.

L'apoplexie, en lésant à la fois toutes les fonctions psychiques, nous montre clairement que c'est l'encéphale même qui est affecté. Le diagnostic de la gravité de l'affection se tire de la lésion plus ou moins considérable de la *respiration*. Dans les cas où elle excède de beaucoup son rythme naturel, il faut croire que la lésion de l'encéphale est grave, et qu'elle est légère quand la respiration éprouve peu de gêne. On doit regarder comme la pire des respirations celle qui est intermittente et qui a lieu avec de grands efforts

(respiration de Cheyne-Stoke). En effet, les apoplectiques meurent par défaut de respiration, car l'impossibilité de mouvoir les parties du corps rend l'individu impropre aux actions de la vie, mais elle n'entraîne pas une mort soudaine. Ainsi, nous avons vu quelqu'un atteint d'une paralysie générale chez qui fonctionnaient naturellement toutes les parties de la face. Il avait conservé aussi la respiration, car comment eût-il continué de vivre, s'il l'eût perdue? Nous pensâmes qu'il avait une affection primaire de la partie de la moelle située un peu au dessous de la naissance des nerfs qui sont au diaphragme. Il n'est pas besoin de dire que les urines et les excréments étaient évacués involontairement.

GALIEN (trad. Daremberg). **Paralysie.**



Nous avons vu encore une autre personne, à la suite d'une chute, paralysée de toutes les parties inférieures, sauf le bras.

De même qu'une paralysie, lorsqu'elle se manifeste dans le corps tout entier, les parties de la face demeurant intactes indique que l'affection existe à l'origine de la moelle; de même si la convulsion se produit dans le corps entier, cela indiquera que cette région de la moelle est affectée, les parties de la face demeu-

rant sans lésions. Si ces parties aussi sont affectées, cela montre que l'affection réside dans l'encéphale. Quand une partie est agitée de convulsions, nécessairement le nerf moteur de ces parties ou de ces muscles sont affectés. Celui donc qui, par les dissections, connaît l'origine des nerfs allant à chaque partie, guérira mieux chaque partie privée de sensibilité et de mouvement. Cette question laissée sans solution par Hérophile et par Eudème, les premiers médecins après, Hippocrate, qui ont écrit soigneusement sur la dissection des nerfs, n'a pas suscité de médiocres recherches chez les médecins désireux de connaître comment certaines paralysies détruisent la sensibilité seule, d'autres le mouvement volontaire seul, et d'autres les deux facultés à la fois. Le mot paralysie s'applique principalement à la perte du mouvement. On dit des parties qui ont perdu la sensibilité qu'elles sont *insensibles*, mais non pas ordinairement qu'elles sont *paralysées*. Cependant, certaines personnes appellent de nos jours cette affection paralysie de la sensibilité. Pour vous, ainsi que nous vous y exhortons toujours, laissez chacun donner le nom qu'il veut et proposez-vous de découvrir le lieu affecté en même temps que la diathèse qui s'y est formée. En effet, sans une connaissance certaine de ces points, il sera impossible de soigner convenablement les parties lésées dans leur mouvement ou leur sensibilité.

Le sophiste Pausanias, originaire de Syrie et venu à Rome, avait les deux petits doigts et la moitié du doigt du milieu de la main gauche dont la sensibilité,

émoussée d'abord, s'était plus tard perdue complètement, les médecins l'ayant mal soigné. Quand je le vis, je l'interrogeai sur tout ce qui lui était arrivé antérieurement et j'appris, entre autres détails, que sur la route, étant tombé de son char, il avait reçu un coup à la naissance du dos ; que la partie frappée avait été promptement guérie, tandis que peu à peu la lésion de la sensibilité des doigts avait augmenté. J'ordonnai que les médicaments qu'on lui posait aux doigts lui fussent appliqués sur la partie malade et, de cette façon, il guérit rapidement.

Les médecins ne savent même pas qu'il y a pour les nerfs des racines spéciales, qui se distribuent au derme du bras entier et auxquels il doit la sensibilité, et d'autres qui donnent naissance aux rameaux qui meuvent les muscles. » (Galien, traduction Daremberg, II^e vol, pp, 578 à 581.)

CHAPITRE VIII. — *Que les convulsions ont leur origine dans le cerveau ou la moelle et non dans le cœur. — Qu'elles sont engendrées par la réplétion ou la vacuité.*

Il est des gens qui sont persuadés que le cœur est le principe des nerfs, faute de savoir distinguer un ligament d'un nerf, l'homonymie contribuant encore à cette erreur ; car beaucoup de médecins nomment aussi les ligaments *nerfs* d'attache. Personne ne leur reproche cette dénomination, s'ils se souviennent des nerfs volontaires, comme ils les appellent, et dont nous disons

que le principe est l'encéphale, tandis qu'il ne l'est pas des ligaments. Ils ne prétendent pas non plus eux-mêmes que la convulsion ou la paralysie soit une affection des nerfs d'attache, mais des nerfs volontaires, Quand donc le corps tout entier paraît ébranlé par des convulsions, à l'instant on répute affectée toute la partie qui est dans le corps, ce qu'est dans un arbre la souche pour les rameaux, c'est-à-dire le tronc commun de tous les nerfs, et non pas ce qu'est une branche donnant naissance à quelques nerfs dans une partie, comme il arrive lorsque c'est une jambe ou un bras qui est le siège de la convulsion. En effet, la convulsion d'un membre entier indique que le principe des nerfs qui s'y rendent est affecté, comme il arrive d'une branche dans un arbre. Mais, quand le corps tout entier est atteint par l'affection, il faut croire que le principe commun de tous les nerfs inférieurs à la face est affecté, principe qui correspond à la souche dans l'arbre, et qui est constitué par les premières parties de la moelle dorsale. Aussi est-ce sur lui que tous les médecins exercés appliquent leurs remèdes, sans faire, même dès le début, la moindre mention du cœur dans une semblable affection, si les parties de la face paraissent affectées de convulsions avec tout le corps, dès lors nous traitons l'encéphale même, et non pas seulement l'origine de la moelle. En effet, souvent nous voyons agités de convulsions les lèvres, les yeux, la peau du front et les mâchoires tout entières, comme aussi la langue à sa racine. Mais comme la dissection nous a enseigné que toutes ces parties sont mues par

des muscles qui tirent leurs nerfs de l'encéphale qui est affecté. De même lorsque nous voyons toutes ces parties exemptes d'affection, mais toutes les autres parties agitées de convulsions, nous sommes convaincus que c'est le principe de la moelle qui est affecté.

Après avoir étudié soigneusement tous ces faits, comme je le disais, nous devons en observer les diathèses. Toutefois certains médecins ne tentent pas d'examiner les diathèses, ils discutent des faits évidents, en nous faisant perdre notre temps que nous devons employer non pas à répondre à ceux qui renversent les beaux écrits laissés par les Anciens, mais à découvrir les faits par eux négligés, soit qu'ils n'aient aucunement traité certains sujets, soit qu'ils n'en aient pas donné des démonstrations ou des développements suffisants, comme Hippocrate quand il dit (*Aph.* VI, 39) « que la convulsion résulte de la réplétion ou de la vacuité ».

L'assertion est vraie, mais par quelles raisons a-t-il été conduit à l'énoncer en ces termes? Cela est clair seulement pour les hommes intelligents et régulièrement instruits des principes de la médecine, et non pas pour le premier venu. Ayant préalablement appris ces principes, je compris que la convulsion résulte des causes qu'Hippocrate a énoncées. En effet, si tout mouvement volontaire a lieu évidemment quand les muscles attirent les parties sur lesquelles ils s'insèrent, et si la traction n'est pas possible sans que le muscle soit tiré vers son principe propre, la convulsion dans les parties qui en sont agitées ne diffère du mouve-

ment naturel que parce qu'elle a lieu sans notre volonté. De même donc que, dans le mouvement naturel, la volonté qui réside dans l'encéphale vers le principe des nerfs, donne aux nerfs d'abord l'initiative du mouvement, et par eux aux muscles, de même quand nous découvrons que, sans l'intervention de ce principe, les nerfs peuvent être tirillés par une cause quelconque, nous connaissons la cause de la génération des convulsions. Pour un homme qui a vu des corps nerveux, comme sont les cordes de la lyre, parfois si fortement tendus par l'intempérie excessive de l'air ambiant qu'ils se rompent, il n'est pas difficile d'imaginer que la même diathèse se produit dans les nerfs des animaux. Dans quelle condition de l'air voit-on donc les cordes se tendre et se rompre? Quand il est très sec ou très humide. Ainsi, l'humidité en les pénétrant les fait enfler considérablement et par suite se tendre.

La sécheresse, agissant comme le soleil qui contracte le cuir en le desséchant, tire les cordes et les tend. Les courroies, ainsi desséchées par le feu, paraissent se retirer et se resserrer. Ces faits préalablement connus, il n'est pas difficile de découvrir chez les gens atteints de convulsions, si leur affection résulte de la sécheresse, ce qui est un manque et une vacuité de la substance humide, ou si elle résulte de l'abondance d'humidité, ce qui est une affection contraire au manque et qui est nommée par Hippocrate *réplétion*. Les fatigues, les insomnies, les privations, les inquiétudes, la fièvre sèche et brûlante qu'on voit chez les phréné-

tiques, quand ils sont pris de convulsions, font nécessairement supposer comme causes la sécheresse et la vacuité. Pour l'homme ivre, toujours repu et vivant dans l'oisiveté, on conçoit que la diathèse contraire produise la convulsion. Or, la réplétion est l'opposé de la vacuité.

CHAP. XII. — *Des phénomènes qui accompagnent le vertige et de ses causes. — Sentiment d'Archigène sur cette affection.*

Toutes ces affections naissent donc manifestement dans la tête, et de plus l'affection appelée vertige, et dont le nom même indique la nature (*σκότος*, obscurité). Les personnes qui sont sujettes, sont prises d'obscurcissement de la vue pour les moindres causes, au point même de tomber parfois, surtout lorsqu'elles tournent en rond. Ce qui arrive à d'autres après un grand nombre de tours, leur arrive à elles par un seul tour. Elles sont prises de vertige à la vue d'une personne qui tourne, d'une roue ou de quelque autre chose qui tournoie, et de ce qu'on appelle tourbillon, dans les fleuves; elles y sont encore plus sujettes lorsqu'elles sont exposées au soleil ou qu'elles ont la tête échauffée par quelque autre cause. Ainsi donc ce qui résulte, chez d'autres, de nombreux tours faits en rond se manifeste chez elles sans qu'elles tournent. Or, chez les personnes qui tournent souvent en rond, on est d'accord qu'il se produit un mouvement inégal, tumultueux et désordonné des humeurs et du *pneuma*. Il est

donc naturel que les personnes sujettes aux vertiges ressentent quelque chose de semblable. Il en est qui ont éprouvé du soulagement de la section des artères; elles se font inciser profondément et de part en part les artères situées derrière les oreilles, en sorte qu'il existe une cicatrice complète entre les deux sections. Mais il est constant que toutes ne sont pas guéries par ce moyen, car d'autres artères plus considérables que ces dernières remontent vers l'encéphale, à sa base, par le plexus dit rétifforme, lesquelles artères engendrent l'affection, cela est probable, un pneuma-vaporeux et chaud s'élevant par ces artères et remplissant l'encéphale. Il est possible aussi que, dans l'encéphale même, il se produise quelque dyscrasie inégale qui peut engendrer un semblable pneuma. Mais que cette affection soit propre à la tête, cela est manifeste par le sentiment même des personnes sujettes au vertige; elle dérive soit d'une affection de la tête, soit d'une affection sympathique de l'orifice de l'estomac.

Archigène reconnaît ce fait dans le premier livre des *Signes pathognomoniques des maladies chroniques*, où il parle en ces termes de l'affection vertigineuse : « Cette affection aussi a une double origine, la tête et les hypocondres. » Puis il cherche à distinguer les deux espèces, disant « que le vertige qui provient d'une affection primaire de la tête est précédé de tintements d'oreilles, de douleurs et de pesanteurs de tête, ou de la lésion de l'odorat, ou de quelque autre altération des parties qui viennent de là. » C'est lui-même qui a ajouté à sa phrase ces mots, parties qui viennent de là

(έντεῦθεν), voulant indiquer, selon moi, les sensations qui ont leur point de départ à la tête. Il dit que le vertige qui dérive de l'orifice de l'estomac est précédé de tiraillement et de nausées. Mais, comme je l'ai déjà remarqué précédemment plus d'une fois, quand même la tête éprouve une affection par sympathie avec une autre partie, c'est à elle qu'il faut attribuer les affections qui surviennent.

CHAPITRE XIII. — *Sur le siège, la rupture et les symptômes de la céphalée et de la migraine, etc.*

A l'égard de l'affection appelée céphalée par les médecins, personne non plus ne doutera que ce ne soit une maladie de la tête. En effet, pour la décrire brièvement, cette affection est une céphalalgie longue et difficile à dompter, présentant des grands accès à l'occasion de petites causes, en sorte qu'on ne peut supporter ni bruit ni voix un peu forte, ni lumière éclatante, ni mouvement autour de soi, mais qu'on veut rester couché dans le calme et dans l'obscurité, à cause de graves souffrances qu'on ressent : il semble aux uns qu'on les frappe comme à coup de marteau ; d'autres sentent dans la tête une sorte de compression ou d'écartement ; chez plusieurs la douleur pénètre jusqu'aux racines des yeux ; et cependant ces accès si violents laissent des répits, comme chez les épileptiques, et les intervalles s'écoulent exempts de toute douleur. Il est donc évident que cette maladie présente une sensibilité de tête analogue à celle qu'elle

offre dans les céphalalgies, mais les parties affectées dans la céphalée arrivent à un degré d'affaiblissement plus grand que dans les céphalalgies. Il existe une différence entre les individus sujets aux céphalalgies ; les uns ont une tête très disposée à la plénitude et une complexion générale propre à la remplir ; d'autres ont les parties qui doivent être le siège de la céphalée très disposées à en être affectées. De tels individus, si leur régime est mauvais, sont pris de céphalée. Il n'est donc pas invraisemblable que chez certains d'entre eux les méninges de l'encéphale et chez d'autres le péricrâne soient affectés de douleurs. La différence entre eux consiste en ce que les douleurs parviennent ou ne parviennent pas aux racines des yeux il est naturel, en effet, que chez ceux dont la diathèse est en dedans du crâne, la douleur parvient à la racine des yeux, puisqu'il y arrive des prolongements de l'encéphale, des deux méninges, et aussi des vaisseaux qu'ils renferment.

Parmi ceux dont la douleur occupe une moitié de la tête, ce qu'on nomme ordinairement migraine (*ἡμικεφαλία*), il en est qui ressentent à la partie externe de la tête la douleur qui, chez d'autres, pénètre profondément dans le crâne. Ce qui distingue l'une et l'autre partie de la tête, la gauche et la droite, c'est la suture étendue dans sa longueur (suture sagittale) suivant laquelle s'étend, à l'intérieur, la ligne qui sépare l'encéphale par le milieu, ligne à laquelle remonte la cloison des deux ventricules antérieurs. Les corps de nature propre à remplir la tête sont ceux dans lesquels s'en-

gendre un pneuma vaporeux, chaud, ou dans lesquels les superfluités bilieuses s'amassent à l'orifice de l'estomac.

De l'épilepsie, et à ce propos des diverses espèces de délire et des humeurs qui les engendrent.

L'épilepsie est aussi une convulsion de toutes les parties du corps, non pas continue comme l'emprostotonos, l'opisthotonos et le tétanos, mais se produisant par accès. Ce n'est pas seulement en ce point qu'elle diffère des convulsions dont nous avons parlé, mais encore par la lésion de l'intelligence et des sens, ce qui prouve clairement que cette affection est engendrée en une région supérieure, dans l'encéphale même. Mais comme ses accès cessent promptement, il est plus probable qu'une humeur épaisse produit l'affection en obstruant les canaux du pneuma et que le principe des nerfs s'agite lui-même pour écarter les matières incommodes. Peut-être aussi, l'origine de chaque nerf étant humectée, les convulsions des épileptiques se produisent de la même façon que celles qui proviennent de la moelle. L'invasion de l'épilepsie, aussi brusque que sa disparition, indique que l'affection ne résulte jamais de la sécheresse et de la vacuité, mais toujours de la consistance de l'humeur.

En effet, l'obstruction subite des conduits peut être produite par une humeur épaisse ou visqueuse, si l'encéphale ou la membrane mince qui s'y trouve, arrivent à tel degré de sécheresse que ces parties soient presque semblables à du cuir; un tel état ne saurait arriver qu'à la longue Ajoutez à cela que le malade ne peut ni voir ni entendre, ni exercer absolument aucun sens, ni même comprendre ce qui se passe, et que de plus sa raison est lésée avec la faculté de la mémoire. Tous ces faits prouvent que l'affection est engendrée dans l'encéphale, l'humeur obstruant les conduits du pneuma psychique qui se trouve dans ses ventricules.

Pourquoi le pneuma est-il nommé psychique et quelle est sa faculté, c'est ce qui a été expliqué dans les commentaires sur les dogmes d'Hippocrate et de Platon. Pour nous, raisonnant d'après les faits évidents que révèle la dissection, il paraissait nature que l'âme même résidât dans le corps de l'encéphale par qui se produit le raisonnement et se conserve le souvenir des images sensibles. Le premier organe de l'âme pour toutes les fonctions sensitives et volontaires était le pneuma des ventricules de l'encéphale et surtout du ventricule postérieur. Il ne convient cependant pas de négliger le ventricule moyen comme peu essentiel. Beaucoup de bonnes raisons nous conduisent à prendre ce ventricule en considération comme très important, de même qu'elles nous éloignent des deux ventricules antérieurs. Une connaissance exacte de ces ventricules ne nous est d'aucune utilité pour

la découverte du traitement ; car il suffit, appliquer un traitement convenable, de savoir que pour le lieu affecté est l'encéphale et qu'une humeur visqueuse ou épaisse est accumulée dans ses cavités.

Si ces notions sont utiles pour les traitements en vue desquels nous cherchons aussi les lieux affectés et les diathèses qu'ils présentent, il en est de même des différences entre les humeurs épaisses, soit phlegmatiques, soit atrabilaires. Rappelons-nous à ce propos que si nous employons simplement le mot phlegme, nous désignons par ces mots toutes les humeurs dans le tempérament desquels dominent l'humide et le froid, et que nous appelons atrabilaires celles où dominent le sec et le froid, bien qu'il existe, en égard à la division des humeurs phlegmatiques et atrabilaires, des grandes différences spéciales pour chacune de ces deux classes. Le phlegme que beaucoup de gens excrètent journellement en crachant, en vomissant et en se mouchant, est plein d'un pneuma vaporeux ; en sorte que, même pour les sens, il n'est pas homoïomère. Un autre phlegme paraît homoïomère, peut-être ne l'est-il pas ; de cette espèce est l'humeur crue de l'urine qui se précipite et celle qui est appelée par Praxagore humeur vitreuse.

De cette espèce encore est la salive qui n'est pas trop humide ni trop aqueuse. Mais la salive même, et peut-être aussi toute espèce de phlegme, paraît au goût avoir plusieurs qualités. En effet, souvent nous sentons nettement dans la bouche une salive âcre, acide et salée, de même qu'elle est sans qualité et

comme aqueuse au goût lorsque notre santé est irréprochable. De même encore l'humeur atrabilaire présente des différences nettes dans sa manière d'être : l'une, comme si elle était la lie du sang, paraît évidemment très épaisse, ainsi que la lie du vin ; l'autre, beaucoup plus ténue, paraît acide à ceux qui la vomissent et la sentent. Celle-ci encore mordille la terre, se gonfle, fermente, fait naître des bulles semblables à celles qui s'élèvent sur les potages en ébullition. Celle qui, ai-je dit, ressemble à une lie épaisse ne produit pas de bouillonnement, quand on la verse à terre, à moins qu'elle n'ait été excessivement cuite pendant une fièvre brûlante, et elle ne tient en rien de la qualité acide ; aussi je l'appelle habituellement humeur ou sang atrabilaire, car je ne puis encore appeler bile noire une semblable humeur. Cette humeur naît abondamment chez certaines personnes, soit par l'effet d'un tempérament naturel, soit par l'habitude d'aliments qui, par la coction dans les veines, se transforment en une semblable humeur. Comme l'humeur épaisse du phlegme, cette humeur épaisse atrabilaire produit parfois des épilepsies quand elle est retenue dans les canaux de sortie des ventricules de l'encéphale, le moyen ou le postérieur. Quand elle est en excès dans le corps même de l'encéphale, elle engendre la mélancolie, de même que l'autre humeur de la bile noire, produite par la combustion de la bile jaune provoque les délires farouches sans fièvre ou avec fièvre, par son abondance dans le corps de l'encéphale. C'est pourquoi la phrénitis engendrée

par la bile pâle est plus douce, elle est plus forte quand elle dérive de la bile jaune, il existe un autre délire farouche et mélancolique provenant de la bile jaune brûlée. Les délires qui naissent dans le paroxysme des fièvres ont pour principe une affection sympathique, et non pas idiopathique, de l'encéphale.

Aussi est-il dît des malades qu'ils extravaguent, qu'ils délirent, qu'ils sont fous, non seulement par les médecins, mais encore par les particuliers ; on ne les désigne pas comme phrénétiques, car les délires phrénétiques ne s'apaisent pas en même temps que le paroxysme de la fièvre. Ainsi de même, que la fièvre est dans les phrénitis un des symptômes de la diathèse de l'encéphale, de même le délire est un symptôme dans les fièvres brûlantes, beaucoup de vapeurs chaudes montant à l'encéphale. Les symptômes semblables à ceux des suffusions (cataractes) résultant des diathèses de l'estomac se produisent d'une manière analogue.

En effet, l'estomac transmet ses affections à la tête et celle-ci transmet les siennes à l'estomac, à cause de la grandeur des nerfs qui, de l'encéphale, aboutissent à l'orifice de l'estomac et qui donnent à cette partie une sensibilité supérieure à celle de toutes les autres parties du corps ; d'où il résulte que toutes les fractures de la tête qui pénètrent jusqu'aux méninges sont accompagnées de vomissements bilieux, et que les douleurs de la tête, de quelque façon qu'elles surviennent, causent un trouble et parfois une

modification de l'estomac. Les affections dites hypochondriaques et flatulentes, se distinguent par des abattements mélancoliques.

En effet, c'est pour elles un signe semblable à ce qu'est le délire survenant dans les fièvres aiguës, et le délire qui accompagne les symptômes semblables à ceux des suffusions dans certaines diathèses de l'orifice de l'estomac.

Ainsi donc le délire survient plus vite dans l'inflammation des parties nerveuses que dans celle des autres parties; tantôt la chaleur monte seule à la tête par suite de la contiguité des parties, tantôt c'est un *pneuma* vaporeux, fumeux et fuligineux.

Il existe une différence non médiocre dans les affections primaires de la tête, comme dans les affections sympathiques. Ainsi les humeurs épaisses amassées dans la substance même de l'encéphale le lèsent, tantôt comme partie organique, tantôt comme partie homoïomère : comme partie organique, quand elles obstruent les conduits, comme partie homoïomère, quand elles en altèrent le tempérament. C'est pourquoi on trouve cette observation à la fin du sixième livre sur les épidémies (section VII, § 31) : « Les mélancoliques deviennent d'ordinaire épileptiques, et les épileptiques deviennent d'ordinaire mélancoliques. L'une ou l'autre de ces affections se produit de préférence selon que le mal prend l'une ou l'autre direction. Si elle se dirige vers le corps, on devient épileptique, et mélancolique si c'est vers l'intelligence. » Ce passage indique d'abord que ce n'est pas toujours, mais

fréquemment, qu'a lieu la transformation de l'une de ces affections en l'autre, En effet l'épilepsie étant produite non seulement par l'humeur atrabilaire, mais encore par l'humeur atrabilaire se transforme parfois en mélancolie, et celle qui est engendrée par l'humeur phlegmatique, celle qui est engendrée par l'humeur phlegmatique se change en une autre affection dont je parlerai un peu plus loin, mais il ne produit pas une mélancolie.

Une seconde observation, non sans importance, est renfermée dans cette phrase d'Hippocrate. En effet, puisque l'âme est un mélange des qualités actives ou qu'elle est altérée par le mélange de ces qualités, il dit que la bile qui tourmente l'encéphale comme partie organique se tourne vers le corps, et cela se fait par obstruction, tandis que celle qui la lèse comme partie homoïomère se tourne vers l'intelligence, attendu qu'elle pervertit le tempérament du cerveau. Mais il me semble nécessaire, avant tout, de définir un point omis par les médecins. En effet, de même qu'un tempérament (mélange) identique apparaît parfois dans toutes les parties visibles du corps, comme dans l'ictère, dans l'affection nommée éléphantiasis, dans les hydropisies et aussi dans les cachexies, et encore dans les décolorations hépatiques et spléniques, tandis que parfois une seule partie ayant reçu une humeur bilieuse ou phlegmatique, ou atrabilaire, change seule de crase; de même, il arrive parfois que l'encéphale, tout le sang des veines étant devenu atrabilaire, est lésé lui-même en conséquence de l'affection commune.

Parfois, tandis que le sang demeure exempt d'affection dans tout le corps de l'homme, le sang de l'encéphale seul est altéré, et cela arrive de deux façons, soit que l'humeur mélancolique s'y jette en venant d'un autre lieu, soit qu'elle ait été engendrée sur place. Or, elle est engendrée par la chaleur considérable du lieu, laquelle brûle la bile jaune ou la partie la plus épaisse et la plus noire du sang.

Voici une distinction qui n'est pas d'une médiocre importance pour le traitement : lorsque le corps tout entier a un sang atrabilaire, il convient de commencer le traitement par une saignée.

Quand le sang de l'encéphale seul est dans ce cas, le patient n'a pas besoin d'être saigné en égard de cette diathèse ; car, sous un autre rapport, il peut en avoir besoin. Comme diagnostic, examinez donc si le corps tout entier a une humeur atrabilaire ou si une telle humeur est amassée dans l'encéphale seulement. Je vous engage à considérer d'abord quelle est la complexion du corps en vous rappelant que les individus mous, blancs et gras ont très peu d'humeur atrabilaire ; que les individus maigres, bruns, velus et ayant de larges veines sont très propres à engendrer une semblable humeur. Parfois même, les individus au teint très coloré tombent subitement dans le tempérament atrabilaire. Après eux viennent les blonds, surtout lorsqu'ils sont exposés à des insomnies, à des fatigues nombreuses, à des inquiétudes et soumis à un régime peu fortifiant. Il existe d'autres indications de la même espèce que celle-ci : une suppression

d'hémorroïdes, ou de quelque autre évacuation habituelle du sang, ou du flux menstruel chez les femmes. Après celles-ci viennent les indications fournies par les aliments employés : ceux qui engendrent un sang atrabilaire ou les aliments contraires. Le sang atrabilaire est engendré par la chair des chèvres et des bœufs, plus encore par celle des boucs et des taureaux, plus encore par celle des ânes et des chameaux dont quelques personnes font usage, comme aussi par celle des renards et des chiens. La chair des lièvres n'engendre pas à un moindre degré un pareil sang et celle des sangliers en engendre beaucoup plus. Les escargots aussi engendent un sang atrabilaire, si l'on en fait un usage fréquent, aussi bien que les chairs salées de tous les animaux terrestres. J'en dirai autant de celle des animaux aquatiques suivants : thon, baleine, phoque, dauphin, chien de mer et tous les cétacés.

Parmi les légumes, le chou est presque seul capable d'engendrer un pareil sang, tandis que les pousses d'arbres confites dans la saumure seule ou dans la saumure et le vinaigre, je veux dire les pousses du lentisque, du térébinthe, de la ronce et de l'églantier le produisent.

Parmi les mets farineux, la lentille est l'aliment qui engendre le plus le sang atrabilaire, puis les pains dits pain de son, et ceux composés de petit épeautre et des mauvaises graines que certains peuples emploient au lieu du froment. Mais nous avons défini leurs propriétés dans le premier livre sur les facultés des aliments.

Parmi les vins, les vins épais et noirs sont les plus propres à engendrer l'humeur atrabilaire si, après en avoir fait un usage copieux, on demeure par hasard dans un endroit très chaud. Les vieux fromages aussi engendrent très facilement une semblable humeur lorsqu'ils se trouvent échauffés outre mesure dans le corps. Si donc, tel était le régime suivi par un individu avant sa maladie, on peut en tirer une indication nouvelle. Si sa nourriture est succulente, il faut s'enquérir des exercices auxquels il se livre, de son état de tristesse, d'insomnie, d'inquiétude. Il est des gens chez qui l'humeur atrabilaire s'est produite dans les maladies févreuses mêmes, comme il a été dit.

Plusieurs circonstances ne contribuent pas peu à mieux fixer le diagnostic : c'est la saison de l'année, l'état passé et présent de l'atmosphère, et de plus le lieu du séjour et l'âge.

Après avoir examiné préalablement tous ces points, si vous supposez que le sang atrabilaire est contenu dans les veines du corps entier, obtenez le plus sûr diagnostic en saignant à la veine du coude. Il est préférable d'inciser la veine moyenne, parce qu'elle est commune aux deux veines, à celle qu'on nomme humérale et à celle qui, à travers l'aisselle, se porte au bras. Si le sang ne paraît pas être atrabilaire, arrêtez-en aussitôt l'écoulement. S'il paraît tel, tirez-en autant que vous jugerez suffisant d'après la complexion du malade.

Il existe, pour la mélancolie, comme pour l'épilepsie, une troisième variété qui tire son origine de l'estomac.

Quelques médecins appellent la diathèse même, maladie hypochondriaque et flatulente. Il me suffira de transcrire les symptômes qui lui ont été assignés par Dioclès dans le livre intitulé : *Affection, cause, traitement*. Voici les termes mêmes employés par Dioclès : « Il existe une autre affection de l'estomac, différente des précédentes : les uns, l'appellent mélancolique, les autres, flatulente. Elle est accompagnée, après les repas, quand surtout les aliments sont de digestion difficile et de nature à causer des ardeurs, des crachements humides abondants, d'éruclations aigres, de vents, de chaleurs dans les hypochondres, de fluctuations, non pas immédiatement, mais un peu après l'ingestion de ces aliments. Parfois aussi surviennent de violentes douleurs d'estomac qui se propagent jusqu'au dos. Elles s'apaisent quand les aliments sont cuits (digérés) ; puis les mêmes accidents reviennent après le repas ; parfois même ils se produisent à jeun ou après le souper. Les aliments vomis sont encore crus, et le phlegme, un peu amer, est si chaud, si acide, qu'il cause de l'agacement aux dents. La plupart de ces accidents se montrent dès la jeunesse ; mais, de quelque façon qu'ils surviennent ils persistent chez tous. »

A la suite de ce préambule, Dioclès donne immédiatement la cause en ces termes : « Il faut supposer que les individus dits flatulents ont plus que la chaleur convenable dans les veines qui reçoivent la nourriture de l'estomac et que leur sang est épaissi. Ce qui indique une obstruction dans ces veines, c'est d'abord

que le corps ne reçoit pas la nourriture et qu'elle reste dans l'estomac sans être élaborée, tandis qu'auparavant ces canaux la recevaient et en rejetaient la plus grande partie dans le ventre inférieur, et ensuite que le lendemain on vomit, attendu que l'aliment n'a pas été distribué dans le corps. On comprend facilement, par les ardeurs qui surviennent chez eux et par ce qui se passe après l'ingestion des aliments, que la chaleur de ces malades excède la chaleur naturelle. En effet, ils paraissent soulagés par les aliments froids. Or, de pareils aliments refroidissent et éteignent le feu de l'estomac. » A ces observations, Dioclès en ajoute d'autres, ainsi exprimées : « Quelques-uns disent que dans de pareilles affections, l'orifice de l'estomac contigu à l'intestin est enflammé, et qu'à cause de l'inflammation il est obstrué et empêche les aliments de descendre dans l'intestin au temps voulu. Il résulte de là que, séjournant dans l'estomac plus que le temps convenable, ils engendrent les tumeurs, les ardeurs et les autres accidents déjà signalés. » Tels sont les symptômes énumérés par Dioclès ; il a omis dans la liste les plus essentiels de toute la série qui caractérise la mélancolie et l'affection flatulente et hypochondriaque ; il les a omis, ce me semble, parce qu'ils étaient manifestement indiqués par la dénomination de la maladie, Hippocrate (Aph. VI, 23) nous ayant enseigné que, si la crainte et l'abattement persistent longtemps, cela indique une affection mélancolique. Pourquoi, dans l'énoncé de la cause, Dioclès décrit-il les causes des autres symptômes et n'explique-t-il pas

celle de la lésion même de l'intelligence? C'est cependant une question qui mérite examen. En effet, qu'il y ait excès de chaleur des veines de l'estomac ou inflammation de la région du pylore, il omet d'expliquer pourquoi les symptômes mélancoliques suivent ces accidents. Que le ventre se remplisse de pneuma flatulent, qu'ensuite il en soit soulagé par des éructations et, de plus, par les vomissements indiqués par Dioclès, cela est bien évident, quoiqu'il n'en ait pas parlé. Mais il était difficile de rattacher les symptômes propres de la mélancolie à l'affection de l'estomac qu'il venait de décrire. Ajoutons donc à cela, et expliquons clairement quelle est la diathèse de l'estomac dans de semblables affections. Il semble qu'il y ait une inflammation dans l'estomac et que le sang renfermé dans la partie enflammée soit épais et atrabilaire. De même donc que, si de l'estomac il remonte aux yeux quelque exhalaison fuligineuse ou fumeuse, ou, en général, certaines vapeurs très épaisses, il se produit des symptômes semblables à ceux des suffusions (cataractes); de même dans le cas actuel, quand l'exhalaison atrabilaire, semblable à de la suie ou à de la fumée, remonte à l'encéphale, il se produira dans l'intelligence des symptômes mélancoliques.

Il est certain que nous voyons très souvent des douleurs de tête résulter de la bile jaune contenue dans l'estomac, de même que cette douleur disparaît immédiatement, dès que la bile est vomie. Parmi ces douleurs, il en est de mordicantes et de rongeantes, comme on en voit d'autres accompagnées de pesanteur, ou de

tension, ou d'assoupissement. Les meilleurs médecins s'accordent à dire que ce ne sont pas seulement ces affections, mais encore l'épilepsie, qui se jettent sur la tête en dérivant de l'estomac. Les mélancoliques sont toujours en proie à des craintes; mais les images fantastiques ne se présentent pas toujours à eux sous la même forme. Ainsi, l'un s'imaginant être fait de coquilles, et en conséquence évitait tous les passants, de peur d'être broyé. — Un autre, voyant chanter des coqs qui battaient des ailes avant de chanter, imitait la voix de ces animaux et se frappait les côtés avec ses bras. — Un autre redoutait qu'Atlas, fatigué du poids du monde qu'il supporte, ne vînt à secouer son fardeau, et de cette façon ne s'écrasât lui-même, en même temps qu'il nous ferait tous périr. Mille idées semblables leur traversent l'esprit. — Il existe des différences entre les mélancoliques. Tous sont en proie à la crainte, à la tristesse, accusent la vie, et haïssent les hommes, mais tous ne désirent pas mourir. Il en est, au contraire, chez qui l'essence même de la mélancolie est la crainte de la mort. D'autres vous paraîtront bizarres; ils redoutent la mort et en même temps la désirent. Aussi, Hippocrate paraît, avec raison, avoir ramené sous deux chefs, tous les symptômes propres aux mélancoliques : la crainte et la tristesse. C'est par suite de cette tristesse que les mélancoliques haïssent tous ceux qu'ils voient, et paraissent continuellement chagrins et pleins d'effroi, comme des enfants et des hommes ignorants qui tremblent dans une profonde obscurité.

De même, en effet, que les ténèbres extérieures inspirent la peur à presque tous les hommes, si ce n'est aux individus naturellement très audacieux ou instruits ; de même la couleur de la bile noire, en obscurcissant, comme le font les ténèbres, le siège de l'intelligence, engendre la crainte. Que les humeurs et, généralement le tempérament du corps, altèrent les fonctions de l'âme, c'est un point sur lequel les médecins et les philosophes les plus illustres sont d'accord, et que j'ai démontré dans un livre où je prouvais que les facultés de l'âme suivent les tempéraments du corps. Aussi ceux qui ignorent la faculté des humeurs, et de ce nombre est Erasistrate, n'ont rien osé écrire sur la mélancolie. A cet égard, l'on peut remarquer avec étonnement les notions connues du vulgaire, et certaines de ses opinions, au sujet desquelles beaucoup de philosophes et de médecins sont plongés dans une profonde ignorance. Ainsi, tout le monde appelle cette affection mélancolie, indiquant par le nom quelle humeur en est cause. Si donc les premiers symptômes se déclarent dans l'estomac, et que leur développement soit suivi d'affections mélancoliques, que le patient soit soulagé par les déjections et les vomissements, par les vents d'en bas et par les éructations, nous nommerons, dans ce cas, la maladie hypochondriaque et flatulente, et nous dirons que la tristesse et la peur en sont les symptômes.

Mais quand apparaissent de graves symptômes propres à la mélancolie, qu'il ne s'en montre aucun ou seulement de peu d'importance dans l'estomac, alors

il faut croire à une affection primaire de l'encéphale par une accumulation de bile noire. En conséquence, on doit distinguer; et c'est ce que nous avons dit un peu auparavant, si une semblable humeur est contenue dans l'encéphale seul ou dans le corps tout entier. Je veux citer le fait suivant dont mes amis ont été témoins : j'ai guéri à l'aide de bains nombreux et d'un régime succulent et humide, une semblable mélancolie, sans autre remède, lorsque l'humeur incommode, n'ayant pas séjourné longtemps, n'était pas difficile à évacuer. Si la maladie est déjà invétérée, elle réclame d'autres remèdes plus énergiques, outre ceux que nous avons signalés. Une semblable mélancolie naît à la suite de diathèses chaudes de la tête, soit échauffement, inflammation ou phrénitis. Elle survient encore à la suite d'inquiétudes et de chagrins avec insomnie. Il suffit de ces détails sur la mélancolie.

CHAPITRE XI. — *Des diverses espèces d'épilepsie, etc.*

Il faut distinguer soigneusement les affections épileptiques; car celles-ci surviennent, tantôt par suite d'une affection primaire de la tête, et tantôt par sympathie. En effet, presque tous les médecins ont négligé de distinguer les épilepsies, lesquelles présentent trois variétés; comme ils ont négligé de distinguer les trois espèces de mélancolies. Les épilepsies ont toutes cela de commun, que l'encéphale est affecté, soit que l'affection y ait pris naissance; comme cela arrive chez la plupart des épileptiques; ou que l'orifice de l'estomac

appelé ordinairement *στίμαχος* par les médecins, elle soit remontée par sympathie à l'encéphale. C'est ainsi qu'à l'occasion d'une affection de l'orifice de l'estomac se produisent, aux yeux, des symptômes semblables à ceux qu'on voit dans les suffusions (cataractes). Il se présente, mais rarement, une autre forme ou espèce ou variété d'épilepsie, comme vous voudrez l'appeler, *l'affection commençant par une partie quelconque, puis remontant vers la tête d'une manière sensible pour le patient même*. Jeune encore, j'ai vu ce phénomène, pour la première fois, chez un garçon de treize ans; je l'ai vu avec les médecins les plus distingués de mon pays réunis pour se concerter sur le traitement. J'entendis l'enfant raconter que la diathèse avait commencé à la jambe, et que de là elle était remontée directement au cou par la cuisse, la région iliaque, les côtes et le cou jusqu'à la tête, et qu'aussitôt la tête atteinte, il n'avait plus eu conscience de lui-même. Interrogé par les médecins sur la nature de cette substance qui remontait à la tête, l'enfant ne put répondre.

Un autre jeune homme, qui était assez intelligent, capable de sentir ce qui se passait en lui, et plus apte à l'expliquer aux autres, répondit *qu'une sorte de souffle froid montait en lui*. Mon maître Pélops croyant de deux choses l'une, qu'il y avait ascension d'une certaine qualité, ascension produite par l'altération des parties contiguës, ou qu'il s'agissait d'une substance vaporeuse.

Rien d'étonnant, disait-il, que l'humeur contre nature engendrée dans la partie affectée, ait une faculté

énergique analogue à celle des venins chez les animaux malfaisants. Qui croirait, en effet, si nous n'avions été souvent témoin du fait, qu'un aiguillon enfoncé par un scorpion ou la morsure des phalanges (espèce d'araignée), animaux si petits, causerait dans le corps entier une altération grave et extraordinaire, bien que l'animal n'ait introduit dans le corps qu'une substance si peu abondante ? Ainsi, à propos de la morsure d'une phalange, quoique l'animal soit petit, nous pouvons supposer que le venin sorti de sa bouche a pénétré dans le corps mordu. L'aiguillon de la pastenague marine (espèce de raie), comme celui du scorpion de terre, se termine manifestement en une pointe très aiguë, mais privée d'ouverture par laquelle elle lancerait le venin. Cependant nous devons supposer qu'il existe une substance soit vaporeuse, soit humide, qui, sous le plus petit volume, possède une faculté très puissante.

Dernièrement un individu, piqué par un scorpion, disait qu'il se sentait comme frappé par la grêle ; il était complètement glacé, couvert d'une sueur froide ; il fut traité et sauvé à grand'peine. Pélops disait donc qu'il n'est pas impossible qu'une semblable substance soit engendrée dans le corps sans cause extérieure, et que venant à se former dans une partie nerveuse, elle fasse remonter par continuité sa faculté jusqu'au principe des nerfs, soit qu'une altération se produise, ainsi que je le disais, soit qu'une substance vaporeuse comme un souffle se porte dans la région supérieure. En effet, lorsque le scorpion enfonce son

aiguillon dans un nerf, une artère ou une veine, les individus ainsi atteints, on le voit manifestement, sont souvent pris des symptômes les plus graves.

Il est possible que l'aiguillon du scorpion, ayant traversé tout le derme, pénètre profondément dans le corps ; mais la morsure des petites phalanges entame seulement la surface du derme, ce qui démontre que par le derme seul parfois la puissance du venin se répand dans le corps entier. En effet, tout le derme est continu et nerveux. Il n'est donc aucunement impossible que la puissance du venin dardé se propage rapidement dans le derme tout entier, que du derme elle passe par contact dans chacune des parties sous-jacentes, puis de celles-ci dans d'autres parties contiguës, puis encore de ces dernières parties affectées dans d'autres, et qu'enfin, lorsqu'elle est arrivée dans quelques-uns des organes essentiels, l'individu soit en danger de périr. L'utilité manifeste des ligatures appliquées dans ce cas aux parties supérieures, m'a conduit à adopter cette manière de voir. J'en ai fait l'expérience dans des cas de morsures de vipères et de scorpions et même aussi d'aspics ; ce qu'on serait moins porté à croire, si on considère qu'après cette morsure il y a danger imminent de mort. Toutefois, comme je me trouvais à Alexandrie, un paysan, voisin de la ville, ayant été mordu au doigt par un aspic, serra avec un lien très fort la racine de ce doigt près du métacarpe, dans l'espérance que cet accident n'aurait pas de résultat fâcheux. Cette espérance se réalisa, en effet, car il fut sauvé sans aucun autre traitement.— Je vis un autre

individu qui, mordu également par un aspic, fut guéri à l'aide d'une potion à la vipère, employée après l'amputation du doigt. — Je vis un autre paysan qui, mordu par une vipère dans toute la longueur du doigt, coupa avec la faucille qu'il tenait à la main, car il était vigneron, la partie mordue, à partir de la dernière articulation, et fut guéri sans prendre aucun médicament, le doigt ayant été cicatrisé par les moyens ordinaires. Chez le garçon, dont il a été parlé plus haut, l'épilepsie partait des jambes. Les médecins réunis en consultation, tentèrent de le guérir. Ils s'avisèrent, après l'avoir purgé complètement, d'appliquer sur la partie un médicament composé de thapsia et de moutarde; ils avaient lié d'abord le membre au dessus du point primitivement affecté, et prévinrent ainsi le retour de l'accès qui avait lieu chaque jour. Ceci dit par digression, pour qu'on ne s'étonne pas comment une affection si grave prend naissance de quelque partie sans importance.

Il nous reste encore à rechercher la cause des convulsions épileptiques qui surviennent dans de semblables sympathies. En effet, Pélops n'a rien dit de bien vrai semblable à cet égard, non plus qu'aucun autre de ceux avec qui j'ai eu des rapports. Ayant vu une fois un individu atteint d'une affection sympathique de cette nature tomber sans convulsions violentes, mais agité par intervalles de légers mouvements saccadés, il me parut probable qu'il existait quelque chose de semblable et ce qu'on voit très fréquemment se produire dans l'orifice de l'estomac à

propos des hoquets. Quant à moi, par exemple, s'il m'arrive d'avaler un peu trop de poivre, à l'instant je suis pris de hoquets, et j'ai vu ce même fait se produire chez un assez grand nombre de personnes qui avaient l'orifice de l'estomac très sensible. On a dit plus haut que cet orifice est ordinairement appelé *στόμαχος*, non seulement par les médecins, mais encore par tout le monde; j'ai vu dans la chute d'épileptiques, atteints d'une affection sympathique et non pas idiopatique, l'encéphale se manifester.





CHAPITRE VI



Oribase. Aétius. Alexandre de Tralles. Conclusion,



Oribase. Aétius. Alexandre de Tralles.



L'étude approfondie que nous avons faite de Galien, de Cœlius Aurélianus, d'Aretée, sans compter, bien entendu, la collection hippocratique, nous ont démontré amplement le manque d'originalité d'Oribase, d'Aétius et d'Alexandre de Tralles lui-même. La lecture de leurs ouvrages est peu importante, car le tableau clinique, les causes, le pronostic, la marche sont toujours réduits au strict minimum et presque toute la place est tenue par le traitement; ce traitement lui-même est conçu sans aucun esprit critique. Aussi nous

contenterons-nous de deux passages d'Aétius parce que l'un a trait à l'hydrocéphalie, l'autre à une maladie qui ressemble à notre méningite et que cet auteur appelle érysipèle du cerveau. Nous en retranchons, bien entendu, la partie thérapeutique. Nous terminons par quelques considérations sur Alexandre de Tralles.

HYDROCÉPHALIE, livre VI, chapitre premier
(*Aétius, Tetrabiblto*).

L'hydrocéphalie désigne une affection caractérisée par l'accumulation d'eau dans la tête; en général, le liquide est blanchâtre, parfois laiteux ou même sanguinolent. Il se dépose lentement sous l'influence de causes manifestes ou obscures : obscures quand il s'agit d'une affection des vaisseaux propres de l'organe ou d'une disposition aqueuse, qui fait que l'eau mêlée au sang va se déposer quelque part. La cause est manifeste, quand il s'agit d'une contusion avec rupture de vaisseaux, d'une disposition laiteuse ou sanguinolente. Ces causes agissent assez souvent chez l'enfant, quand la sage-femme ignorante et trop brutale a meurtri la tête de l'enfant. Cette eau s'accumule tantôt entre la chair et les membranes, tantôt entre les méninges et les os du crâne, ou dans les ventricules. Si la tumeur est entrée l'os et la dure-mère, on peut sentir cette tumeur tendue et sensible aux limites, elle est réductible à la pression.

De Erysipelate cerebri. — Il peut se produire un érysipèle dans le cerveau, c'est-à-dire le feu sacré et alors le malade présente ses symptômes suivants : Il souffre de toute la tête et il semble qu'il y ait des flammes dans l'intérieur de celle-ci, la face est froide, ainsi que la région précordiale, la bouche se sèche : qu'on saigne le malade principalement sous la langue. On recourra aussi aux moyens propres à rafraîchir la tête et aux pastilles que nous recommandons dans les cas d'érysipèle.

Alexandre de Tralles.

Cet auteur s'étend assez peu sur les maladies nerveuses et, comme nous l'avons dit plus haut, il suit le plus souvent Galien qu'il se contente de résumer. Certes, les paragraphes qu'il consacre à l'épilepsie, à la céphalalgie sont loin de valoir, par exemple, sa description de la pleurésie. On voit que son attention s'était fixée médiocrement sur ce sujet. Cependant, il a bien étudié la manie et la mélancolie, moins bien cependant que Coelius Aurelianus et Arétée.

Sa thérapeutique est extrêmement complexe. Il préconise beaucoup les *testicules* de coq, de cochon, et il paraît qu'il avait appris à prescrire ce médicament pendant un voyage dans les Gaules. Il se servait beaucoup

des préparations opiacées, principalement de la the-
riaque et de la médecine sacrée ; de l'assa foetida, du
castoréum, du musc, et chose étrange et qui peint bien
l'abaissement intellectuel de cette épopée, il ne recule
pas lui, le praticien distingué et judicieux, à recom-
mander le port d'amulettes à ceux qui sont atteints du
mal caduc.

Paralysie. (Traduction.)

« La parésie ou paralysie n'est pas autre chose que
la perte de la sensibilité ou de la mobilité des parties at-
teintes. Elle se différencie de l'apoplexie où il y a
aussi perte de la sensibilité et du mouvement par sa
limitation à la moitié du corps ou à une partie plus lo-
calisée encore ; ces parties sont comme mortes, mais le
cerveau et la moelle restent intacts. Pour guérir la ma-
ladie, il faut absolument remonter aux causes de cette
terrible affection. Si la tête, le nez, les joues et autres par-
ties de la face sont atteintes, il est clair que le cerveau
est malade, c'est lui qu'il faut soigner tout d'abord. Si
aucune de ces parties n'est affectée, il faut accuser la
moelle et les nerfs qui en naissent, dans ceux-ci, en
effet, peut se trouver l'origine de l'affection ; il ne faut
pas s'effrayer des symptômes, mais encore s'appuyer
sur les connaissances anatomiques. La cause habituelle

de la paralysie est le refroidissement, l'épaisseur, la viscosité des humeurs, parfois leur échauffement et leur sécheresse, parfois la constitution trop humide de l'économie. Comme les causes sont variables, il faut inspecter avec grand soin la quantité et la qualité des humeurs. S'il y a superflu et épaisseur de celles-ci, il faut recourir aux moyens propres à les rendre plus légères et moins abondantes. Si elles sont trop sèches, il faut tâcher de les liquéfier. »

Alexandre de Tralles a une grande confiance dans les pilules de coloquinte et aussi dans une potion qu'il appelle la médecine sacrée et dans laquelle rentrent plus de quarante drogues : l'aloès, le bolet, les feuilles de laurier, le piper longum, le poivre blanc, la casse, le safran, le castoréum, le galbanum, etc. Il recourt aux purgatifs quand les sucs sont trop abondants, etc.

Épilepsie. (Traduction.)



L'épilepsie appartient aux maladies chroniques, son traitement est très difficile et nécessite un grand zèle de la part du médecin, car quand le début de la maladie est négligé, souvent elle persiste jusqu'à la mort, le mal a son siège dans la tête, siège de la sensibilité et du mouvement ; la symptomatologie démontre amplement que la maladie règne dans la

tête, par ce qui se passe pendant les attaques ; les épileptiques ne peuvent alors ni sentir, ni voir, ni observer, ni se souvenir, et leur état est absolument semblable à la mort, de là le nom d'épilepsie qui signifie éteint. Beaucoup ont appelé le mal caduc *morbus sacer* parce que le cerveau est quelque chose de saint et de divin ; d'autres l'ont nommé mal d'Hercule parce qu'il est difficile à vaincre : je pourrai encore augmenter cette richesse étymologique, mais à quoi bon, il vaut mieux s'occuper de la façon de la guérir. C'est ce que nous allons faire. Il y a trois sortes d'épilepsie, l'une cérébrale, l'autre stomacale et la dernière provenant de n'importe quelle autre partie du corps.

Signes montrant que l'épilepsie vient de l'estomac.

— Quand l'épilepsie est d'origine stomacale, les malades se plaignent de douleurs épigastriques et de brûlures : les attaques sont plus violentes, quand les malades mangent tard ou pas assez.

Signes montrant que l'épilepsie est d'origine cérébrale. — Il est facile de voir quand la tête est prise primitivement : les malades ont des maux de tête, ils ont des bourdonnements, des vertiges ; cette forme se montre surtout chez les enfants.

Signes montrant que l'épilepsie provient d'une autre partie du corps. — Les malades sentent très bien le mal leur remonter à la tête avant l'attaque : les enfants

peuvent en être atteints, surtout ceux qui sont d'une complexion humide. »

Le traitement est celui indiqué par Hippocrate et par Galien et ne diffère pas beaucoup de celui d'Arétée. Il conseille aussi les testicules de coq, etc., il ne néglige même pas les amulettes.





CONCLUSIONS



I. — Les médecins grecs ne décrivaient, sous le nom de maladies nerveuses, que des symptômes.

II. — Leurs descriptions ne valent que par le symptôme, le pronostic et le diagnostic. Leur traitement, toujours insuffisant, est souvent barbare. Les méthodistes seuls font exception. Leur pathogénie est enfantine et purement imaginative. Elle repose entièrement sur les modifications des humeurs (humoristes), ou sur les changements dans l'étendue des pores (methodistes), ou sur les altérations de l'esprit vital (pneumatistes).

III. — Sauf les pneumatistes qui incriminaient le cœur,

la plupart des médecins plaçaient le siège de ces maladies dans le cerveau.

IV. — L'étude des maladies nerveuses, pendant l'antiquité, atteint son summum au II^e siècle, elle ne fit que décliner depuis.

Vu par le Président de la Thèse,

LABOULBÈNE.

Vu : Le Doyen,

BROUARDEL.

Vu et permis d'imprimer :

Le Vice-Recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD.

